Brit.
373
-1-

FORTITER ET CONSTANTER.

C 1 ee 12

Brit.

~~Angl~~ 370

Madrid

MEMOIRES
DE
JAQUES MELVIL,

Contenant une exacte Relation de quelques évenemens du dernier Siécle trés-importans, qui ne se trouvent point dans les autres Historiens.

Principalement par raport à l'Angleterre & à l'Ecosse,

Sous le Régne de la

REINE ELIZABETH,
De MARIE STUARD,
Et de JAQUES I.

Publiez sur le Manuscrit de l'Auteur,

Par GEORGE SCOT,

Et traduits de l'Anglois par G. D. S.

TOME I.

A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS, Marchand Libraire, prés la Cour, à la Librairie Françoise.

M. DC. XCIV.

Christoph.us Otto Comes
et Dns in Schallenberg &c.
Præpositus Constantien-
sis ab a.o 1693. Canonicus
Augustan. ab a.o 1672
eiusdemq; Ecclesiæ De-
can. ab a.o 1721. natus
a.o 1655. 6â Junii, horâ
8â matutinâ in Hagen
propè Lincium Austriæ
Superioris, Patre, Comi-
te Christoph.o Ernesto &c.
Matre, Christinâ, natâ
Baronissâ Schifferin,
denatus a.o 17..

BIBLIOTECA
NACIONAL

A
SON ALTESSE
ELECTORALE
MONSEIGNEUR
ERNEST
AUGUSTE,
DUC DE BRUNSWICH ET LUNEBOURG, PRINCE EVE'QUE D'OSNABRUG, ELECTEUR DU SAINT EMPIRE, &c.

MONSEIGNEUR,

VÔTRE ALTESSE ELECTORALE *ayant*

EPISTRE.

oüi parler avantageusement des Memoires de Melvil, & ayant témoigné qu'Elle seroit bien-aise de les lire dans une langue qui lui fût plus familiere que la langue Angloise, j'ai crû être obligé de m'appliquer à la traduction de ce Livre, sur tout puis que c'est justement l'Histoire des Ayeuls de SON ALTESSE ELECTORALE *Madame, & que l'Auteur, qui a toûjours été neutre parmi les differens partis dont l'Ecosse fut troublée de son tems, soûtient parfaitement*

tement par tout, le caractére d'honnête homme, & ne salit pas sa narration de cette Satire mordante, dont beaucoup d'autres se faisoient un merite, dans ce tems-là, parce que c'étoit alors le moyen le plus assuré de faire fortune, que d'inspirer un esprit de sedition au peuple; & qu'on plaisoit par là infailliblement au Chef de quelque faction.

J'ai remarqué encore dans la Lecture de cèt Auteur, que dans le siécle passé, on ne chicanoit pas la Serenissime

EPISTRE.

Maiſon de Vôtre ALTESSE ELECTORALE, *ſur le cérémoniel, comme on auroit bien voulu faire dans le nôtre. On ne conteſtoit point à ſes Miniſtres le caractére d'Ambaſſadeurs, ni le même honneur qu'on faiſoit à ceux des Têtes Couronnées.*

C'eſt, MONSEIGNEUR, *parce qu'on ſe ſouvenoit alors de la gloire de vos Ancêtres, & qu'on n'avoit pas encore oublié quel Prince avoit été* HENRY LE LION. *Ce Heros, qui comptoit d'un côté*

pour

EPISTRE.

pour ſes Ayeux ceux qui avoient porté les premiers la Couronne Imperiale en Allemagne, & qui de l'autre étoit ſorti des Illuſtres Ducs de Baviere. Qui étoit le plus grand terrien de tous les Princes de l'Empire ; qui avoit dompté les Vandales & les Abodrites, & porté ſes Armes victorieuſes bien avant dans la Pomeranie : qui avoit fondé pluſieurs Evêchez, & bâti quantité de Villes, qui ſont encore celebres aujourdhui.

Ce Prince, dis-je, ſuccomba

EPISTRE.

enfin aux traits de l'envie, & à la fine Politique de l'Empereur Frederic. *Ce Frederic étoit d'ailleurs doüé de toutes les vertus que doit poſſeder un Grand Prince : mais malheureuſement, il avoit hérité de ſes Ancêtres un peu trop de haine pour la Maiſon de Baviere ; & outre cela, il s'étoit mis en tête de rendre la Couronne Imperiale héréditaire dans ſa Famille. Il ſavoit bien qu'il le tenteroit en vain, s'il ne trouvoit auparavant les moyens de ruiner ſon rival.*

rival. Ils ſe preſenterent bien-tôt: car Henry ayant refuſé de porter les Armes contre le Pape, en faveur d'un Empereur excommunié, ce fut un bon prétexte, pour le dépoüiller de toutes ſes Provinces. C'etoit là un crime qui devoit, ce me ſemble, paſſer pour une action meritoire dans ce tems-là. Car pourquoi Henri ne devoit-il pas reconnoître l'autorité du Pape & craindre ſes foudres; puis que peu d'années auparavant l'Empereur Henri IV. *l'avoit & re-*

EPISTRE.

connüe & craint, ayant été obligé de ſe tenir trois jours piés nuds dans une ſaiſon fort incommode, dans la Cour du Palais du Saint Pere, pour obtenir ſon pardon? Ou, eſt-ce qu'il n'étoit pas permis à Henry d'être auſſi bon Chrêtien que le devint à la fin Frederic lui-même, qui reconnut à Veniſe l'autorité du Pape, en ſe proſternant à ſes piés. En tout cas, il n'avoit fait autre choſe que d'être neutre entre deux Puiſſances, dans un tems où il étoit très-difficile de

EPISTRE.

de discerner à qui des deux il falloit obeïr, & où une conscience tant soit peu delicate pouvoit aisément douter, s'il faloit embrasser le parti du Pape ou celui de l'Empereur.

Mais, c'est ainsi que vont les affaires du monde. Les Princes qui avoient pris quelque tems auparavant les Armes contre leur Empereur légitime en faveur d'un fils rebelle, & qui par un excès de devotion avoient mis leurs propres mains

EPISTRE.

sur la perſonne ſacrée de leur Maître pour le depoüiller par force de ſon diadéme & de ſes ornemens Imperiaux, en avoient été recompenſez; & Henry, qui n'avoit fait autre choſe, après de ſi illuſtres exemples, que de reſpecter & de craindre les foudres du ſucceſſeur de S^t. Pierre, *qui diſpoſoit abſolument en ce tems-là du Ciel & de l'Enfer, perdit toutes ſes Provinces. On répondra, peut-être, que Henry ne s'étoit pas rendu à la Diéte, où il avoit été cité,*

& où l'on disoit vouloir examiner son affaire. Mais il savoit que cette Diete n'étoit presque composée que de gens qui bien loin de penser à lui rendre justice, étoient deja tout occupez du soin de partager ses dépouilles. Il étoit outre cela averti, qu'on s'assureroit de sa personne, ensorte que s'il est permis à des gens d'une condition beaucoup au dessous de la sienne, de pourvoir à leur sureté, il y a de quoi s'étonner, qu'on lui aît voulu imputer à cri-

EPISTRE.

me, ce qu'on auroit nommé prudence en tout autre.

Quand je fais réflexion sur toute cette Hiſtoire, je ne puis comprendre, MONSEIGNEUR, *qu'il y ait aujourdhui des gens, qui puiſſent être jaloux de la juſtice que* Leopold Auguſte *vous a rendüe, en conferant à Vôtre* A. E. *du conſentement des principaux Etats de l'Empire, la dignité Electorale; puis que ce n'eſt pas tant introduire une nouveauté, que rendre à Vôtre*

ALL-

EPISTRE.

ALTESSE ELECTORALE, *ce qu'on a ôté à ſes Ancêtres, puis qu'on ne ſauroit douter qu'ils ne fuſſent Electeurs, ou quelque choſe de plus. Cela eſt d'autant plus ſurprenant, que tout le monde tombe d'accord que* V.A.E. *merite cette dignité, & que ceux-là même qui admirent ſa prudence, ſa généroſité, ſa valeur, & la grandeur de ſon ame, aiment encore mieux ouvrir les portes de l'Empire à l'Ennemy commun, que de ſouffrir qu'on rende à ſon merite ce qui*

EPISTRE.

qui lui eſt ſi légitimement dû. On s'arrête ſur de petites formalitez, & l'on ſe rompt la tête du plus ou du moins, dans un tems où il s'agit du tout. Quelle reſſource pourra-t-on avoir, ſi cette grande Alliance, qui ne ſemble être formée que par miracle, vient à ſe rompre, & à devenir infructueuſe ? Que ſera-ce qu'un Prince de l'Empire, ſi la France ſort avantageuſement de la guerre préſente ? Que Vôtre ALTESSE ELEC-

EPISTRE.

ELECTORALE

me pardonne, ſi par un zele, dont je ne ſaurois être le maître, je m'emporte, peut-être, un peu trop ſur ce ſujet. Je voudrois pouvoir reconnoitre dans tous les Membres de l'Empire le genereux ſang des anciens Allemands, dont la bonne foi fût admirée, & la valeur redoutée par tout le monde. Je voudrois que tout l'or de Perou ne fût pas capable de leur faire faire une perfidie ou une baſ-

ſeſſe, & qu'on aimât mieux mourir, que d'abandonner les interêts de ſa Patrie. Je voudrois que tout le monde vît clairement, que c'eſt préſentement qu'il faut ſonger à la conſervation de ſa liberté, & que nous ne meritons pas, que Dieu faſſe tous les jours de nouveaux miracles en nôtre faveur. Je voudrois, que l'on ſe pût fortement perſuader que c'eſt ici la derniere guerre qu'on fera pour maintenir la balance égale en Euro-

pe,

pe, & que ſi l'on negli-
ge d'y prendre garde, on
verra bientôt venir à toute
bride, ceux qui n'ont pû
avancer juſqu'ici que pas à
pas. Je voudrois que tout
le monde s'étudiât à con-
nôitre les gens, & ſût
diſcerner les Penſionnaires
de France, de ceux qui
ont veritablement à cœur
l'interêt de l'Empire. Je
voudrois que pour une
bonne fois on ne s'embar-
raſſât plus de bagatelles,
& qu'on ne ſe chicanât
plus

EPISTRE.

plus inutilement, dans un tems où l'on voit déja la main toute prête à mettre le joug sur nos épaules. Enfin, je voudrois, que tout le monde fût comme Vôtre ALTESSE ELECTORALE, *afin qu'on pût se dire* ALLEMAND *avec honneur, & se glorifier d'un nom, qui étoit très-glorieux autrefois, mais qui pourroit à la fin devenir injurieux. Je n'ai garde de comprendre dans ces plaintes tant de Princes éclairez, ni*

un

EPISTRE.

un grand nombre de braves gens, qui ſoûtiennent avec gloire l'honneur de leur Nation; mais il faut avoüer auſſi que la lâcheté, la perfidie, & l'avarice ont pris ſi fort le deſſus en Allemagne, qu'à peine les Etrangers ſe peuvent-ils empêcher de nous montrer au doigt; & ſi j'oſe encor paroître devant eux, ſans rougir, c'eſt parce que j'ai l'honneur d'apartenir à un Prince dont le merite eſt generalement reconnu, & dont la Cour

* * *

peut

EPISTRE.

peut-être nommée avec justice une école de vertu, & de beaux sentimens. Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE

ELECTORALE

Le trés-humble, trés-fidéle, & trés-obeïssant Serviteur,

G. D. S.

PRE-

PREFACE.

COMME il n'y a gueres de connoissance ni plus nécessaire ni plus utile que l'histoire, qui pour cela a merité chez les Anciens le titre de *Pedagogue de la vie*, il n'y a rien aussi dans ce genre d'ouvrages d'où l'on puisse tirer un profit plus solide, que ceux où decouvrant les intrigues les plus mysterieuses du Cabinet, l'on produit les lettres les plus secretes, les instructions les plus cachées, & les negociations les plus fines & les plus delicates

précipitez, & de n'aller point ſe briſer contre les écueils, où ceux qui les ont precedez ont fait naufrage. Je ne pouvois donc pas me diſpenſer de faire part au Public d'un ſi precieux threſor, qui lui appartient en quelque ſorte par le bien qui en peut reſulter pour l'utilité commune, & en même tems pour m'acquiter de ce que je dois à la mémoire de l'Auteur, duquel j'ay l'honneur d'être deſcendu.

Il y a trois choſes eſſencielles à l'hiſtoire, & qui la rendent digne de l'eſtime & de la curioſité des perſonnes judicieuſes. 1. Que le ſujet en ſoit réel & important. Les femmes & les enfans ſe divertiſſent à la lecture des Romans, on de quelques Legendes fabuleuſes : leur attention, & leur admiration ſe réveillent au recit des guerres des Pygmées, & des avantures

des Fées ; mais les gens de bon sens cherchent des faits solides & réels, & des exemples effectifs qui puissent servir à affermir la prudence, & à éclairer l'esprit & le jugement dans la conduite de la vie, & dans le train des affaires du monde. 2. Il faut que l'Auteur parle des choses *avec intelligence*, & qu'il se *soit* trouvé dans un poste à pouvoir exposer par lui-même & avec certitude les circonstances, & les évenemens qu'il raconte. Enfin il est nécessaire qu'il aît de la probité, qu'il rapporte les choses sans aucune partialité ; & qu'il observe constamment cette loi fondamentale, & cette regle inviolable de l'histoire, d'oser dire tout ce qui est vrai, & de s'abstenir religieusement de rien hazarder qui soit faux: *Ne quid falsi audeat dicere, ne quid veri non audeat.*

PREFACE.

Tous ces caractéres ſont heureuſement raſſemblez dans ces Memoires. La matiere en eſt grande, & de la plus haute importance. On y traite des actions & des diſgraces des perſonnes du premier rang. On y revele les deliberations & les intrigues les plus cachées des plus habiles Miniſtres qui fuſſent alors dans l'Europe. On y découvre le pivot, ſur lequel tournoient les plus grandes affaires; par quels artifices les choſes ſe menageoient, & par quels moyens l'on faiſoit réüſſir, ou échoüer les entrepriſes de la plus haute conſéquence. Or perſonne ne pouvoit être mieux inſtruit que l'Auteur de ce qui ſe paſſoit de plus ſecret & de plus particulier, puis que de la plus grande partie des choſes qu'il écrit, il peut dire, qu'il y a eu une part conſiderable, *quorum pars*

pars magna fui; c'étoient en effet des affaires si directement de sa competence, qu'il falloit nécessairement qu'elles passassent devant ses yeux, & qu'elles fussent maniées par ses mains. Il étoit trop avant dans le ministere pour qu'elles pûssent échaper à sa connoissance: & il étoit tellement mêlé dans toutes les negociations de ce tems-là, & particulierement dans celles qui regardoient l'Ecosse, qu'il est pour ainsi dire le témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte; en sorte qu'il est en droit d'exiger de ses Lecteurs la créance, que les autres Auteurs tâchent d'obtenir par leurs complimens & par leurs protestations de bonne foi. En un mot, il merite la preference sur tous les Ecrivains de son tems, qui ont seulement écrit ce qu'ils avoient entendu, & qui étoient de sim-

ples ſpectateurs de ce qui arrivoit.

L'Auteur ſortoit de l'une des premieres familles d'Ecoſſe. Il étoit le troiſiéme fils de Mylord *Kaeth.* A l'âge de 14 ans la Reine Regente le fit Page de ſa fille Marie Stuard, que le Dauphin de France avoit épouſée. Enſuite du conſentement de cette Princeſſe il paſſa au ſervice du Duc de Montmorency Connêtable de France, & premier Miniſtre de Henry II. Le Connêtable charmé d'une jeuneſſe qui promettoit beaucoup, avoit ſouhaitté de l'attacher à lui, & le garda 9. ans auprés de ſa perſonne. Quand il fut parvenu à un âge de maturité, & qu'il eut acquis quelque capacité & quelque experience, le Roi lui donna une penſion honorable. Alors pouſſé par la curioſité de voyager, il en demanda la permiſſion

à la Reine, & au Connêtable. En passant par l'Allemagne il fut retenu quelque tems par l'Electeur Palatin, qui le pressa si fortement de demeurer à sa Cour, qu'il s'y arrêta pendant 3. ans, ayant été employé par ce Prince en diverses Ambassades. Aprés quoi il obtint son consentement pour suivre ses premiers projets, & continuer son voyage. Il visita Rome, Venise, & les Villes les plus renommées d'Italie. Il repassa par la Suisse, & revint à la Cour de l'Electeur Palatin, où il trouva un ordre de la Reine Marie qui le rappelloit en Ecosse, où elle étoit retournée aprés la mort du Roi François II son mari.

La Reine Catherine de Medicis qui gouvernoit alors en France, lui offroit des pensions & des emplois pour le retenir à son service; l'interêt qu'elle avoit

alors de s'unir avec les Princes Proteſtants d'Allemagne, étoit le motif de ſes empreſſemens. Cette Princeſſe n'ignoroit pas que la perſonne de l'Auteur leur éroit fort agréable, & qu'il avoit beaucoup d'accès auprés d'eux. S'il n'avoit eu des vuës que pour l'agrandiſſement de ſa fortune patticuliere, il n'eût ſans doute point refuſé un parti ſi avantageux; mais en toutes occaſions il fit profeſſion de préferer ſa fidelité à ſon interêt; & il crût être obligé par ſon devoir à ſervir la Reine d'Ecoſſe, dont il étoit né ſujet, préferablement à une Princeſſe étrangere.

A ſon retour en Ecoſſe, il eut entrée dans le Conſeil privé, & fut fait Gentilhomme de la Chambre. La Reine l'employa dans toutes les affaires de quelque importance, juſqu'à ſon malheureux empriſonnement à

Lockleven. Il s'acquitta de tous ſes emplois avec une extrême fidelité, & ſi la Reine eût ſuivi ſes ſages conſeils, elle ne ſeroit point tombée dans les malheurs où elle ſe plongea. Les quatre Regents qui gouvernerent aprés elle, le traitterent avec beaucoup de diſtinction, & lui confierent les Negociations les plus *difficiles.* Cependant depuis la priſon de la Reine, il s'attacha toûjours aux interêts du Roi. Quand le Roi Jaques commença à regner par lui-même, la Reine, qui étoit priſonniere en Angleterre, lui recommanda ſpecialement l'Auteur, comme le plus fidéle & le plus capable Miniſtre qu'il pût choiſir. C'eſt pourquoi Sa Majeſté l'employa dans ſon Conſeil privé, & dans les finances. Il demeura dans la faveur & dans l'emploi juſqu'au tems que le Roi alla prendre

poſſeſſion de la Couronne d'Angleterre, aprés la mort de la Reine Elizabeth.

Le Roi Jaques auroit ſouhaité que l'Auteur le ſuivit en Angleterre, & tâcha de l'y engager par des offres ébloüiſſantes. Mais l'amour du repos dans un âge avancé le fit ſupplier le Roi de lui permettre de paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite & dans la contemplation. Il fut pourtant obligé aprés le départ du Roi de paſſer en Angleterre. S. M. le reçût trés-favorablement. Il s'arrêta pendant quelques ſemaines à Londres : cependant tous les attraits de la Cour, & toutes les careſſes du Roi ne pûrent le détourner de la reſolution qu'il avoit priſe de ſe reduire à la vie privée. Ainſi il retourna chez lui, où comme dans un port tranquille, il repaſſa le cours de ſa vie, & tant d'in-

cidens

cidens divers, où il s'étoit trouvé embaraſſé. Il en forma des réflexions pour inſtruire le monde, & pour apprendre aux autres, & principalement à ſes enfans, à diriger leur conduite ſur l'experience du paſſé, en cas qu'ils ſe trouvaſſent à l'avenir en pareil cas. C'eſt dans cette vuë qu'il compoſa ces Memoires qu'il a laiſſez. Je ne puis dire bien préciſément juſqu'où il les a pouſſez. Apparemment il a rapporté tout ce qui étoit arrivé juſqu'à la ſortie du Roi Jaques de l'Ecoſſe pour ſe tranſporter en Angleterre, quoi que ſon manuſcrit ne s'étende pas ſi loin. Je me ferois un ſcrupule de rien fourer ſous mon nom pour le faire paſſer à l'ombre du ſien. J'eſpere que le Lecteur content de ce que je lui préſente tout ce qui a pû échaper à l'injure du tems, ne me ſçaura point mauvais gré

de

de ce que je n'ai point voulu y toucher, ni suppléer à ce que les malheurs du tems nous ont ravi.

En effet je n'ay pas été peu encouragé à publier ce que j'ay pû retrouver, par la maniere presque miraculeuse dont ces Memoires, aprés tant d'années, sont parvenus entre mes mains. J'ay crû appercevoir une direction de la Providence, qui les a preservez si merveilleusement de tant d'accidens. Ils ont trouvé depuis l'année 1660. un Asile assûré dans le Château d'Edimbourg, où les tîtres mêmes & les chartres du Royaume n'avoient pû être en sûreté; cependant je n'ay pû découvrir par quelle avanture ils avoient été transportez là: & encore moins par quel moyen ils avoient pû s'y conserver si long-tems, & parmi tant de desordres & de re-

volu-

volutions, qui expoſoient tout à la diſcretion du premier occupant, ſans avoir été confiez aux ſoins & à la vigilance de perſonne, qui eût ſongé à les exempter du pillage. Ce que je ſçai de certain, c'eſt qu'ils furent retirez par M. (Robert) *Trail* Miniſtre de l'une des Egliſes d'Edimbourg, pendant qu'il étoit priſonnier dans le Château. Comme il connoiſſoit la main de l'Auteur, & encore plus ſa profonde capacité dans le maniement des affaires, il conta comme un preſent conſiderable de la fortune, qu'elle lui eût offert une piece qu'il jugeoit ineſtimable par l'opinion qu'il avoit de l'Auteur. Il la remit entre les mains de *Jaques Melvil*, ou *Hal-bil*, Petit-fils de l'Auteur. Par cette voye elle a paſſé juſqu'à moi, & aprés l'avoir lûë, j'ay penſé que je la devois au Public, qui y peut puiſer de ſi uti-

les

les instructions. Je n'ay pas non plus trouvé qu'il fût à propos de supprimer sa Lettre en forme d'Epitre dedicatoire à son Fils; car elle peut contribuer à faire remarquer sa penetration dans les intrigues des Princes, & en même tems à mettre dans une plus grande évidence la sincerité de ce qu'il rapporte. On y reconnoît aussi son attachement invariable à la vertu & à la probité, son éloignement pour le vice, & en particulier pour cet art de flatter, si ordinaire aux Ministres d'Etat, qui ne regardant que leurs propres interêts, seduisent & corrompent les meilleurs Princes. C'est là tout ce dont j'ay crû necessaire d'avertir le Lecteur.

GEORGE SCOTT.

L'AU-

L'AUTEUR
A SON FILS.

MON CHER FILS.

COmme j'ai reconnu en vous une heureuſe diſpoſition à remplir toute mon attente, & à obſerver les leçons que je vous ai données dans vos plus jeunes années, j'exécute avec plaiſir la priere que vous m'avez faite, de mettre par écrit pour vôtre uſage, diverſes avantures de ma vie, pendant mes voyages dans la plûpart des Etats de l'Europe. Le recit que je vous en ai fait vous a inſpi-

ré la curioſité de les lire ſur le papier pour en mieux conſerver le ſouvenir. Je ne veux point vous refuſer ce ſecours. Vous y verrez également mes bons & mes mauvais ſuccès, dans l'eſperance que vous ſerez aſſez ſage pour profiter de mes fautes, & pour n'attendre point à vous inſtruire par une dangereuſe experience, qui coûte toûjours bien cher. Il vaut mieux ſe former par les malheurs d'autrui. Or perſonne ne peut mieux enſeigner le droit chemin, que celui qui a ſouvent paſſé par la même route. Pour moi, j'avoüe, que rien ne m'a été plus utile que de ne point acheter de l'experience à mes propres dépens, en obſervant avec attention les bevuës & les erreurs des autres: & j'ai éprouvé que rien n'eſt plus dangereux que de negliger à s'informer des exemples paſſez. On s'en repent toûjours; mais trop tard.

La

A SON FILS.

La plûpart des choſes, que j'ai deſſein de rediger par écrit, conſiſtent en certains vieux Memoires que j'ay conſervez par morceaux, & qui concernent les Négociations où j'ai été employé auprés de divers Princes, ou qui contiennent des relations de tout ce que j'ai vû & obſervé dans les lieux que j'ai parcourus, qui m'a paru le plus propre à vous inſtruire, & à diriger vôtre conduite dans le ſervice des Princes, & dans l'adminiſtration des affaires. Je me puis donner la gloire que bien loin de m'être proſtitué pour entrer dans les emplois, je n'ai pû les éviter. Ils m'ont été offerts, & je ne les ai point briguez. Mon principal mérite, & qui m'a fait preferer à mes concurrents, a été de ſervir mes Maîtres avec une exacte diligence, & une fidelité inviolable. C'eſt par là que j'ai acquis la faveur & la confiance

des

des perſonnes mêmes les plus ſages, les plus graves, & les plus experimentées. Par exemple, l'Electeur Palatin, & le Connêtable de Montmorency, qui gouverna la France pendant tout le Regne de Henry II. J'eus le bonheur de me maintenir conſtamment auprès d'eux, & ils m'honorerent de leur confidence tant que je m'attachai à leur ſervice. Il eſt vrai que cette diſtinction m'attira bien des envieux ; mais je tâchai de les ramener, & de les conſoler de cette preference en diſſimulant avec beaucoup de patience, & en ne m'enorgueilliſſant point de ma proſperité. Je n'oubliai rien pour les regagner par une conduite obligeante, & pour les forcer par les manieres les plus honnêtes à ne me point fait reſſentir la malignité de leur jalouſie. Quand il m'eſt arrivé de ſervir de jeunes Princes, que l'experience du monde n'a-

n'avoit pas encore instruits, je gagnai toute leur affection par mes soins & par mon attachement. Mais enfin j'ai été souvent exclus par la ruse & par l'envie de ceux qui sçavoient le mieux s'insinuer dans leur esprit par la flatterie, & par l'artifice trompeux d'une feinte amitié. Cependant ces sortes de Favoris se chassoient mutuellement, à la ruine de l'Etat. Le plus adroit, sous prétexte d'être le plus habile pour le Gouvernement, donnoit l'exclusion à son Rival. Ainsi les bonnes qualitez du Prince tenu sous cette servitude, demeuroient étouffées, & se corrompoient par le mauvais exemple, & bien souvent il suivoit les passions & les interêts de ses Ministres, qui alloient plus droit à leur but, qu'au bien public. Pour assurer davantage leur credit, ils obsedoient continuellement les oreilles du Prin-

L'AUTEUR

Prince, pour écarter ceux qui auroient pû lui parler ſans deguiſement, & lui montrer la verité. Par conſequent toute eſperance étoit ôtée de rendre une meilleure forme au Gouvernement, & en méme tems l'accès étoit ferme à tous les gens de bien, qui ne pouvant plus éclairer le Prince, ni ſecourir leur Pays par leurs conſeils, l'on vit arriver les malheurs, & les triſtes accidens que je vais rapporter. On verra les Princes ſeduits & trompez, leurs Etats pillez, leurs plus affectionnez ſerviteurs ruinez, & enfin les inſtrumens de leur perte & de leurs diſgraces, perir avec toutes leurs hautes pretentions. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ceux qui ont ſuccedé, ne ſont devenus ni plus diſcrets ni plus prudens, ſur les exemples du paſſé, & que la chûte de ceux qui les ont précedez, ne les a point ren-

rendus plus circonſpects. Au contraire marchant fierement ſur leurs traces, & pouſſant étourdiment leurs vains & orgueilleux projets, ils ont eu une fin auſſi tragique.

Pour moi quoi que j'euſſe vû par mes yeux, & ſouvent lû combien la fidelité eſt mal recompenſée, & la malheureuſe cataſtrophe de ceux qui n'enviſageant que la gloire & la proſperité du Prince, reſiſtent & ſe roidiſſent contre la mauvaiſe fortune, & ont le courage de l'avertir de ne ſe point laiſſer prevenir ni gouverner par ces Miniſtres intereſſez qui abuſent du pouvoir ſouverain pour commettre des iniquitez, & ſatisfaire leurs paſſions, je ne me ſuis point rebuté; j'ai toûjours ſuivi la loi de mon devoir; & ſans m'effrayer du danger, je me ſuis continuellement oppoſé aux ruſes de ces indignes Favoris.

*** *Peut-*

L'AUTEUR

Peut-être que je n'ai pas toûjours tenu un juſte milieu, & que je me ſuis un peu laiſſé emporter aux extrémitez; mais ſans m'embaraſſer de ces égards, j'ai ſuivi la même maxime, juſqu'à ce qu'enfin j'ai perdu tout mon credit auprès du Prince. Je me ſuis ſans doute trop repoſé ſur mes bons ſervices; c'eſt une erreur qui a été funeſte à bien d'honnêtes gens. Je me ſuis repenti depuis de ma credulité, & j'ai été contraint de me récrier avec M. de Bouſſié *abandonné & rebuté de ſon Maître:* Helas! Pourquoi les hommes ſe piqueroient-ils de ſurpaſſer leurs prochains en probité & en fidelité, lors qu'ils voyent les Princes, qui recueillent tout le fruit de nos travaux, prendre plaiſir à écouter non des diſcours ſinceres, mais agréables; & s'aigrir ſans pretexte & ſans raiſon contre leurs plus affidez ſer-

ſerviteurs. *Je reconnois bien que pour conſerver leur affection, il faut les ſervir non avec ſincerité ; mais avec adreſſe & avec beaucoup de fineſſe. Au lieu de parler avec liberté pour leur honneur & pour leurs veritables interêts, il faut ſe former, & regler ſon langage ſur leurs inclinations & ſur leur volonté. C'eſt-là un perſonnage qui demande un eſprit bien ſouple & bien ruſé. Mais mon opinion conſtante a toûjours été de ſe tenir ferme attaché à la vertu & à la droite probité, que je trouve pourtant à preſent n'être qu'une vaine imagination, & un jargon de l'école, peu utile pour s'agrandir, & pour pouſſer ſa fortune. Cependant je n'ai pû me reſoudre à m'avancer par d'autres moyens. J'ai ſuivi en cela mes inclinations, & mon penchant naturel. Ainſi lorsque j'ai été appellé par la Reine Mere de ſa Ma-*

jeſté, & enſuite par le Roi lui-même, comme j'avois plus de matiere, & plus de droit de donner des avis, & de m'oppoſer que le Prince ne ſe ſervit de gens mal diſpoſez, je pris beaucoup de liberté dans mes remontrances, & je pouſſai aſſez loin l'obligation de mon devoir, contre la regle de Seneque qui nous apprend, que pour ſe rendre agreable aux Princes, il faut leur rendre beaucoup de ſervices, & leur parler peu. *Platon étoit dans le même ſentiment, parce que la faveur des Princes ne s'acquiert que par une infinité de peines & de ſoins, & ſe conſerve avec beaucoup d'inquietude & de difficultez; c'eſt pourquoi le Courtiſan doit être fort circonſpect pour ne les point choquer ou par des geſtes, ou par des paroles, ou par des actions. Car ils n'oublient jamais les offences qu'ils ont reçûës. On*

peut quelquefois leur rappeller le ſouvenir des longs & fidéles ſervices qu'on leur a rendus ; mais il le faut faire avec beaucoup de delicateſſe & de diſcretion : & de plus il ne faut pas compter beaucoup là-deſſus, ni s'empreſſer trop pour en demander la recompenſe. Par là on hazarde à ſe rendre importun & à ſe faire haïr. Il ne faut pas auſſi être aſſez indiſcret pour cenſurer leur conduite ; ni ſe riſquer à donner des avis que l'on ne demande pas, ou des avertiſſemens ſans preuve & ſans fondement. Les Princes ne ſavent d'ordinaire de ce qui ſe paſſe, que ce qu'il plait à leurs Favoris, qui de leur côté ont l'art de feindre de ſe divertir à tout ce qui divertit le Maître ; non point avec un air de complaiſance & de flatterie ; mais d'un air de bonne foi, & en abandonnant

leurs propres plaiſirs pour ſe rendre agréables au Prince. Ils connoiſſent trop bien la delicateſſe des Souverains pour paroître s'impatienter, & pour marquer du mécontentement de ce qu'on leur fait trop long-tems attendre la juſte recompenſe qui leur eſt dûë, ni pour ſe plaindre que le Prince n'exécute point ponctuellement ſes promeſſes. Les gens de Cour ſavent mieux ſe ménager, & renferment tous leurs chagrins.

J'avoüe que j'ai ſouvent violé ces regles de politique, emporté peut-être par trop de chaleur pour le ſervice du Prince, pour lequel j'oubliois le ſoin de ma fortune & de mes établiſſemens. Autrement ſelon les deſirs de la Maiſon de Guiſe, à qui je m'étois extrêmement attaché pendant mon ſejour à la Cour de France, j'aurois ſoufflé à l'oreille de la Reine que ſes Sujets revoltez, qui au mépris

pris de ſon autorité avoient embraſſé une autre Religion, meritoient d'être châtiez avec la derniere ſeverité, comme des traîtres & des rebelles. Je lui aurois ſuggeré que ſi elle conſentoit à l'établiſſement de la Religion Reformée, on interpreteroit cette indulgence comme une foibleſſe, & l'on en concluroit qu'elle manquoit de pouvoir pour reprimer un Peuple ſeditieux. Qu'il étoit indigne d'elle, que pour ſatisfaire les ſouhaits peu reſpectueux de la Nobleſſe, & pour éteindre leurs vains ſujets de jalouſie, elle chaſſât Riccio. *Qu'il y alloit méme de ſon autorité, puis qu'on pouvoit bien comprendre par là que Sa Majeſté ne ſeroit plus libre de choiſir qui il lui plairoit pour approcher de ſa perſonne, parce que pour ôter tout ſoupçon qu'elle meditât quelques fâcheux deſſeins, les Mécontens demande-*

roient d'abord qu'elle écartât tous ceux sur qui elle pouvoit le plus s'assûrer, & en qui elle pouvoit prendre plus de confiance. Selon toutes les apparences ces discours eussent fait beaucoup d'impression sur l'esprit & sur l'humeur de la Reine, & j'en eûsse été bien payé par Riccio, *& par tout le parti Catholique. Mais je crûs qu'en sujet fidelle & desintereſſé, je devois plûtôt representer à Sa Majesté que ses Sujets n'ayant preferé la Religion Reformée au Papisme que par principe de conscience, & par la crainte de la damnation, il ne falloit rien entreprendre qui pût augmenter leurs soupçons, que l'on vouloit abolir leur Religion : qu'en retenant* Riccio *auprés d'elle, c'étoit pour eux un sujet continuel de crainte, & un pretexte apparent à leurs apprehensions, parce qu'il étoit l'ennemi declaré de*

de leur Religion. Qu'étant ſi avant dans la faveur de ſa Majeſté il feroit infailliblement tous ſes efforts pour l'engager à enrétablir la Religion qu'elle profeſſoit elle même. Qu'ainſi ce ſeroit une ſemence de diſcorde, & de broüillerie, parce que la Nobleſſe regarderoit toûjours avec chagrin cette preference pour un Etranger, comme choquante pour eux qui n'étoient pas moins diſpoſez, ni moins habiles que lui à ſervir Sa Majeſté, & comme une défiance de leur fidelité, puiſque la Reine ſe confioit à un Etranger bien plus qu'à ſes Sujets naturels.

Si je n'avois encore eu plus à cœur les interêts de la Reine que les miens, je n'aurois pas manqué d'accepter les offres avantageuſes qui me furent faites par le Comte *de* Bothwel, *pour me faire conſentir avec tous ſes flatteurs,*

à ſigner un Ecrit qui contenoit que le bien du Royaume demandoit que la Reine l'épouſât. Mais j'aimai mieux m'expoſer à ſa haine & à ſon reſſentiment, & mettre ma vie en peril, que de ne pas remontrer à Sa Majeſté que ceux qui lui donnoient de pareils avis, trahiſſoient ſon honneur pour leurs vûës particulieres, & qu'elle ne pouvoit ſans ſe deshonorer, épouſer un homme qui paſſoit pour le meurtrier du Roi ſon Epoux. Qu'elle noirciroit par là ſa reputation, & qu'elle fortifieroit les ſoupçons qui s'étoient répandus dans le monde, qu'elle avoit prêté ſon conſentement à cet infame attentat. Je fus auſſi tenté & ſollicité diverſes fois par Randolph *& par* Killegrew, *Reſidents en Ecoſſe de la part de l'Angleterre. Ils vouloient exiger de moi, que j'euſſe la complaiſance de ne point découvrir ce que j'avois pénétré de leurs intrigues,*

*gues; qui étoient trop préjudiciables au bien du Royaume pour les dissimuler. Il se presenta encore une belle occasion de faire ma fortune, si j'avois voulu me joindre au Comte d'*Arran, *& lui aider à persuader la Reine de suivre ses conseils violents. Mais je les trouvai trop opposez aux interêts de Sa Majesté pour ne lui pas faire comprendre, que de tels avis ne pouvoient venir que d'un esprit dangereux, & que si elle les suivoit, elle s'alloit précipiter dans des abîmes inévitables. Je lui remontrai de plus qu'en écoutant le Duc de* Lennox, *& le Comte d'Arran, l'un Papiste, & l'autre impie & un Athée, Sa Majesté nourriroit & entretiendroit dans l'esprit de ses Sujets une défiance, qui pourroit produire dans la suite de facheux effets J'ai souvent pris de semblables libertez, & je suis persuadé que la Reine ne les desa-*

desapprouvoit pas. Mais je m'attirai sur les bras une foule d'Ennemis. Cependant j'ai perseveré dans mon principe, de hasarder toûjours à m'expliquer sans déguisement quand il étoit necessaire, plûtost que de laisser faire un faux pas à mon Prince par un lâche silence, ou par une honteuse complaisance. Il est vrai que la pratique commune, dont j'ai parlé tantôt, réussit quelquefois mieux à la Cour pour quelque temps. Mais dans la suite les Princes sages reconnoissent que ces maximes d'honneur sont preferables à ces discours flatteurs qui leur plaisent d'abord. C'est pourquoi, mon cher Fils, j'ai voulu vous apprendre ce qui se fait ordinairement, & ce qui doit être fait. Il faut en savoir user avec beaucoup de discernement, & prendre un juste milieu entre une hardiesse rustique, & une flatterie rampante.

pante. Avec beaucoup de prudence & de discretion pour ne se risquer point à contre-temps, l'on peut donner au Prince de sages Conseils contre ses inclinations, sans s'attirer son indignation, c'est ce qu'il faut étudier avec art, si vous êtes appellé à manier les affaires publiques: & si vous êtes quelquefois contraint à plier par necessité, & à ceder au temps, il faut s'accommoder à l'humeur du Prince, & se menager pour une conjoncture plus favorable à servir son Roi & sa Patrie. Cependant prenez garde de rien faire d'injuste, de violent, & de perfide, ni de jamais souffrir rien qui tende à la ruine du Prince, ou à son abaissement, sans l'en advertir avec toute la precaution, & toute la reserve que la prudence ordonne. C'est dans ces grandes occasions qu'il n'est point permis

de ſe taire ; & quand il arrive-roit que vos avis ſeroient rejettez & mêpriſez, ſoyez aſſuré que lors qu'il verra les ſuites conformes à vos avertiſſemens, il vous aimera, & vous écoutera avec plus d'attention pour l'avenir. Enfin Dieu ne manquera pas de benir vos intentions quand elles ſeront droites & pures, & ſi vous tâchez de lui obéïr fidélement, vous pouvez attendre toute ſorte de bonheur dans ce monde & dans l'autre. Je vous recommande à ſes ſoins & à ſa bonté avec toute l'affection, & toute l'ardeur d'un Pere qui vous aime & qui vous cherit tendrement.

JAQUES MELVIL.

Monſieur Burnet dans ſon Hiſtoire de la Reformation de l'Egliſe d'Angleterre, ſeconde Partie. Tome I. in 12. *fol.* 499. *de l'impreſſion de Wolfgang*, 1687.

C'Eſt au Chevalier Jaques Melvil, que nous devons cette particularité de la vie de Monluc, qui le tenoit en ce *tems là* auprés de lui, & le mena enſuite eu France, pour être Page de la Reine d'Ecoſſe. C'eſt le même, qui, aprés avoir paſſé quelques années dans la Maiſon du Connêtable de Montmorency, fut employé eu diverſes négociations par l'Electeur Palatin. A ſon retour en Ecoſſe, on l'envoya pluſieurs fois a la Cour d'Angleterre, où il ſe fit fort eſtimer. Il écrivit la relation de toutes les affaires, dans leſquelles il avoit eu part. Cet Ouvrage eſt aſſurément l'un des plus beaux, & des plus parfaits, que j'aye vûs en ce genre. On en trouve l'Original en Ecoſſe, écrit de ſa main : & une perſonne deſcenduë de lui, m'en a communiqué une Copie. J'en tirerai des circonſtan-

conſtances trés-importantes pour mon Hiſtoire, bien qu'il aît traité principalement des choſes, tant ſoit peu poſterieures à celles, que j'ai encore à rapporter.

MEMOI-

MEMOIRES
DE
MELVIL,
Pendant le Régne
DE
MARIE REINE D'ECOSSE,
ET DE
JACQUES VI.

LIVRE I.

LE Roi *Henry* VIII. étant mal ſatisfait du Pape, parce qu'il n'avoit pas voulu conſentir au divorce de la Reine *Catherine de Caſtille* ſa femme, & bien réſolu de

s'en venger, crût qu'il étoit à propos de favoriſer ſous main, ceux qui ſortant de l'école de *Luther*, venoient en foule prêcher la Reforme en Angleterre. Les Eſprits en furent aigris des deux côtez, & à la fin l'animoſité du Roi alla ſi loin, qu'il ſe fit proclamer Chef de l'Egliſe Anglicane, avec défence expreſſe de reconnoître à l'avenir le Pape en aucune maniére, & de payer le denier de St. Pierre.

Le Roi ayant enſuite obtenu de ſon Clergé ce que le Siége de Rome lui avoit refuſé, il épouſa une autre femme, & acheva par là de ſe perdre dans l'eſprit du Pape, de l'Empereur, & de ceux de leur parti.

Henry jugeant bien, que de la maniére qu'il avoit pouſſé les affaires, il ſe formeroit des Ligues contre lui, crût que la premiere choſe à quoi il devoit penſer, étoit de ſe bien fortifier en ſon propre Païs, en donnant ordre à ſes affaires domeſtiques; & dans cette vüe il ne trouva rien de plus à propos, que d'entretenir une étroite amitié avec ſon Neveu *Jacques* V. Roi d'Ecoſſe, parce que n'ayant point d'héritiers mâles, & ne reconnoiſſant pas ſa fille Marie pour légitime, il ſongeoit tout de bon à bannir la diſcorde de cette

grande Isle, en unissant les interêts des deux Royaumes sous un même Chef, & sous une même Réligion.

On envoya des Ambassadeurs en Ecosse, pour y négocier une entrevuë entre les deux Rois, qui se feroit à Yorck, où Henry promettoit de vouloir se rendre; alleguant, que des affaires d'importance se terminoient mieux ordinairement par ces sortes d'entrevûës, que par les soins des Ambassadeurs les plus habiles.

Cette ouverture faite, le Roy Jacques proposa la chose en son Conseil, & sur son avis, il fit répondre à son Oncle qu'il l'attendroit au lieu & au tems marquez.

Les Ambassadeurs partirent là-dessus avec bien de la satisfaction, & n'en donnerent pas moins à leur Maître, quand à leur retour, ils luy firent rapport du succés de leur Négociation: aussi fit-on d'abord de grands préparatifs pour une reception pompeuse & solennelle.

Le Clergé d'Ecosse qui étoit tout-à-fait dévoüé au Pape ne fût pas peu allarmé d'une semblable proposition; mais lors qu'il aprit que le Roy l'avoit acceptée, il en eût une épouvante horrible. Il aprehendoit que les persuasions de l'Oncle,

ne fiſſent trop d'impreſſion ſur l'eſprit du Neveu, & que Jacques ne ſe laiſſât induire à mettre le Papiſme auſſi bas en Ecoſſe, que Henry l'avoit mis en Angleterre.

Il réſolurent donc de faire les derniers efforts pour empêcher cette entrevûë; & pour en venir mieux à bout, ils s'adreſſerent aux Favoris qui avoient l'oreille du Maître, & les engagerent par de grandes promeſſes à diſſuader ce voyage.

Ces Favoris ſe joignirent à ceux du Clergé, qu'ils ſçavoient être le plus aimez du Roy, & aprés avoir bien concerté la choſe, ils luy repreſenterent unanimément, qu'il y avoit du danger dans l'entrevuë propoſée: que *Jacques I.* avoit été retenu en Angleterre dans une ſemblable occaſion: que le Roy de France leur ancien Allié en prendroit de l'ombrage, & que dans la conjoncture préſente, où l'on étoit déja ſi mal avec l'Empereur, on ne pouvoit pas trop ménager ſon amitié. On alleguoit de plus l'interdit du Pape, & les Héréſies qui commençoient à régner fortement en Angleterre: que le Roy en étoit luy-même infecté: qu'on ne pouvoit trop éviter cette peſte, ſurtout puis que beaucoup de Nobles Ecoſ-

fois en tenoient déja, & favoriſoient le Lutheraniſme. Enfin, qu'au lieu de ſonger à des entrevûës ſi dangereuſes, il falloit étouffer ce mal dans ſa naiſſance, & extirper ces nouveaux Hérétiques; d'autant plus que Sa Majeſté y trouveroit ſon compte, ſe pouvant enrichir de leurs biens confiſquez.

Le Roy trouva cette propoſition fort bonne: auſſi prit-il la liſte des Hérétiques, qui luy fut délivrée en même tems, & la mit en ſa poche, avec reſolution d'y ſonger au plûtôt.

Dans ce tems-là, le Seigneur *de la Grange* étoit Thréſorier, & le Roy qui ſe repoſoit ſur ſa fidelité & ſur ſa diſcretion, l'aimoit extrémement; de ſorte que ne ſachant pas qu'il favoriſoit la nouvelle Réligion, il trouva à propos de l'informer d'une propoſition ſi favorable. Il luy montra la liſte des Nobles qu'on luy conſeilloit de faire brûler, luy comptant en même-tems combien il en devoit tirer de profit: ce Seigneur ſe mit à ſoûrire à cette ouverture, & le Roy en voulut ſavoir la raiſon.

Le Thréſorier repliqua, qu'il s'en expliqueroit volontiers, pourvû que Sa Majeſté luy voulût permettre de parler

librement. Sur quoy le Roy tirant ſon épée luy dit avec aigreur, qu'il le tueroit s'il oſoit parler contre ſes interêts, & l'ayant enſuite remiſe, il lui ordonna d'expliquer ce qu'il avoit à dire contre la propoſition des Prelats.

Le Thréſorier lui fit donc connoître combien de troubles il y avoit eu dans le Royaume pendant ſa minorité, premierement entre la Reine ſa Mere & les Seigneurs du Païs, & enſuite entre les Etats même, lors qu'ils s'étoient diviſez en factions. Que pendant tout cela, Sa Majeſté avoit fait une méchante figure, en paſſant, pour ainſi dire, d'une main à l'autre, étant tantôt arrêté priſonnier, tantôt aſſiégé, tantôt forcé par Meſſieurs de *Duglas* à combattre le Comte de *Lenox* & ſes meilleurs amis, qui venoient à ſon ſecours: qu'en toutes ces guerres civiles, Meſſieurs les Prelats avoient été de vrais Boutefeux, s'engageant dans l'un ou dans l'autre Parti, ſelon qu'ils y étoient portez par leurs interêts & par leur ambition, & qu'enfin ils avoient été ſi peu d'humeur de laiſſer leur Roi en repos, qu'ils ne s'étoient jamais pû accorder entr'eux mêmes: que cela avoit duré juſques à ce qu'on eût fait venir de France le Duc d'*Albany*, pour

pour être fait Gouverneur, auquel on n'avoit pourtant pas manqué de donner encore de la beſogne : car voulant faire une diverſion en Angleterre, qui étoit alors en guerre avec la France, on l'avoit laiſſé avancer avec l'Armée juſques ſur les frontieres, & qu'alors on l'avoit empêché de paſſer outre, ſous prétexte que le Roi étant encore jeune & le Neveu de Henry, ils ne voyoient nulle raiſon preſſante de rompre avec l'Angleterre, & de mettre le Roi & ſes Etats en hazard pour l'amour de la France ; que le Roi ſon Pere, ſe mêlant de la querelle de ces deux Couronnes, y avoit perdu la vie, & que ſon Païs en avoit été fort endommagé.

Aprés le départ de ce Duc, continua le Thréſorier, Vôtre Majeſté prit elle-même les rênes en main, à l'âge de treize ans. Ce qui ne put obliger ces Eſprits remuans à finir leurs ſeditieuſes intrigues ; mais ils vous tinrent comme en priſon l'eſpace de deux années. Ce n'eſt que depuis peu que vous étes en liberté, & vôtre Gouvernement n'eſt pas encore ſi bien affermi qu'il le devroit être ; quoi que Vôtre Majeſté aît fait beaucoup en ſi peu de tems, d'avoir pourvû au réglement des Iſles, du haut Païs & des Frontie-

res. Ce ſeroit donc une choſe extrêmement dangereuſe, ſi vôtre Nobleſſe venoit à ſçavoir qu'on eût inſpiré des deſſeins violens à Vôtre Majeſté, & qu'il ſe trame quelque choſe contre leurs biens, & leur vie, ſous prétexte d'héréſie; de quoi Vôtre Majeſté ſe doit garder avec d'autant plus de ſoin, que ces Meſſieurs ſeroient bien-aiſes de hazarder vôtre Perſonne & vos Etats, pour ſauver les leurs. C'eſt des Prelats que je parle, qui aprehendent que Vôtre Majeſté n'entreprenne quelque reforme, à l'exemple des Rois d'Angleterre & de Danemarc, & de pluſieurs Princes de l'Empire, & c'eſt pour cette raiſon, qu'ils n'aiment pas qu'il y ait de l'intelligence entre vous & le Roi d'Angleterre; ni que Vôtre Majeſté s'affermiſſe ſi bien, qu'Elle puiſſe ſonger à remedier aux abus de l'Egliſe.

Souvenez-vous, Sire, qu'il y a eu parmi vos Ancêtres un nommé *S. David*, qui donna la plus grande partie de ſes Domaines à l'Egliſe, pour en fonder des Evêchez & des Abbaïes: ce qui fait que Vôtre Majeſté eſt maintenant ſi pauvre, & les Prélats ſi riches & ſi inſolents, qu'ils prétendent qu'un Roi n'oſeroit rien faire ſans leur bon plaiſir. Outre qu'ils ſe de-

declarent ſi ouvertement pour le Pape, dés qu'ils ont obtenu la confirmation de leurs bénéfices, qu'il n'eſt pas ſûr de ſe fier à leurs conſeils, dans les occaſions où il s'agit de l'autorité ou du profit du Siége de Rome. Les Vénitiens, les plus ſages de toute l'Europe, ne ſouffrent point d'Eccléſiaſtiques dans leur Conſeil, quand même ils ſeroient nés dans la ville; parce qu'ils ſçavent que le Clergé eſt dévoüé par ſerment au Pape.

Après cela, le Thréſorier s'étendit ſur les grands abus qui s'étoient gliſſez dans l'Egliſe Romaine, & ſur la maniere de vivre des Prélats Ecoſſois, ſi peu Chrêtienne, & ſi ſcandaleuſe, qu'elle ne pouvoit être inconnuë ni au Roi, ni au moindre de ſes Sujets. C'eſt pourquoi, diſoit-il, ſi Vôtre Majeſté veut affermir ſa domination, & devenir riche, le moyen le plus ſûr, eſt de faire retourner à la Couronne tous les Bénéfices vacans, en les réincorporant peu-à-peu, toutes les fois qu'un Prélat viendra à mourir.

Il repreſenta enſuite au Roi, que s'il retractoit la parole donnée aux Ambaſſadeurs du Roi d'Angleterre, il s'attireroit indubitablement la guerre. Henry étant un Prince courageux & haut à

la main, qui reſſentiroit cét affront d'autant plus vivement, que, ſelon toutes les apparences, il avoit agi de bonne foi en cette rencontre, les conjonctures mêmes l'ayant convié à prendre le parti qu'il avoit pris. Qu'ayant tant d'affaires ſur les bras, & ſe voyant accablé d'Ennemis ; & ſa fille unique étant d'ailleurs tellement chargée d'embonpoint, qu'elle ne promettoit point d'héritiers; c'étoit ſon véritable interêt de ſe bien entendre avec le fils de ſa ſœur, puis qu'il n'étoit pas ſeulement ſon plus proche parent, mais encore le plus capable d'unir & de maintenir les deux Royaumes de la Grand' Bretagne.

Pour ce qui étoit du Roi Jacques I, ſi on l'avoit retenu en Angleterre, que ç'avoit été en une occaſion bien differente, & que d'ailleurs il n'avoit été ni Neveu, ni héritier preſomptif du Roi d'Angleterre. De ſorte, continua le Thréſorier, qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là ; mais nous avons à craindre beaucoup, ſi nous nous attirons la guerre, en rompant l'accord qu'on a fait à l'égard de l'entrevûë d'Yorck. C'eſt pourquoi, Sire, il y faut ſonger plus d'une fois ; puis que tous vos Sujets ne reſſentent encore que trop les mauvais ſuccés de la guerre

que

que le Roi vôtre Pere déclara à l'Angleterre.

Ces avis plûrent ſi fort au Roi, qu'il réſolut de les ſuivre. Cependant les Prelats ne doutant point, que leur propoſition n'eût fait l'effet, qu'ils s'en étoient promis, ſe rendirent auprés du Roi, pour en preſſer l'exécution. C'eſt alors, que Sa Majeſté ne ſe pouvant plus contenir, leur reprocha en des termes fort aigres, l'excés de leur cruauté, & le peu de ſoin qu'ils avoient de la conſervation de leur Patrie. *Pourquoi*, leur dit-il à la fin, mes Predeceſſeurs ont-ils donné tant de terres & de revenus à l'Egliſe? Etoit-ce pour en entretenir des faucons, des chiens, & des courtiſanes? N'avoient-ils d'autre but que celui de fournir aux plaiſirs déreglez d'un nombre exceſſif d'hypocrites faineants & inutiles? Le Roi d'Angleterre vous fait brûler; celui de Danemarc vous fait trancher la tête; & moi, je vous percerai le cœur avec mon épée. En diſant cela il dégaîna effectivement, ce qui donna tant d'épouvante à Meſſieurs les Prelats, qu'ils s'enfuirent avec bien de la précipitation, & du déſordre. L'on jugeoit par là que le Roi demeureroit ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe de s'aboucher avec le Roi

d'Angleterre, & qu'il ſuivroit en cela ce que ſon honneur & ſes interêts lui conſeilloient.

Cependant Meſſieurs les Prelats ſe voyant déchûs de leur eſpérance, & que bien-loin de faire du mal à leurs Ennemis, ils avoient à craindre pour eux-mêmes, déliberérent ſur les moyens de faire rentrer le Roi dans leurs ſentimens. Ils réſolurent donc de lui offrir cinquante mille écus annuellement ſur le revenu du Clergé, en cas que le Roi d'Angleterre lui declarât la guerre, pour avoir manqué à l'entrevüe d'Yorck: & parce que le Roi pouvoit lever une Armée ſans beaucoup de dépenſe, ſes Sujets étant obligez de ſe rendre ſous ſes drapeaux au premier ordre qu'ils en reçoivent, ils ſe flatoient avec quelque apparence de raiſon, qu'il ſe laiſſeroit ébranler par cette ſomme, d'autant plus qu'il avoit beſoin d'argent en ce tems-là. Neanmoins ils s'imaginoient bien, que la choſe étant propoſée tout nuëment, & ſans lui donner quelque couleur plauſible, leur attente pourroit être vaine. Pour faire donc mieux recevoir leurs offres & leurs raiſons, ils crûrent qu'ils devoient être ſecondez & ſoûtenus par ceux qui étoient le

plus

plus aimez du Roi. Ils furent donc prodigues en préſents envers ſes Favoris, & promirent en particulier à Monſieur *Olivier Sinclar*, que par leurs intrigues & par leur credit il ſeroit fait Lieutenant Général, & commanderoit l'Armée; en cas que le Roi d'Angleterre vint à rompre avec l'Ecoſſe, ce que pourtant ils aſſuroient qu'il ne voudroit ni n'oſeroit entreprendre, ayant déja trop d'affaires ſur les bras.

Les Courtiſans entrérent facilement là-dedans, & c'étoit à qui prépareroit le mieux l'eſprit de Sa Majeſté, en lui procurant de belles filles & mêmes des femmes mariées. Ils n'oſoient pas néanmoins faire leur coup, tant que le Thréſorier ſeroit à la Cour, & ils attendoient avec impatience qu'il en fut éloigné: car c'étoit un homme prompt & haut à la main, & il falloit avoir bien du cœur, pour oſer lui contredire, parce qu'il étoit toûjours prêt à ſoûtenir ſes avis, à la pointe de l'épée.

Le Roi donna en ce tems-là le fief de Kelley au fils puiſné du Thréſorier, en lui procurant le mariage de l'héritiére de ce nom. Monſieur de la Grange fut obligé d'y aller, pour en prendre poſſeſſion, & Meſſieurs les Prelats crurent cette occaſion favorable, pour faire au Roi la

propoſition qu'ils avoient concertée entre eux. Ce fut donc alors qu'Olivier Sinclar & ceux de ſa cabale mirent tout en œuvre pour ſe rendre maîtres de l'eſprit du Roi, en l'attaquant par ſon foible, & en lui amenant les beautez les plus rares. Quand ils crûrent l'avoir reduit au point où ils l'avoient ſouhaité, ils paſſerent plus outre, & s'émancipérent juſques à lui faire entendre, que le Thréſorier étoit devenu hérétique, comme beaucoup d'autres, qu'il avoit toûjours un Nouveau Teſtament Anglois dans ſa poche, & qu'il s'étoit rendu ſi orgueilleux, que perſonne ne pouvoit plus vivre avec lui; qu'il avoit plus d'avarice qu'il n'en falloit pour un Thréſorier, & que ce vice joint à ſa préſomption ne paroiſſoit que trop en ce qu'il avoit oſé ſolliciter pour ſon fils le fief de Kelley, qui valoit vingt mille livres de rente. Le Roi leur répondit, qu'il le connoiſſoit trés-honnête homme, & qu'il étoit ſi ſatisfait de lui, que s'il ne lui avoit pas encore donné ledit fief, il le lui donneroit encore à la moindre priere qu'il lui en feroit. Le Prieur de *Pittenweem* repliqua à cela; Sire, Mademoiſelle de *Kellei* eſt jolie & de bonne humeur, mais j'engage ma tête, que ſi Vôtre Majeſté or-

ordonne au Thréſorier de la faire venir, il le refuſera.

Le Roi ayant aſſuré au contraire qu'il n'y manqueroit pas, le Thréſorier en fut ſollicité par une lettre, & ceux de la cabale trouverent à propos, que le Prieur s'en chargeât lui-même & qu'il fût le conducteur de Mademoiſelle de Kellei. Mais le Thréſorier n'ignorant pas que le Prieur étoit ſon ennemi mortel, refuſa de la mettre entre ſes mains, diſant qu'il ne s'en fioit pas au plus grand coureur de bordels qu'il y eût en Ecoſſe. Jamais perſonne n'a été ſi content d'un refus, que le Prieur le fut en cette rencontre; auſſi ne manqua-t-il pas de s'en prevaloir à ſon retour. Car avec l'aſſiſtance de ceux de ſon parti, il ſçût ſi bien irriter le Roi contre le Thréſorier, qu'il fit expedier un ordre pour le faire mener en priſon au Château d'Edimbourg; & Meſſieurs les Prelats qui aprés cela n'attendoient que ſon retour, étoient fort réſolus d'obeïr en cette occaſion avec toute la promtitude & exactitude imaginable.

Lui cependant, jugeant bien qu'il ſe tramoit quelque choſe à ſon préjudice, fit une diligence extraordinaire pour être au plûtôt auprés de la perſonne de ſon Maî-

Maître, & y réüſſit ſi bien, que nonobſtant l'ordre donné, il ſe trouva à ſon ſouper. Mais voyant la froideur de Sa Majeſté, & qu'Elle ne lui parloit pas comme à l'ordinaire, au lieu de reculer, il s'avança, & dit au Roi; Sire, qu'ai-je fait, moi qui avois tant de part en vos bonnes graces, lors que je partis, avec vôtre permiſſion? Le Roi répondit; comment avez-vous oſé me refuſer, quand je vous ai ordonné de m'envoyer Mademoiſelle de Kellei, & répondre encore outrageuſement à celui qui vous en faiſoit le meſſage de ma part? Il n'y a perſonne, repliqua le Thréſorier, qui oſât ſoûtenir en ma préſence que j'aye fait rien de ſemblable: mais pour ce qui eſt de Mademoiſelle de Kellei, j'ai dit au Prieur, que je voulois être ſon Conducteur moi-même, & que je ne m'en fiois nullement à lui, ſachant qu'il étoit l'homme de toute l'Ecoſſe le plus dangereux, pour un meſſage de cette nature, & que de gré ou de force, il vouloit toûjours venir à bout, de ce qui lui plaiſoit. Avez-vous donc amené, répondit le Roi, la Demoiſelle? Le Thréſorier ayant dit qu'ouï, Sa Majeſté en fut ſi ſatisfaite, qu'Elle lui répliqua en ſoûpirant, helas? Ils vous ont

chargé

chargé de tant de crimes que j'ay ſigné un ordre d'empriſonnement contre vous: mais j'y veux remedier en le caſſant. Monſieur de la Grange ne répondit autre choſe, ſinon que ſa vie & ſa liberté étoient de trés peu d'importance, & qu'il n'étoit en peine que de ce que le monde jugeroit de la facilité avec laquelle Sa Majeſté s'étoit laiſſé prévenir; car il avoit apris que pendant ſon abſence, le Roi avoit été porté à rompre l'entrevûë d'Yorck, & que Henry VIII. ne pouvant pas ſuporter cet affront, qu'on lui faiſoit aux yeux de toute la terre, avoit ordonné à ſon Armée d'entrer en Ecoſſe, & d'y mettre tout à feu & à ſang.

Cependant les Prelats voyant que cette guerre donnoit de l'inquietude au Roi, ils firent tout ce qui leur fut poſſible pour appaiſer ſon eſprit, en l'aſſurant que tout réüſſiroit à ſon honneur, & que Henry qui avoit tant d'ennemis ſur les bras ne pouvant agir contre l'Ecoſſe qu'avec une partie de ſes Troupes, ſeroit indubitablement le premier à demander la paix. En même-tems ils ne perdirent par un moment, pour faire recevoir au Roi la ſomme promiſe, avec aſſurance qu'en cas de beſoin on lui en fourniroit davantage.

Le Roi fut donc obligé de faire une Armée, pour défendre ſon Païs: & ſes Sujets, auſquels cette guerre étoit auſſi déſagréable qu'à leur Maître, ne ſe laiſſerent enrôler que parce qu'ils y étoient obligez. Mais lors qu'on aprit, qu'Olivier Sinclar avoit été déclaré Géneral de l'Armée, & qu'on l'eût élevé ſur les épaules des Soldats, ſelon la coûtume du Païs, les Nobles ne pouvant ſouffrir, qu'un vil Penſionnaire des Prelats eût été élevé à un employ ſi important, refuſerent de combatre ſous lui, & ſe laiſſerent mettre en priſon à deſſein. Ainſi toute l'Armée fut en deſordre, au grand regret de Sa Majeſté & de ſes Sujets, dont le dépit alla ſi loin, qu'ils ne purent s'empêcher de murmurer que le Royaume étoit mis en danger, pour plaire à Meſſieurs les Prélats: ce qui étant venu aux oreilles du Roi, qui ſavoit que ces plaintes étoient bien fondées, il ne pût s'empêcher de faire des menaces contre ceux qui lui avoient donné de ſi méchans Conſeils.

Mais cela lui coûta la vie; car ceux de la Cabale craignant les effets de ſa colere s'aviſerent de les prevenir par quelque dépêche Italienne, & firent ſi bien, que le Roi en eût bientôt aſſez, pour le voya-

ge de l'autre monde. Le Cardinal *David Beaton* étant préſent lors qu'il mourut, fit écrire ſon teſtament, en le dictant lui-même, de ſorte qu'il y fit entrer tout ce qu'il trouva à propos; auſſi fut-il caſſé bien-tôt aprés pour cette raiſon.

Le Roi d'Angleterre, quoi qu'il eût reſſenti vivement l'affront qu'on lui avoit fait, en rompant une entrevûë ſi ſolennellement concluë, ne laiſſa pas de regretter ſérieuſement la mort de ſon Neveu. Son but avoit plûtôt été de lui faire voir combien ſon amitié lui étoit néceſſaire, que de ſatisfaire ſes reſſentimens, étant perſuadé que ſon Neveu, auſſi bien que ſes Etats, ſe lafferoient bien-tôt de cette guerre, & qu'alors il les engageroit facilement dans une alliance offenſive & défenſive avec lui; ce qu'il ſouhaitoit d'autant plus fortement, qu'il étoit informé du mérite & des grands talents du Roi Jacques, & qu'il en avoit conçû une eſtime toute particuliére. C'eſt auſſi ce qui fit croire à Henry, qu'il ne pourroit pas mettre ſon Royaume en de meilleures mains que les ſiennes; puiſqu'outre les conſidérations de parentage, il le jugeoit encore le plus capable de tous à commencer & à maintenir cette belle Monarchie, qu'il

qu'il avoit en tête, pendant que lui-même en seroit en quelque façon reputé le premier Architecte. Car prevoyant qu'il ne vivroit pas long-tems, son intention étoit que son Neveu eût sous lui le maniment des affaires, comme son Lieutenant, & qu'aprés sa mort il gouvernât le tout souverainement sous une même Loy & une même Réligion. Il croyoit que cela ôteroit à la France une fois pour toutes les occasions de broüiller les deux Royaumes, & au Pape celles de s'enrichir aux dépens de la Nation par le moyen de ses Bulles, dispences, & confirmations de Bénéfices. Car la haine qu'il portoit au Pape étoit extraordinaire, ne pouvant oublier, qu'il en avoit été duppé si souvent, & que pour tout effet de tant de belles promesses, il n'avoit obtenu à la fin, que cette méchante excuse, qu'on n'osoit pas offenser un aussi grand Prince que l'étoit l'Empereur.

Henry se voyant donc déchû de l'espérance qu'il avoit eüe de se fortifier par une Alliance avec l'Ecosse, obligea les Gentilshommes Anglois à changer leurs terres contre celles des Abbaïes & des Cloîtres, leur en donnant plus qu'ils n'en avoient eû, afin qu'elles ne pûssent plus retour-

ner

ner à l'Egliſe, ſans une rebellion manifeſte, & ſans mettre tout le Royaume en deſordre. Il falloit encore ſe venger du Cardinal David Beaton, qui l'avoit traverſé en ſes deſſeins, & c'eſt ſur quoi il traitta avec George Duglas & le Comte d'Angus, qui n'étoient retournez que depuis peu en Ecoſſe, ayant été tout le tems de leur banniſſement en Angleterre, juſques à la mort de Jacques V.

Ces deux freres qui paſſoient alors pour Proteſtants, engagerent ſans peine en cette entrepriſe *Norman Leſly*, le jeune Seigneur *de la Grange* & *Jean Leſly de Parkhill*, que le Cardinal avoit perſécutez pour la Réligion, aprés avoir fait brûler à St. André leur Prédicateur *George Wichard*. Ceux-là, dis-je, furent facilement induits à aſſaſſiner un homme qu'ils regardoient comme ennemy de leur Réligion, de leur Patrie, & d'eux mêmes en particulier.

Ce fier Cardinal fut donc tué en ſon Château de St. André, & ainſi finirent ſes intrigues, n'ayant eu pour prix de ſes vaſtes deſſeins que bien de l'embarras & une mort violente. Il avoit été le principal inſtrument de la mort d'un Roi de grand mérite, qui étoit naturellement porté à

la juſtice, & qui avoit cela de particulier, qu'en ce qui concernoit le châtiment ou la recompenſe, il ne s'en fioit jamais à ſes Miniſtres. Car quiconque lui avoit rendu quelque bon ſervice ou fait quelque belle action, quand même le Roi étoit abſent, il pouvoit s'aſſurer qu'il ne demeureroit pas ſans recompenſe; & ſi quelcun avoit fait une action criminelle, dés que le Roi en étoit informé, il montoit à cheval avec peu de ſuite, & ſe rendant ſur les lieux, avant qu'on pût être averti de ſa venuë, il examinoit la choſe lui-même, & faiſoit faire une promte & rigoureuſe juſtice, ce qui le fit également aimer & craindre de ſes Sujets. C'étoit un Prince brave & intrepide. Il étoit extrémement bienfait, & avoit la taille fort bien priſe, quoi qu'elle ne fût pas des plus hautes.

Mais, pour ſon malheur, il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans la compagnie de perſonnes débauchées & vitieuſes, qui à force de lui amener de ces filles, qui ſont commodes aux dépens de leur honneur, le plongerent dans une vie auſſi libertine que dangereuſe. Ayant une fois goûté ces plaiſirs défendus, il ne ſe contentoit plus de femmes libres, il lui en falloit auſſi de mariées, par où il ſcandaliſoit ſes Sujets,

& s'attiroit la colére de Dieu. Auſſi ne le fit-il pas impunément, car dans l'eſpace d'onze heures, il perdit les deux ſeuls enfans mâles qu'il avoit; de ſorte qu'en mourant il ne laiſſa qu'une fille nommée *Marie*, qui vint au monde, lors qu'il étoit ſur le point d'en ſortir.

Henry VIII. n'ayant qu'un fils nommé *Edoüard*, lui & les Etats des deux Royaumes perſiſterent dans les ſentimens qu'ils avoient conçûs, qu'il ſeroit avantageux d'unir les deux Couronnes, & d'en faire une ſeule Monarchie. On fit donc un Contract de Mariage entre le Prince Edoüard & l'Heritiere d'Ecoſſe, lequel fut rompu en ſuite par les nôtres, qui firent tranſporter la jeune Reine en France, d'où il nâquit une ſanglante guerre, qui ſe termina à la fin, aux conditions qu'Edoüard épouſeroit *Eliſabeth*, fille aînée de Henry II. Roi de France, & que *François* ſon fils ſe marieroit avec nôtre jeune Reine. Le Seigneur *Hamilton*, pour avoir fait le bon Proteſtant, avoit été élevé au gouvernement de l'Ecoſſe par le credit de Monſieur de la Grange Thréſorier, de Mr. *Henry Balnears* & des autres, qui étoient de la Réligion Réformée; mais aprés avoir hanté quelque

temps ſon frere naturel l'Abbé de *Paſly*; il fit connoître ce qu'il étoit, & devint grand perſécuteur des Réformez. Auſſi fut-il porté par les perſuaſions dudit Abbé à rompre le mariage d'Edoüard & de nôtre Reine.

Etant arrivée en France, elle y trouva les eſprits partagez ſur ſon mariage avec le Dauphin. Car le Duc de *Guiſe* & le Cardinal de *Lorraine* tous deux freres de nôtre Reine Doüairiere & Oncles de la jeune Reine Marie en preſſoient fort l'accompliſſement ; mais le vieux Duc de *Montmorancy* Connêtable de France étoit d'un avis contraire, ſoûtenant qu'il étoit plus avantageux à la France de donner à la jeune Reine Marie un Duc ou Prince pour Mari, & de les renvoyer en ſuite tous deux en Ecoſſe pour y tenir les Sujets en obéïſſance. Car, diſoit-il, quand les Princes ſont abſens de leur païs & le gouvernent par d'autres, les Sujets en perdent plus facilement le reſpect dû à leurs Maîtres, & ſe laiſſent aiſément engager à quelque revolte; ce qui arrivant, nous ne ſaurions faire rentrer ce Royaume dans ſon devoir qu'avec bien du hazard, ou du moins avec la perte de beaucoup d'argent & de monde. De ſorte qu'en penſant être utile

à la

à la France par ce mariage, on pourroit au contraire lui porter de grands préjudices. Mais ceux de la Maiſon de *Guiſe* ſouhaitant de voir la Couronne de France ſur la tête de leur Niéce, & d'en augmenter leur crédit, ſoûtenoient que l'acquiſition de l'Ecoſſe ſeroit auſſi avantageuſe qu'honorable à la France, & que ce Royaume étoit aſſez riche, pour fournir à la conſtruction des Citadelles, & à l'entretien des garniſons néceſſaires pour tenir la Nation dans ſon devoir. Ces raiſons prévalurent, & la jeune Reine fut mariée avec le Dauphin.

Jean de Monluc Evêque de Valence ayant été quelque tems en qualité d'Ambaſſadeur de France auprés du Gouverneur & de la Reine Mere d'Ecoſſe, il plût à cette Reine, lors qu'il voulût s'en retourner, de me mettre à ſa ſuite, pour être un des Pages d'honneur de la Reine ſa fille, quand il ſeroit de retour à la Cour de ſon Maître. Je pouvois avoir quatorze ans alors.

L'Evêque prit la route d'Irlande ſuivant ſon inſtruction, & c'étoit pour aprendre quel fonds on pourroit faire ſur les offres d'*Oneel*, *Odoneel*, *Odocart*, & *Callock*, qui avoient promis de ſecoüer le

joug d'Angleterre pour ſe ſoûmettre au Roi de France, à condition qu'il les aſſiſteroit avec 2000. Fantaſſins, 200 Chevaux, & quatre pieces de Canon, & qu'il pût obtenir du Pape la donation de l'Irlande.

Nous primes donc la route de ce Royaume au mois de Janvier, & fûmes pouſſés par la tempête à une petite Iſle nommée *Sand-Iſle*, qui eſt vis-à-vis de Kintire, où nous fûmes obligés de reſter 17. jours, à cauſe de l'impetuoſité du vent. De là nous remîmes à la voile pour l'Irlande; mais la tourmente étoit encore ſi grande, qu'elle nous mit en danger de faire naufrage; & nous ne pûmes aborder à Loghfeul, qu'aprés la perte de toutes nos ancres. Avant que de mettre pié à terre, nous envoyâmes devant un certain *George Paris*, qui avoit été envoyé en Ecoſſe par Monſieur d'Oneel l'aîné, & par ceux de ſa Cabale, lequel étant arrivé à la Maiſon du beaufils d'Odocard, & l'ayant averti de nôtre arrivée, celui-ci vint au devant de nous, & aprés nous avoir ſalué, nous conduiſit chez lui, où nous reſtâmes cette nuit. Le lendemain Monſieur Odocart y arriva lui-même, & nous obligea de lo-

ger

ger dans ſa maiſon, qui reſſembloit à une grande & obſcure priſon ; auſſi y fîmes nous aſſez mauvaiſe chére, n'ayant preſque pour tout traitement que des harangs & du biſcuit. Nous rencontrâmes en cét endroit deux jeunes Anglois, qui s'étoient enfuis de leur Païs, de crainte d'y paſſer mal le tems ſous le Régne d'Edoüard VI. Ils remarquerent que l'Evêque en vouloit à la fille d'Odocard, & qu'elle évitoit ſoigneuſement ſa rencontre, ce qui les fit réſoudre de lui amener une fille de joye, pour le deſennuyer. Cette fille, qu'on gardoit ſecrétement dans ſa chambre, y trouva une boëte dans une petite caiſſe que l'on avoit miſe à la fenêtre pour ſe ſecher ; car la plûpart de nos hardes avoient été moüillées dans la tempête, & croyant que ce qu'il y avoit dedans étoit bon à manger, parce que le goût en étoit agréable, elle l'avala tout juſques au fond. L'Evêque découvrant le larcin qu'on lui avoit fait, en fût ſaiſi d'une colére ſi violente, qu'oubliant de cacher ſon amoureuſe intrigue, il ſe laiſſa emporter à tant de cris & de menaces, que les Anglois & la fille en prirent l'épouvante, & ſe mirent à

fuir, ce qui fournit aux domeſtiques qui étoient accourus au deſordre, un beau ſujet de rire & d'épanoüir leur rate. Car ce que la belle avoit avalé étoit du plus précieux baume d'Egypte, de la valeur de deux mille écus, dont l'Evêque avoit été regalé par Soliman, Empereur des Turcs, aprés avoir reſidé deux ans en ſa Cour en qualité d'Ambaſſadeur de France. Cependant la fille d'Odocard, qui avoit recherché ma converſation avec autant de ſoin, qu'elle avoit évité celle de l'Evêque, me vint trouver accompagnée d'un Prêtre, qui ſavoit parler Anglois, pour me faire une propoſition de mariage, & pour m'aſſurer qu'elle me ſuivroit par tout. Mais je l'en remerciai, lui répondant que j'étois trop jeune, ſans biens, & engagé pour la France. L'Ambaſſadeur avoit cependant ſes conférences ſecrétes avec Oneel & ſes aſſociez, & écouta leurs offres & leurs projets. Le Patriarche d'Irlande en étoit auſſi. C'étoit un nommé *Wachop* Ecoſſois de naiſſance, & qui avoit fait pluſieurs fois le voyage de Rome en poſte, quoi qu'il fût aveugle. Il faiſoit beaucoup d'honneur à l'Ambaſſadeur, & le convia d'aller voir

le purgatoire de St. Patrice, lieu qui reſſemble à une mine de charbons, & où le feu peut avoir facilement pris par la force des exhalaiſons qui ſortent continuellement de cette caverne.

En partant de chez Odocard nous paſſâmes chez l'Evêque *de Roy* qui avoit une maiſon peu éloignée de la petite riviere, qui ſe décharge dans la mer en paſſant Loghfeul. Cet Evêque avoit auſſi été à Rome. Nous y reſtâmes encore trois ſemaines, attendant un vaiſſeau que *Jacques Machonel* nous devoit envoyer de Kintire avec ſon frere *Angus*, pour nous rendre à Dumbarton; étant arrivé, nous allâmes à un Château que Machonel avoit en Irlande, & de là nous nous mîmes en mer, & paſſâmes la premiere nuit à l'Iſle de Jura, & la ſuivante à celle de Bute. En pourſuivant nôtre route nous perdîmes nôtre gouvernail & n'arrivâmes à Kiltire qu'avec bien de la peine & du danger. Jaques Machonel nous y fit un trés-bon accueil, & témoigna à l'Evêque, que ſon arrivée lui étoit d'autant plus agréable, qu'il me voyoit à ſa ſuite, diſant qu'il avoit de grandes obligations à mon Pere, qui étant Commandant du Château de Dumbarton, en

avoit uſé fort honnêtement envers lui, durant le tems qu'il avoit été priſonnier dans cette Place. Cela joint à d'autres raports avantageux qu'il fit de mon Pere, augmenta fort la conſideration & l'eſtime que l'Evêque avoit déja conçuë pour moi. Enſuite, aprés avoir pris terre à Dumbarton, nous tournâmes vers Sterling, où, aprés avoir ſéjourné huit jours, l'Ambaſſadeur prit congé de la Reine, & s'en retourna à Dumbarton, où nous rencontrâmes deux vaiſſeaux de France, qui avoient apporté de l'argent pour en payer les Troupes auxiliaires de cette Nation qui ſervoient en Ecoſſe. Ces Vaiſſeaux s'étoient arrêtez en ce port, pour nous ramener en France.

Nous paſſâmes donc l'Iſle de Man, le long de la côte Meridionale d'Irlande, & nous prîmes terre à Conquêt en Bretagne, huit jours aprés nôtre embarquement, ayant été en danger en chemin d'être pris par des vaiſſeaux Anglois, & de faire naufrage. Nous nous étions vûs ſi prés de perir, qu'une fois à minuit nos mariniers nous avoient fait connoître par leurs cris, qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Lors que nous fûmes arrivez à Breſt, l'Evêque prit la poſte pour être plûtôt à Paris,

où la Cour étoit alors ; & parce qu'à l'âge où j'étois, il ne crut pas que je puſſe ſuporter une telle fatigue, il me recommanda à deux Gentilshommes Ecoſſois, dont il avoit connu le Pere, afin qu'ils euſſent ſoin de moi en chemin, & que rien ne me manquât, leur promettant de le reconnoître à leur arrivée à Paris. Nous loüâmes donc trois petits bidets, & nous étant informez, s'il n'y avoit perſonne qui voulût aller à Paris en nôtre Compagnie, nous trouvâmes un François, un Breton, & un Eſpagnol pour renfort de nôtre petite caravane. A nôtre premier gîte, nous fûmes placez tous ſix dans une même chambre, où il y avoit trois lits, dont l'un fut occupé par les deux François, & le ſecond par les deux Ecoſſois, & le dernier par l'Eſpagnol & par moi. Les Ecoſſois croyant que j'étois déja endormi, commencerent à raiſonner enſemble, & convinrent qu'ayant ordre de payer pour moi, ils gagneroient leur dépenſe, en comptant au double tout ce qu'ils fourniroient ; ce qu'ils trouvoient d'autant plus facile, que l'Evêque leur avoit enjoint de ne me laiſſer manquer de rien.

Les deux François croyant que perſonne

sonne de nous n'entendoit leur Langue, disoient entre eux, que puisque nous étions tous jeunes, & que nous ne savions pas les manieres du Pays, ils compteroient toûjours avec les hôtes, & feroient enforte que toute la dépense tombât sur nous. Aussi le voulurent-ils mettre le lendemain en pratique; mais étant si bien informé de leur dessein, je ne craignois plus d'être trompé, & la seule peine qui me restoit, étoit de me pouvoir empêcher de rire. J'en avertis l'Espagnol, & nous resolûmes d'être sur nos gardes. Les deux Ecossois ne voulurent pourtant pas souffrir que je payasse pour moi, esperant pouvoir encore tromper l'Evêque; mais l'Espagnol & moi écrivîmes exactement la dépense de châque jour. En chemin faisant, nous passâmes dans un bois, où nos deux François en avoient apposté deux autres; & étant arrivez au lieu de l'embuscade, ils tirerent leurs épées tous quatre ensemble, faisant mine de nous vouloir attaquer. Mais ayant observé nôtre contenance, & que nous nous mettions en état de nous défendre, ils voulurent tourner la chose en raillerie, & nous persuader que ce n'avoit été que pour éprouver, si nous au-

rions la resolution de nous battre, en cas que nous fussions attaquez en chemin. mais ces deux coquins qui nous avoient joint, nous quittérent à la premiere hôtellerie que nous rencontrâmes, & les deux Ecossois ne furent pas rembourſez de ce qu'ils avoient payé pour moi, parce qu'ils m'avoient voulu fripponner. Nous fûmes treize jours depuis Breſt à Paris, où nous arrivâmes au mois d'Avril.

Un mois aprés nôtre arrivée, l'Evêque de Valence fut envoyé à Rome, & parce qu'il prit la poſte, il me laiſſa à Paris, aprés m'avoir mis en penſion, & donné des Maîtres pour m'aprendre à parler François, à dancer, à faire des armes, & à joüer du luth. Je ne ſai pas par quelle raiſon il ne me mit pas auprés de la Reine, comme il s'y étoit engagé, quoi que dans la ſuite il me declara qu'il avoit deſſein de me faire ſon heritier.

La raiſon pourquoi il fut envoyé à Rome, étoit que le Pape *Paul III.* avoit changé quelques terres appartenantes à l'Egliſe contre Parme & Plaiſance, deux Villes qui avoiens été dépendantes du Duché de Milan, & que le Pape avoit enſuite donné à ſon fils *Pierre Loüis Farneſe*, qui maria ſon fils aîné *Octave* à une fille

naturelle de l'Empereur *Charles V.* Mais quand Pierre Loüis eût été assassiné, ayant trouvé en cela une mort digne de sa vie, *Jules* successeur de Paul III. s'avisa de reincorporer à l'Eglise les deux Villes mentionnées, à la place des terres, qui en avoient été aliénées par cet échange, & il pressa cette affaire si vivement, que le Duc Octave se trouvant trop foible, pour résister aux forces du Pape, ne sût mieux faire, que de mettre ces Villes en la garde du Roi de France, car pour l'Empereur son Beau-pere, il lui étoit devenu plus suspect que tout autre, depuis qu'il s'étoit emparé du Duché de Milan. C'est pour cela qu'il envoya le Duc de *Castro* vers *Henri* Roi de France, qui lui donna sa fille naturelle en mariage. Mais si le Roi de France avoit envie de se fortifier en Italie, l'Empereur qui connoissoit ses pretentions sur Milan & Naples, n'étoit pas moins resolu de l'y traverser. C'est pourquoi, dés qu'il vit une Garnison Françoise à Parme, il se ligua avec le Pape, ce qui obligea le Roi de France à faire la paix avec Edoüard VI, en quoi il réussit mieux qu'il n'avoit esperé, par le moyen du Duc de *Northumberland*, qui ayant déja alors des vuës extraordinaires,

naires, lesquelles éclaterent aprés, fut bien-aise de rendre ce service à la France, pour se mieux assurer de son apuy. La paix fut donc concluë avec l'Angleterre, aux conditions qu'Edoüard épouseroit Elisabeth fille aînée d'Henry II. & qu'il consentiroit au mariage de François Dauphin de France avec la Reine d'Ecosse, qui lui avoit été promise auparavant, & l'Ecosse fût comprise dans cette Paix.

L'Evêque de Valence fût envoyé à Rome, pour porter le Pape à abandonner l'Empereur; mais il n'y réüssit pas, ce qui fût cause en même tems que le traité fait avec Oneel n'eût point d'effet. Henry II. pour se venger de l'obstination du Pape, fit publier par tout son Royaume, qu'aucun de ses Sujets ne reçût de Rome ni Bulles, ni Confirmations, ni Benefices. Cela joint à l'alliance faite avec l'Angleterre, allarma extrêmement le Pape, & lui fit craindre que le Roi de France ne devint par dépit aussi bon Protestant qu'Henry VIII. l'étoit devenu quelque tems auparavant par le même principe. Mais quand il apprit qu'Henry II. alloit au secours des Princes Protestants de l'Empire avec une puissante armée, il se confirma dans son appre-

henſion, & jugea qu'elle n'étoit que trop bien fondée.

Car une bonne partie de l'Allemagne, ſcandaliſée de l'avarice inſupportable du Pape, & de la vente honteuſe qu'il faiſoit de ſes Indulgences, avoit changé de Réligion, pour ſuivre les ſentimens du zélé & courageux *Martin Luther*, lequel, quoy que fort perſécuté de pluſieurs endroits, fût vigoureuſement ſoûtenu par le bôn *Frederic* Electeur de Saxe, par le *Landgrave de Heſſe*, & par quelques autres Princes de l'Empire. Charles V. voyant ce deſordre, en voulut profiter, & ſe ſervir du ſpecieux prétexte de la Réligion pour ſe rendre ſouverain en Allemagne. C'eſt pourquoi il abandonna ſon beaufils le Duc Octavio à la diſcretion du Pape, pour en obtenir plus de ſecours contre les Princes Proteſtants de l'Empire. Auſſi tout réüſſit ſelon ſes ſouhaits au commencement. Dans une bataille, qu'il gagna ſur les Proteſtans, il prit Jean Frederic Duc de Saxe priſonnier, & aprés avoir renverſé tout ce qui ſe pouvoit oppoſer au cours de ſes armes victorieuſes, il diſpoſa des Provinces & des Villes libres ſelon ſon bon plaiſir, y établiſſant des Gouverneurs & des Magiſtrats dépendants

pendants de lui, & leur ôtant leurs priviléges, aprés leur avoir extorqué seize-cens-mille écus & cinq cens piéces de canon.

Il craignoit encore néanmoins le Landgrave, qui ne s'étoit pas trouvé à la bataille. Il savoit que c'étoit un Prince extrêmement brave & entreprenant. C'est pourquoi il traita avec le Duc *Maurice* beau-fils du Landgrave, afin qu'il persuadât à son beau-pere de se venir soûmettre à l'Empereur, ce que ce Prince fit, se fiant sur le sauf-conduit qu'il avoit reçu; mais on ne lui tint pas parole, & il fût empriſonné, sur un trait de plume malicieusement placé.

Ce Duc Maurice, étoit cousin de l'Electeur prisonnier, & avoit si bien fait, que l'Empereur lui avoit donné les Etats, & la dignité du dernier. C'est pourquoi il suivoit aveuglément les interêts de son Bienfaiteur, & fermoit les yeux en bon Courtisan à toutes les néceſſitez de ses Amis, de ses Parens, & de sa Patrie même. Mais quand le Landgrave l'eut nommé *poltron*, *perfide*, & *traître*, il commença de faire des instances serieuses pour la liberté de son beau-pere, quoi qu'en vain, l'Empereur alleguant, qu'il n'avoit

voit rien fait contre ſa parole ; & pour en convaincre Maurice, il fit lire le ſauf-conduit en ſa préſence, où il ſe trouva le mot *einig*, dont la deuxiéme & troiſiéme lettre étoient écrites d'une maniére ſi équivoque, que la periode ſouffroit deux ſens ; car on pouvoit entendre que le Landgrave ne ſeroit aucunement empriſonné, mais ſi l'on s'arrêtoit à un petit trait de plume, qui paroiſſoit fortuit, cela vouloit dire qu'il ne ſeroit pas empriſonné *éternellement* ; *einig* & *ewig* étant des mots qui s'écrivent à peu prés de la même maniére.

Mais quoi que le Duc Maurice pût alleguer, le Landgrave fut gardé deux ans de ſuite par des Eſpagnols, qui l'obſervoient de ſi prés, que ſouvent à minuit ils lui portoient une chandelle contre le viſage, pour voir s'il dormoit. Enfin il fut tant tourmenté de ſes Gardes, qu'il leur cracha quelquefois au viſage de dépit, & éclata en injures contre Maurice, qui cependant ne dormoit pas.

Il avoit dépêché ſecrétement vers le Roi de France, pour lui faire ſes plaintes, de ce que contre la parole donnée, on traittoit ſi mal ſon Beau-pere, & pour

l'avertir que l'Empereur, qui en vouloit à la liberté de l'Empire, étoit sur le point d'en faire une Monarchie, contre le ferment qu'il avoit prêté à son Couronnement. Que d'ailleurs, se servant du prétexte de la Réligion, il étoit si puissamment assisté par le Pape, que si l'on n'y remedioit de bonne heure, ses desseins ne pourroient pas manquer de réussir. Il fit donc prier le Roi de ne pas souffrir que ses Amis fussent opprimez, & que son rival s'agrandît tellement sur leurs ruines, qu'il en devint assez puissant pour luy donner la loi à lui même. Ces remontrances obligerent le Roi de lever une Armée & de la mener en Allemagne, où sous prétexte de secourir les oppressez, il se mit en possession de Mets, Toul, & Verdun, trois grandes Villes & Evêchez de l'Empire.

En ce tems-là, le Duc Maurice commandoit l'Armée Imperiale au siége de Magdebourg, & bien loin de faire paroître du mécontentement de la conduite de l'Empereur, il ne parla que des obligations qu'il luy avoit, & fit connoître qu'il n'avoit pas de plus grand soin, que de bien exécuter ses or-

dres,

dres, ſans examiner s'ils étoient juſtes ou non.

Cependant le Duc d'Alva fit une fois connoître à l'Empereur, lors qu'il ſe trouva à ſon Conſeil privé, que ſelon ſes ſentimens, le Duc Maurice lanternoit un peu trop au ſiege de Magdebourg, & qu'il étoit à craindre qu'il ne ſe ſentît fort offenſé de la détention du Landgrave. Mais *Granwel* Evêque d'Arras repliqua, qu'il ne falloit pas ſoupçonner ces têtes à vin, parce qu'étant toûjours chargées de vapeurs épaiſſes, elles ne voyoient pas aſſez clair pour mener loin une intrigue delicate. Que d'ailleurs Sa Majeſté avoit gagné deux de ſes Secretaires privez, qui n'auroient pas manqué d'en donner quelque avis, ſi Maurice tramoit quelque choſe. Néanmoins il fut réſolu de luy envoyer un ordre de ſe rendre promtement à la Cour, pour voir s'il obéïroit ou non.

Mais le Duc Maurice étoit pour le moins auſſi fin, que les Eſpagnols, qui étoient du Conſeil de l'Empereur; car il n'ignoroit pas, qu'on avoit corrompu deux de ſes Sécretaires; mais pour tromper encore plus finement, il ne faiſoit ſemblant de rien, & leur témoigna même

me encore plus de confiance, que par le passé, ne faisant ni ne resolvant rien en apparence que de concert avec eux; ce qui trompa si bien l'Empereur, qu'il ne se douta de rien. Aussi dés que le Duc reçut l'ordre de se rendre auprés de l'Empereur, il ne manqua point de prendre la poste, & pour couvrir encore mieux son jeu, il prit un de ces Secretaires corrompus avec lui. Mais ayant avancé quelque chemin, il l'envoya avertir l'Empereur qu'il suivoit doucement, se trouvant incommodé de la fatigue qu'il avoir soufferte, en courant la poste.

Cependant il avoit donné des ordres secrets à son Lieutenant, de le suivre avec toute l'Armée, & de marcher jour & nuit; ce qui fut exécuté avec tant d'exactitude, que l'Empereur se trouva surpris, & se vit un puissant Ennemi sur les bras, avant que de savoir qu'il en avoit: de sorte qu'il fut obligé de quitter son souper, pour se sauver à Inspruck, à la clarté d'un flambeau; il sortit ensuite d'Allemagne, où il ne rentra jamais depuis.

Maurice voyant les choses au point où il les avoit souhaitées, ne trouva pas

à propos de faire durer ſa querelle avec l'Empereur, au préjudice de l'Empire. C'eſt pourquoi, pour arrêter les progrés du Roi de France, il lui fit connoître, que l'Empereur s'étant enfuï, l'obligation qu'il lui avoit, étoit déja aſſez grande, & que celle qu'il en pouvoit attendre encore, étoit qu'il retirât ſon Armée qui étoit alors aux environs de Ratisbonne, de deſſus les terres de l'Empire. Cependant il parcourut toute l'Allemagne pour rendre aux Villes Impériales les priviléges & les immunitez qu'on leur avoit ôté. L'Empereur de ſon côté remit le Duc de Saxe & le Landgrave de Heſſe en liberté, prévoyant bien qu'il y ſeroit forcé s'il ne le faiſoit de bon gré. Voyant d'ailleurs le mauvais ſuccés de ſon entrepriſe, & aprenant que Maurice étoit mal ſatisfait de la conduite du Roi de France, pour avoir pris les trois Villes dont j'ai parlé, il fit ſecretement la paix avec lui, & avoüa toute ſa conduite paſſée. Ils joignirent donc leurs forces pour aſſieger Mets, mais en vain. Ce qui doit aprendre à tout le monde, combien il eſt dangereux dans des guerres civiles, d'appeller un puiſſant voiſin à ſon ſecours. Le

Lecteur trouvera peut-être étrange, que je m'étende si fort sur les affaires de l'Allemagne, puis que j'étois encore jeune en ce tems-là, & éloigné du lieu où les choses se sont passées. Mais ayant été depuis à la Cour de l'Electeur Palatin, j'ai apris ces particularitez de sa propre bouche, de sorte que peu de gens en peuvent être mieux informez que moi.

L'Evêque de Valence étoit à Paris en ce tems-là; & ayant envie d'aprendre quelque chose en Mathématique, il s'y fit instruire par un nommé *Cavatius*, qui s'étoit aquis la réputation de s'y entendre parfaitement. Cet homme luy parla souvent de deux esprits familiers, qu'un certain Berger avoit à sa disposition, & qu'un certain Prêtre lui avoit donnez comme un legs en mourant. Le Roi étant revenu d'Allemagne, l'Evêque lui presenta Cavatius, qui pour justifier ce qu'il avoit dit, lui offrit sa tête, s'il ne pouvoit montrer ces esprits sous la forme d'hommes, de chiens, de chats, ou sous quelque autre figure, qu'il plairoit à Sa Majesté de les voir, ou de les laisser voir à un autre. Mais le Roi n'étant pas curieux jusques à ce point, fit

brûler

bruler le Berger, & mettre Cavatius en prison.

L'Evêque avoit encore commerce avec un autre homme nommé *Taggot*, qui s'entendoit auſſi en Mathématique, & qui s'étoit particuliérement appliqué à la Chiromantie. Il me dit un jour qu'il avoit apris par les régles de ſa ſcience, qu'il mourroit, avant qu'il parvint à l'âge de vint-huit ans, & que ſachant d'ailleurs que la veritable Réligion s'étoit établie à Geneve, il y vouloit aller, pour employer le peu de tems qui lui reſtoit à vivre, à glorifier & ſervir Dieu, ce qu'il fit en effet, & mourut auſſi ſelon ce qu'on m'a raporté depuis, au terme qu'il avoit prédit.

En ce tems-là, l'Evêque de Valence étant à S. Germain, avoit réſolu de me préſenter à la Reine. Mais lors qu'il y penſa, un Capitaine de la Garde Ecoſſoiſe, nommé *Tirçan Cokbourn*, homme d'intrigues, étant fraîchement revenu d'Ecoſſe, me fit connoître, qu'il avoit à dire quelque choſe d'important au Connêtable, & m'engagea d'être ſon truchement auprés de lui, ne ſe pouvant pas aſſez bien expliquer en François lui-même. Mais il ne me vouloit pas faire

ouver-

ouverture de ſa propoſition, avant que nous fuſſions en préſence du Connêtable, qui promit de nous entendre à deux heures aprés midi, & ayant donné audience à quelques Ambaſſadeurs, il ne manqua point de ſe ſouvenir de nous. Nous fûmes donc menez dans ſon cabinet, où il ſe trouva ſeul avec ſon Secretaire, & où le Capitaine declara, que pendant ſon dernier ſejour en Ecoſſe, l'Evêque *Jean Hamilton*, Maître abſolu des actions de ſon frere le Gouverneur, étoit tombé ſi dangereuſement malade, qu'ayant été quelque tems ſans pouvoir parler, perſonne n'avoit crû qu'il en échappât. Que la Reine s'étoit prévaluë de cette conjoncture auprés du Gouverneur, pour s'en faire reſigner le Gouvernement, & pour ſe faire déclarer Régente. Aprés avoir expliqué cet article au Connêtable, je demandai au Capitaine s'il avoit encore quelque autre choſe à dire? Il ajouta que l'Evêque ayant recouvré la parole & la ſanté par l'aſſiſtance d'un Magicien Italien nommé *Cardan*, il s'étoit fort emporté contre le Gouverneur, & avoit dit, qu'il n'étoit qu'une bête, d'avoir cedé à un autre ce qu'il devoit avoir

gardé

gardé pour lui-même ; puis que de l'administration d'un Royaume à la Royauté, il n'y avoit qu'un petit pas à faire. Je rougis lors que le Capitaine me voulût obliger d'expliquer ce discours au Connêtable, lequel s'en étant aperçû, m'en pressa plus fortement : mais je lui dis, que le recit ne me paroissoit pas digne de lui être raporté. Là-dessus il voulut savoir mon nom, & ordonna au Secretaire de le mettre par écrit. Il s'informa de plus, si j'étois parent du Capitaine, qui répondit en méchant François, que j'étois fils de sa sœur. Le Connetable m'ayant demandé si cela étoit vrai, je lui répondis, qu'il ne m'étoit parent en aucune maniere. Alors il me demanda avec qui j'étois venu en France, & lui ayant repliqué, que ç'avoit été avec l'Evêque de Valence, pour être mis au nombre des Pages de la Dauphine, il voulût savoir encore si je voudrois bien demeurer auprés de lui, en cas qu'il en pût obtenir le consentement de l'Evêque. Je répondis que ce me feroit un grand honneur d'être au service de l'homme le plus illustre de toute l'Europe ; mais que j'avois peur que l'Evêque s'étant engagé de parole à la

Reine

Reine Regente, il n'osât plus disposer de moi. Il dit à cela, qu'il me pourroit présenter à la Reine lors qu'il voudroit, mais que si je me pouvois resoudre de rester auprés de lui, il ne manqueroit pas de faire ma fortune. Je témoignai là-dessus, que je lui étois infiniment obligé de la bonté qu'il faisoit paroître à mon égard, & que j'étois résolu d'entrer à son service, pourvû que cela se pût faire avec le consentement de l'Evêque.

Le Connêtable ne manqua point de lui parler dés qu'il en eut l'occasion, & en obtint ce qu'il desiroit. L'Evêque me le fit connoître encore le même soir, m'assurant que le Connêtable étoit le meilleur Maître de toute la France, & qu'il ne manqueroit pas de m'avancer. J'entrai donc en son service l'an 1553.

Je n'oserois inserer dans ces Memoires des choses qui ne me touchent qu'en particulier, si je ne croyois devoir reconnoître en cet endroit le soin que Dieu prend des enfans de ceux qui ont vécu en sa crainte, comme *David* le marque, en disant dans ses Pseaumes; *j'ai été jeune & suis devenu vieil, & je n'ai pas encore vû que Dieu ait abandon-*

né le juſte ou ſes enfans. Car ç'avoit été Dieu qui avoit touché le cœur de la Reine Regente, lors qu'elle prit deux de mes freres à ſon ſervice, & qu'elle m'envoya en France, pour entrer en celui de ſa fille. C'étoit Dieu auſſi qui inſpira à l'Evêque de Valence une affection ſi paternelle pour moi, que ſi j'avois été veritablement ſon fils, il ne m'auroit pas pû aimer davantage. Ce fut lui encore qui fit naître au Connêtable une ſi forte envie de me prendre chez lui.

En l'année 1553. le Connêtable aſſembla une grande Armée, & la fit marcher du côté d'Amiens en Picardie. Car dans le tems que le Roi avoit fait la guerre en Allemagne ſous prétexte de ſecourir les Proteſtans, *Marie* Reine de Hongrie, & ſœur de Charles V. étoit entrée avec une Armée en Picardie, & y avoit brûlé la Maiſon du Roy à Fontabrey, avec pluſieurs petites Villes & Villages, eſperant, que par une ſemblable diverſion, elle obligeroit le Roi à quitter l'Allemagne, & à revenir pour défendre ſon propre païs; ce qui fit naître une violente guerre de ce côté-là: car le Roy y ayant amené ſon monde,

de, assiegea plusieurs Places, & les prit.

Cela obligea aussi l'Empereur de s'y rendre avec une puissante Armée; & aprés qu'il eût pris Teroüane & Sedan, & brûlé plusieurs bourgs & villages, le Connêtable luy opposa toute son Armée, pour arrêter le cours de ses conquêtes. S'étant aproché jusques à sept lieuës du Camp ennemi, il y fût informé par un espion, que la Cavalerie Imperiale devoit attaquer nos retranchemens la nuit suivante.

C'est pourquoi, pour faire tomber dans le piége, ceux qui nous vouloient surprendre, le Connêtable marcha la même nuit vers l'Ennemi avec toute l'Armée, & défit aisément cette Cavalerie, parce qu'elle ne s'étoit attenduë qu'à combattre des gens endormis. La quantité de morts & de prisonniers étoit considérable, & le Duc d'*Arschot*, chef de cette entrepriſe fut du nombre des derniers. Henri voyant son ennemi affoibli par cette victoire, se rendit à l'Armée luimême, dans le tems que l'Empereur se retiroit vers Valenciennes, où il se retrancha sur une colline tout prés de la ville. En cet endroit le Roi lui présenta la ba-

taille, & tint ſon monde une journée entiére ſous les armes, pour attirer l'Ennemi au combat ; mais ce fut en vain. Il fit davantage, envoyant une quantité d'Enfans perdus juſques aux retranchemens de l'Empereur, qui de ſon côté fit ſortir quelque Cavalerie ; qui fut d'abord reuverſée. En même tems l'Empereur fit joüer toute ſon artillerie ſur nôtre camp ; mais avec peu d'effet. Cependant nous fûmes avertis, qu'il étoit réſolu d'éviter la bataille, dans la penſée où il étoit, que la fortune qui l'avoit toûjours favoriſé dans ſa jeuneſſe, l'abandonneroit dans ſes vieux jours. C'eſt pourquoi le Roi ſe retira cette même nuit à S. Quintin, où le Connêtable tomba dangereuſement malade, étant juſtement dans ſa grande année climacterique. Aprés cela, les deux Armées entrerent en quartier d'hiver ; l'Empereur s'en alla à Bruxelles, le Roi de France revint à Paris, & le Connêtable ſe fit porter à ſon Château de Chantilly, pour s'y faire guerir.

Durant cet hiver, il y eut une grande conference entre Calais & Ardres, où le Cardinal *Polus* ſe trouva, en qualité de Mediateur de la part du Pape ; mais

mais il n'y eût pas moyen de faire la paix. C'eſt pourquoi le Roi ſe remit en campagne au commencement du Printems de l'année 1554. & devança cette fois l'Empereur, dont il avoit été ſurpris la campagne précédente. En ce tems-là le Connêtable eut la bonté de s'intereſſer en ma fortune, & de me procurer une penſion du Roi, qui aſſiegea Marienbourg, place trés-jolie & trés-forte, & la prit. Il s'empara auſſi de Bovines & de Dinan, dont la derniere étant avantageuſement ſituée ſur un roc, fut défenduë avec bien de la vigueur par un Capitaine Eſpagnol ; mais qui fut ſi imprudent, que de ſortir lui-même de la Citadelle, pour parlementer avec le Connêtable, qui le fit arrêter, & obligea par là la Garniſon à rendre la Place. La plûpart de ceux qui en ſortirent, portoient des marques de l'effet de nôtre artillerie, laquelle en écraſant les poutres & les murailles, en avoit fait rejaillir les débris d'une maniere ſi furieuſe, que preſque tous les ſoldats en étoient bleſſez, & ceux que le Canon avoit épargnez, s'étoient brûlez par leurs propres feux d'artifice, dont ils avoient fait tomber une continuelle grêle ſur nous. Nôtre Infanterie Fran-

çoiſe y avoit été repouſſée juſques à treize fois.

Je vis dans ce ſiége une choſe aſſez extraordinaire, pour être racontée ici. A un aſſaut, un Enſeigne abandonné de ceux qui le devoient ſuivre ne laiſſa pas de monter vigoureuſement à la brêche où il fut tué. Un autre, pour meriter la Charge du défunt, prit le drapeau & ſe rendit ſur le même endroit de la brêche, où l'Enſeigne avoit été tué; mais il eût le même ſort, & roula avec le Drapeau juſques au pié du rocher. Un troiſiéme & quatriéme enfin juſques à l'onziéme releverent le même drapeau & le porterent ſur la brêche, y ſacrifiant leur vie, comme les autres, ſans être aſſiſtez en aucune façon de ceux qui les devoient ſuivre, & ſeconder leur bravoure.

Cependant le Connêtable, qui avoit inutilement employé en cette occaſion ſes prieres & ſes menaces, ne voulût pas perdre celle de châtier une ſi grande lâcheté, ce qu'il fit en caſſant ces Compagnies, & en dégradant leurs Capitaines. En cette même occaſion, un Ecoſſois frere de *Barnbougle*, nommé *Archibald Moubray*, grimpa ſur le haut du rempart,

s'y fit voir l'épée à la main, & s'en retourna ſans bleſſure, dont il n'eût point de recompenſe. Tant il eſt vrai qu'on eſt ordinairement plus porté à punir le crime, qu'à recompenſer la vertu.

Aprés cela le Roi entra bien avant dans le Pays-Bas, ruinant tout ce qui ſe préſenta à lui, & en ramenant un grand butin. Mais dés que l'Empereur eût amaſſé quelques forces, nôtre Armée ſe retira devant lui. C'eſt ce qui l'obligea de détacher un Corps de cinq mille Chevaux pour nous talonner; & nous incommoder dans les occaſions. Auſſi n'y manquerent-ils pas, nous attaquant à diverſes fois au paſſage d'une petite riviere, prés de Cambray. Le Connêtable fit paroître en cette rencontre ſa vigueur & ſa conduite ordinaires, faiſant face à l'Ennemi avec une partie de l'Infanterie, ſoûtenuë de quelques Chevaux legers, & tenant ferme contre tous les aſſauts, juſques à ce que le Corps de l'Armée eût paſſé.

Aprés cela, la Cavalerie Ennemie ceſſa de nous pourſuivre, croyant que le Roi s'en retourneroit en France, & que ce ſeroit la fin de la campagne. Mais Sa Majeſté alloit cottoyant la frontiere,

pour ſurprendre une Place d'importance nommée *Renty*, où il mit le ſiége, le Connêtable lui ayant promis, qu'elle ſeroit priſe dans huit jours. Mais il ſe trompa cette fois; car l'Empereur, pour faire manquer l'entrepriſe, y mena tout ſon monde. Le Connêtable étant informé de tout ce qui ſe paſſoit chez l'Ennemi, & en quel endroit il camperoit, fit marcher toute la Cavalerie contre lui & laiſſa l'Infanterie au ſiége. L'Empereur menoit ſon monde le long d'une colline, qui donnoit à pente douce ſur nôtre camp; & rencontrant nôtre cavalerie ſur ſon paſſage, il fit deſcendre une partie de la ſienne pour eſcarmoucher. En cette occaſion *Normand Leſly* Seigneur de Rotheſſe ſe diſtingua par deſſus tous les autres. Il étoit monté ſur un trés-beau cheval, & portoit une cuiraſſe ſur un juſteaucorps de velours. Il avoit une grande croix blanche ſur la poitrine, & une autre ſemblable ſur le dos. Sa tête étoit couverte d'un bonnet rouge; ce qui le fit ſi bien reconnoître de loin, que le Connêtable, le Duc d'*Enguien*, & le Prince de *Condé*, purent aiſément obſerver les effets de ſa bravoure. Il monta ſur la colline avec trente Cavaliers Ecoſ-

fois, & donna sur soixante Cavaliers de l'Armée Ennemie. Encore ne fût-il secondé que fort foiblement de ceux qu'il avoit amenez, & il n'y en eut que sept, qui eurent le courage de le soûtenir dans une entrepriſe ſi deſeſperée. Il abatit d'abord cinq Eunemis à coup de lance; & fit enſuite un grand carnage avec ſon épée, ſe jettant au plus fort des Ennemis, ſans ſe ſoucier d'une grêle de coups, qui tomboit ſur lui de tous côtez. Voyant enfin aprocher une Compagnie de Lanciers, il donna des éperons à ſon cheval, qui le porta juſques auprés du Connêtable, où il tomba comme mort. On le porta à la tente du Roi, où le Duc d'Enguien & le Prince de Condé firent raport des beaux exploits, qu'ils lui avoient vû faire, & dirent hautement que jamais ni *Hector*, ni *Achille* n'en avoient tant fait. Le Roi le fit penſer par ſes propres Chirurgiens, & s'intereſſa fort dans ſa gueriſon. Le Connétable & les autres Princes en firent de même: mais perſonne ne ſe trouva plus ſenſiblement touché du danger où l'on voyoit ce brave homme, que le fut Monſieur de la Grange. Avec tout cela, il mourut quinze jours aprés une ſi belle action.

L'Empereur campa enſuite à deux lieuës de Renty, & s'y retrancha, hormis du côté qui regardoit nos lignes. Quelque bonne garde que l'on fit cette nuit, nous ne pûmes empêcher, que l'Empereur ne s'emparât d'un bois qui étoit au pié d'une colline, laquelle commandoit la plaine qui ſe trouvoit entre les deux camps : ce qui n'étoit pas ſeulement un grand avantage pour lui ; mais encore une incommodité extraordinaire pour les nôtres ; auſſi furent-ils obligez de ſe tenir toute la nuit ſous les armes, ce qui les affoiblit pour le lendemain. Le jour venu, chacun ayant fait ſes prieres, & pris quelques rafraîchiſſemens, nôtre armée fut rangée en bataille ſous la colline, que les Ennemis avoient occupée.

Le Roi commandoit ce jour-là lui-même ; mais il voulut que le Connêtable fût toûjours à ſon côté, pour ſe ſervir de ſes conſeils dans les occaſions. Le Duc de Guiſe menoit l'Avantgarde & le Marêchal de *St. André* commandoit l'Arrieregarde. Au commencement, tous nos enfans perdus furent menez le long de la colline pour commencer le combat avec les Eſpagnols, qui s'étoient poſtés dans le bois : mais ceux-cy ayant un grand

avantage ſur les nôtres, les forcerent aiſément à ſe retirer en déſordre. L'Empereur s'étant poſté ſur une hauteur, d'où il pouvoit tout découvrir, voulut profiter d'un commencement ſi heureux; & hazarda pour cét effet une bonne partie de ſon Avantgarde avec ſept pieces de canon. Les Eſpagnols parurent devant le bois ſuſmentionné; mille Lanſquenets avec des corſelets brillants & de longues piques, du côté de la colline. Le Comte de *Schwarzbourg* avec tous ſes cavaliers au pied de la colline, & tous les Chevaux legers de l'Empereur à ſa droite. Cependant nôtre Infanterie fut ſi vertement pouſſée par les Eſpagnol, qu'elle ſe retiroit à chaque moment; nos Chevaux legers dans la vallée en faiſoient de même, & abandonnoient trop de terrain à l'Avantgarde Ennemie; laquelle s'étant avancée juſques à l'endroit où Meſſieurs de *Tavanes* & de *Lorges* étoient poſtez, avec leurs Régiments, & voyant leur contenance ferme, relâcha un peu de ſon impétuoſité, & commença d'agir avec plus de retenuë.

Les choſes étant en cét état, le Duc de Guiſe voulut courir vers le Roi pour en obtenir la permiſſion de charger l'Ennemi.

nemi. Mais Monſieur de Lorges, Capitaine trés-expérimenté & de beaucoup de jugement, ſoûtint qu'il n'étoit plus tems de délibérer, & que ſi l'on n'y remédioit promtement, l'Ennemi ſeroit auſſi tôt auprés du Roi, que Monſieur de Guiſe. On prit donc la réſolution de donner courageuſement ſur l'Ennemi, ce qui étant exécuté, la Cavalerie Impériale conſuma bien-tôt toute ſa poudre, & ne ſe voyant par ſoûtenuë ni ſuivie du reſte de l'Armée, comme on l'avoit promis, elle ſe mit en déroute & fût pourſuivie de nôtre Cavalerie, qui tua quelques-uns de l'Infanterie Allemande, & une partie de Troupes Eſpagnoles. Mais le bois leur ſervit de retraite; de ſorte que le carnage ne fut pas grand. Leur Artillerie fut priſe; & quelques Eſpagnols furent menez priſonniers au Camp. C'eſt pourquoi, nous fîmes paſſer cette rencontre pour une Bataille gagnée. Nous avançâmes avec l'Armée juſques ſur le lieu du combat, & vinmes camper tout prés du Camp de l'Empereur; qui de ſon côté ne faiſoit nullement paroître qu'il eût eu du pire, mais ſe tenoit ferme dans ſes tranchées. Cette nuit, la plus grande partie de l'Armée fut ſous les armes, &

le lendemain les deux Ennemis ſe regardoient paiſiblement l'un l'autre. Car nous n'oſions par les attaquer dans leur Camp, & l'Empereur attendoit un renfort de douze mille hommes, qui étoient en chemin pour le joindre. Mais vers le ſoir il fit décharger tout ſon canon ſur nôtre Camp, dont une partie de nos tentes fût renverſée. De nôtre côté nous fîmes auſſi une décharge génerale, & il y eut du plaiſir à voir un ſi beau feu. Nous décampâmes pourtant cette même nuit, aſſez à la ſourdine, & nous retirâmes vers Mont-Royal.

Nous voulûmes faire accroire que nous avions été plus heureux, que nous ne l'avions eſperé, puis qu'au lieu de prendre Renty, nous avions gagné une Bataille, ce qui étoit bien plus conſidérable. On publia d'ailleurs, que dans une ſaiſon ſi avancée, la Cavalerie avoit beſoin de ſe rafraîchir. L'Empereur de ſon côté nous laiſſa partir paiſiblement, faiſant ſemblant de ne pas être informé de nôtre marche: & ſelon les apparences il ſe contentoit auſſi d'avoir ſecouru Renty.

Aprés cela, l'Empereur ſe voyant dans un âge avancé, & incommodé de la gou-

te & de la gravelle, il trouva à propos de quitter le monde, & de ſe retirer dans un Cloître en Eſpagne. Il auroit bien voulu faire auparavant ſon fils *Philippe* Empereur ; mais les Etats d'Allemagne craignant pour leur liberté, s'ils choiſiſſoient un Prince ſi Puiſſant, & ſe ſouvenant, que ſi le Pere avoit manqué ſon coup, ce n'avoit pas été faute de bonne volonté, ils n'en voulurent rien faire. Ils élûrent pourtant ſon Frere Ferdinand, parce qu'il n'étoit par tant redoutable, & que ſes Etats frontieres de la Turquie l'engageoient dans les mêmes interêts que l'Empire ; outre qu'étant obligé de s'armer pour ſa propre défence, on pouvoit préſumer qu'il ſe contenteroit de moins de ſubſides.

Charles mit donc ſon fils en poſſeſſion des Royaumes & des Provinces, qu'il avoit en Eſpagne, en Italie, & au Pays-Bas; & pour la lui mieux aſſurer, il négotia une Trêve de cinq ans avec le Roi de France, laquelle fût agréée & jurée des deux côtez. Mais elle fut bientôt rompuë, aux ſollicitations du Pape *Paul IV.* qui avoit une forte envie de réincorporer à l'Egliſe quelques Terres que ſes Prédéceſſeurs en avoient aliénées, pour en enrichir

richir leurs Parents ; étant la coûtume des Papes, que l'un donne à ſes Neveux & Bâtards, & que l'autre le reprend, ſous prétexte de le vouloir rendre à l'Egliſe, & ce n'eſt pourtant, que pour en faire le même uſage, & pour en gratifier ſes Amis. Mais celuy qui poſſedoit les Terres, que Paul IV. reclamoit, étoit un Seigneur d'importance nommé *Colonna*, & qui étoit ſous la protection du Roi d'Eſpagne. C'eſt pourquoi il faiſoit le ſourd, & ſans ſe ſoucier ni des prieres, ni des menaces du Pape, il ſe défendit autant qu'il put. Le Pape ſe tenant offenſé de ce refus, & animé par deux de ſes Neveux, en députa l'un, ſçavoir le Cardinal *Caraffa*, vers le Roi de France. Ce Légat fit porter devant luy une épée, ſur la pointe de laquelle étoit un chapeau. L'un & l'autre devoit être préſenté au Roi, l'épée pour marque de la victoire, & le chapeau pour celle du triomphe. Sa propoſition étoit, que Sa Sainteté prioit le Roi, comme fils aîné de l'Egliſe, de vouloir envoyer une Armée en Italie, avec laquelle Elle pût recouvrer les Terres que la Famille des Colonnes uſurpoit injuſtement ſur le Saint Siege : & que pour ôter le ſcrupule que le Roi

pourroit avoir, à cauſe du ſerment par lequel il avoit confirmé la trêve, le Cardinal avoit reçû le pouvoir de Sa Sainteté, de l'en diſpenſer pleinement, le Vicaire de Saint Pierre pouvant lier & délier, ſelon ſon bon plaiſir.

Il ajouta, que le Roi, en rendant ce ſervice à l'Egliſe, n'en profiteroit pas moins pour lui-même, puis qu'en cette rencontre il pourroit être aiſément mis en poſſeſſion du Royaume de Naples, & que pour cét effet le Pape l'aſſiſteroit de ſes forces, dés qu'il auroit recouvré les biens alienez de l'Egliſe.

Le Duc de Guiſe & le Cardinal de Lorraine embraſſerent cette propoſition avec beaucoup de chaleur. Car le Duc ſe flatoit de devenir un jour Vice-Roi de Naples; & crut que cela lui fourniroit enſuite les moyens de faire tomber la triple Couronne ſur la tête de ſon Frere. Mais mon vieux Maître le Connêtable s'y oppoſa de toutes ſes forces. Neanmoins les Freres ambitieux l'emporterent ſur luy, faiſant entendre au Roi, que comme l'âge du Connêtable demandoit du repos, la force & la vigueur de celui où Sa Majeſté ſe trouvoit demandoit le contraire, & qu'il ne lui ſeroit nullement honnéte de

laiſſer

laiſſer échaper une ſi belle occaſion, qui lui promettoit la conquête d'un Royaume. On leva donc une Armée, & on l'envoya en Italie, ſous la conduite du Duc de Guiſe, & en même tems les Troupes de Sa Majeſté entrerent en Picardie, mettant à feu & à ſang tout ce qui apartenoit aux Eſpagnols. Ce coup avoit été ſi peu prévu dans le Pays-Bas, que quelques-uns de nos Chevaux legers entrerent un jour de Dimanche dans une Egliſe ennemie, & ôterent le calice de la main du Prêtre, pendant qu'il murmuroit encore ſa Meſſe.

Le Roi d'Eſpagne prit cette rupture fort à cœur, & en aſſiſta les Colonnes plus efficacément qu'il n'auroit fait ſans cela. Auſſi aſſembla-t-il une grande Armée pour entrer ſur les Terres de France du côté de Picardie, dés le retour du Printems.

Cependant le Duc de Guiſe ne fut pas ſitôt arrivé en Italie, que le Pape ſe prévalut de l'occaſion pour s'accommoder avec Colonna, qui voyant qu'on le pouvoit forcer, avant que le ſecours Eſpagnol fût arrivé, accorda au Pape une partie de ſes prétenſions, pour garder l'autre avec plus de ſureté. Ce Traité, qui

avoit

avoit été fait à l'inſçû du Duc de Guiſe, le ſurprit extrémement, d'autant plus qu'il ſe voyoit déchû en même tems de ſes hautes prétenſions. Le Pape, au lieu de l'aſſiſter dans la conquête du Royaume de Naples, ne lui parla que de la guerre contre les Infidéles; lui diſant qu'il étoit juſte que toutes les forces de la Chrêtienté s'uniſſent pour une ſi glorieuſe & ſi ſainte expédition. Mais ce n'étoit pas ce qu'il avoit promis, & toute la récompenſe, que le Duc de Guiſe put obtenir, pour avoir mené une ſi belle Armée au ſecours du Pape, ce fut qu'on lui accorda l'honneur de lui baiſer les pieds. Le Roi de France en fut ſi mal ſatisfait, que pendant deux mois il y eut liberté publique de médire de Sa Sainteté, qui fit ſa paix en même tems avec l'Eſpagne par l'adreſſe du Cardinal Caraffa, celuy-là même qui avoit fait de ſi belles promeſſes au Roi de France. Ce Cardinal fut étranglé en ſuite pour avoir eu des intelligences ſecrétes avec le Turc, au préjudice de la Chrêtienté, ce qu'il confeſſa à ſa mort avoir fait pour s'élever ſur les débris de l'Europe. C'eſt ainſi que la choſe me fut raportée à Rome, où je fus peu de tems aprés.

Pour revenir à l'Armée du Duc de Guiſe ; aprés que le Pape l'eût abandonnée, elle s'en retourna en France, & avant que d'y arriver, la meilleure partie périt par la faim, par les maladies, & par les pourſuites des Eſpagnols, dont Elle fût toûjours talonnée & haraſſée, dans ſa retraite. Avant le retour du Duc de Guiſe, le Roi d'Eſpagne avoit déja infeſté les frontiéres de France avec une Armée de . . . . mille combatants, & pour lui réſiſter, le Connêtable y avoit été envoyé avec une Armée de 16. mille hommes. A la veille de ſon départ, il ſe trouva à la chaſſe avec le Roi aux environs de Rheims, où un homme d'une contenance grave le joignit à pié, & lui cria, qu'il demandoit d'être écouté de la part de Dieu. Le Connêtable s'arrêta pour entendre ce qu'il auroit à propoſer, & l'Inconnu luy dit ; Le Seigneur t'envoye dire : puis que tu ne me veux pas connoître, je te veux méconnoître auſſi ; & ta gloire ſera miſe en tenébres. Cét étrange diſcours mit le Connêtable ſi fort en colere, qu'il donna à ce pauvre homme un grand coup de baguette ſur le viſage, & le menaça de le faire pendre. L'Inconnu répondit, qu'il étoit prêt à ſouffrir tous les châtimens

mens qu'il trouveroit à propos de lui ordonner, & que rien ne l'empêcheroit d'être content d'avoir exécuté le commandement de Dieu.

Le Duc de *Nevers* remarquant quelque trouble ſur le viſage du Connêtable, s'aprocha de lui pour en ſavoir la cauſe, & ayant apris le meſſage qu'on lui avoit fait, il ſe mit à menacer le pauvre homme à ſon tour. Mais lorſqu'ils avançoient, pour joindre le Roy, je reſtai un peu en arriere, & m'informai de l'Inconnu par quel motif il avoit été porté à dire des choſes ſi étranges: à quoi il répondit, que l'Eſprit de Dieu ne lui avoit point laiſſé de repos, juſques à ce qu'il eût exécuté la commiſſion qu'il en avoit reçüe.

Cependant le Duc de Savoye Géneral de l'Armée Eſpagnole avoit aſſiegé Saint Quentin, où le Connêtable envoya l'Amiral de Châtillon, fils de ſa Sœur, pour défendre la Place, & lui-même campa à la Fere à cinq lieuës de Saint Quentin: & parce que cette Place n'étoit pourvüe ni de munitions, ni de forces, il eſſaya le lendemain d'y jetter du ſecours, ſous la conduite de Monſieur d'*Andelot*, Frere de l'Amiral; mais ce fût en vain. Deux jours aprés, ayant préparé les choſes néceſſaires,

ceſſaires, il marcha avec toute l'Armée vers la Place aſſiégée, faiſant conduire avec lui 18. pieces de canon & quelques Pontons, par le moyen deſquels Monſieur d'Andelot entra dans la Place avec 300. hommes, y ayant du côté du Couchant un étang, qui conduit juſques au rempart de la ville. Mais les Eſpagnols s'en étant apperçus, y donnerent ſi bon ordre, que depuis rien ne put y entrer.

Mais dés que le Duc de Savoye ſe tourna de nôtre côté avec toute ſon armée, le Connêtable témoignant aux ſiens qu'on avoit aſſez fait, d'avoir jetté du ſecours dans la Place, reprit le chemin de la Fere en bon ordre, avec intention d'éviter la bataille, voyant que l'Ennemi étoit plus fort que lui. Il avoit deſſein de paſſer à côté de l'Ennemi, & d'aſſiéger Calais. A peine avions-nous fait quatre heures de chemin, que nous découvrîmes toute la Cavalerie Eſpagnole à nos trouſſes: ce qui obligea le Connêtable de faire halte pour quelque tems. Mais reconnoiſſant bien-tôt, que cette Cavalerie ne nous pourſuivoit, que pour nous arrêter juſques à ce que l'Infanterie pût arriver, il prit la reſolution de con-

continuer ſa marche, & de gagner un endroit étroit, qui étoit entre un bois & un Village. Ce fut dans cette rencontre, que le Marêchal de *Saint André*, quoi que grand homme de guerre d'ailleurs, donna un malheureux conſeil, qui fut que tous les valets montez ſeroient ſeparez du corps de l'Armée, pour n'en être pas embarraſſé dans le combat, puis que le nombre en étant auſſi grand, que celui des maîtres, il y avoit de la confuſion à craindre. Les Valets étant bienaiſes de ſe voir loin du peril, donnerent des éperons à leurs chevaux dans le deſſein de ſe poſter ſur une colline, & d'aſſiſter au combat en qualité de ſpectateurs. L'Ennemi voyant un ſi grand nombre d'hommes à cheval, & croyant qu'ils prenoient la fuite, en prit occaſion de charger nôtre Cavalerie legére, ce qui étant aperçû du Connêtable, qui ſe trouvoit juſtement dans une vallée entre deux collines, il pouſſa ſon cheval vers cet endroit étroit, où il prétendoit ranger ſon Armée, & monta ſur une colline, afin de mieux obſerver la contenance des Ennemis, & de prendre là-deſſus ſes meſures, ſelon la conſtitution du terrain; ce qui fit croire à une bonne partie des ſiens, qu'il

qu'il s'enfuyoit, & cauſa tant de deſordre parmi nos Troupes, que quand il y voulut remedier de la colline où il s'étoit poſté, perſonne ne voulut plus écouter ni ſes cris, ni ſes commandemens ; en ſorte que la déroute devint générale. Dans cette extrêmité, ſon Ecuyer lui ayant amené un cheval Turc, d'une vîteſſe extraordinaire, afin qu'il ſe ſauvât comme les autres, il lui dit avec aigreur, que ce n'étoit ni ſon humeur, ni ſa coûtume, de ſe mêler avec les fuyards. Ayant enſuite crié aux ſiens, que tous les bons ſerviteurs du Roi euſſent à faire comme lui, il ſe jetta d'une maniere terrible, n'étant ſuivi que de trente perſonnes, dans le plus épais des Ennemis, ne cherchant qu'à mourir glorieuſement, pendant que ſon Ecuyer crioit inceſſamment que c'étoit le Connêtable, & qu'on ſe gardât bien de le tuer. Mais avant qu'il fut reconnu, il avoit deja reçû une grande bleſſure, & il fut pris bien-tôt aprés. Pour moi, je reçus une grande bleſſure à la tête, & mon cheval, qui étoit d'une vigueur extraordinaire, me porta à travers des Ennemis juſques à la Fere, où je rencontrai Mr. *Henry Killegrew*, Gentilhomme Anglois & mon

ami

ami particulier, qui eut la bonté de tenir mon cheval, juſques à ce que le Chirurgien eût penſé ma bleſſure. En même tems on publia que tout le monde, excepté la Garniſon ordinaire, ſortit de la Ville, le Gouverneur ayant ſujet de craindre, qu'elle ſeroit aſſiegée. Aprés la perte de cette bataille, St. Quentin & pluſieurs autres Places furent priſes par les Eſpagnols, ce qui jetta le Roi de France dans de ſi grandes extrêmitez, qu'il fut forcé d'accepter les conditions deſavantageuſes de la paix de Cambray, où je me trouvois alors, avec mon Maître le Connêtable.

Quoi que priſonnier, il aſſiſta à ce traité, & on lui avoit joint les Cardinaux de Lorraine & *de Châtillon*, le Maréchal de Saint André, l'Evêque d'Orleans, & le Secretaire *Aubapin* comme Plenipotentiaires de France. De la part du Roy d'Eſpagne le Duc d'*Alva*, le Prince d'*Orange*, & le Cardinal de *Granvelle* furent Deputez à cette Aſſemblée. La Reine Marie y avoit *Guillaume* Evêque d'*Ely*, & le Docteur *Wotton*. Le Connêtable étoit fort pour la paix, ſachant qu'elle lui donneroit l'avantage de s'en retourner dans ſon pays, & d'y con-

conduire l'eſprit du Roi, & les affaires de l'Etat, comme il avoit fait par le paſſé ; au lieu que la continuation de la guerre faiſoit celle de ſa priſon, laquelle lui étoit d'autant plus inſupportable, que pendant ſon abſence le Gouvernement du Roi & de la Cour demeuroit entre les mains du Cardinal & du Duc de Guiſe. Ces deux freres ſouhaitoient par un même principe une choſe toute contraire, qui étoit la continuation de la guerre. L'Eſpagne qui étoit victorieuſe, profitoit de cette émulation & de cette concurrence d'interêts. La France & l'Angleterre eurent du deſavantage dans ce traité. Le penchant du Roi le portoit à ſe rendre aux Conſeils du Connêtable. L'Angleterre preſſoit extrémement la reſtitution de Calais, eſperant que le Roi d'Eſpagne ne feroit jamais la paix avant qu'on l'eut ſatisfaite comme elle le déſiroit, en quoi elle ſe trouva fort trompée. Les Deputez de cette Couronne s'apercevant à la fin que les deux grands Rois ne ſe mettoient gueres en peine de la ſatisfaction de l'Angleterre, firent ſemblant de ſe contenter d'un expédient frivole, qui fut mis ſur le tapis par le Cardinal de Lorraine. C'étoit que Calais ſeroit rendu

au

au bout de huit ans, faute de quoi, la France payeroit cinq cens mille écus à l'Angleterre; & que pour ſureté de ce Traité, le Roi de France envoyeroit en ôtage à la Cour de la Reine Eliſabeth trois Perſonnes conſidérables, qui ſeroient obligées d'y reſter, juſques à l'accompliſſement du Traité. Les Ambaſſadeurs d'Angleterre, qui voyoient bien, que rien de tout cela ne ſeroit obſervé, ne laiſſoient pas de faire bonne mine à mauvais jeu, ſe voyant abandonnez par les Eſpagnols. L'Eſpagne obtenoit par cette paix tout ce qu'elle avoit déſiré. Le Connêtable eut ſa liberté, & le Cardinal n'y voyant point de reméde, fit comme les Miniſtres d'Angleterre, & cacha ſagement ſon chagrin. Il croyoit pourtant y avoir gagné en quelque ſorte; parce qu'il y avoit un Article dans le Traité, qui obligeoit les Puiſſances Catholiques à oublier leurs démêlez particuliers, pour joindre leurs forces, pour l'extirpation des Hérétiques, dont le nombre étoit devenu ſi grand entre leurs Sujets, qu'on pouvoit douter avec raiſon, ſi le Pape, l'Empereur, les Rois de France, & d'Eſpagne, avec la Reine d'Ecoſſe, étoient tous enſemble aſſez puiſſans, pour les

dompter. Outre cela, le Cardinal se figuroit encore un autre avantage, qui pouvoit le conſoler, de ce qu'il voyoit le Connêtable en liberté. C'eſt qu'il penſoit qu'au bout de huit ans, quand l'Angleterre demanderoit ou la reſtitution de Calais, ou les 500. mille écus, il pourroit faire proclamer ſa Niéce la Reine d'Ecoſſe, légitime heritiére d'Angleterre, & faire declarer Eliſabeth bâtarde. Auquel cas il ſe flattoit, que non ſeulement Calais, mais auſſi tout le Royaume d'Angleterre appartiendroit à la fille de ſa ſœur. Pour ce qui eſt des ôtages, il étoit fortement réſolu d'en choiſir trois, que la France ne regretât pas beaucoup.

Aprés la concluſion de cette paix, on envoya des Ambaſſadeurs en Flandre & en Angleterre. Le Cardinal de Lorraine eut ordre de faire le ſerment de la part du Roi de France, & de recevoir celui du Roi d'Eſpagne. Le Secretaire *Dardois* y vint pour le même effet, de la part du Dauphin & de la Dauphine Reine d'Ecoſſe, auſquels on donna ce nouveau tître; *Au nom de François & Marie Roi & Reine d'Ecoſſe, d'Angleterre, & d'Irlande, Dauphin & Dauphine de Viennois.* Sur quoi le Duc d'Alva & le Cardinal

Granvelle ne ſe purent pas empêcher de ſoûrire, diſant ; ceci nous ſuſcitera de nouvelles affaires en peu de tems. Un peu aprés, le Cardinal de Lorraine fit renouveller toute l'argenterie de la Reine d'Ecoſſe, & y fit graver les Armes d'Angleterre. Le Marêchal de *Montmorency* fils aîné de mon Maître fut envoyé en Angleterre, pout y jurer la paix, & pour prendre le ſerment de la Reine. Monſieur *Nicolas Throgmorton* Ambaſſadeur de la Reine Eliſabeth en France ayant apris le changement aux Armes de la Reine d'Ecoſſe, en fit des plaintes au Roi & au Conſeil de France ; mais il fut payé de bonnes excuſes Allemandes : on lui allegua qu'en Allemagne tous les Enfans, Freres & Couſins des Princes ſe ſervent des Armes de leur Famille. Le Connêtable me preſenta au Roi, pour aller en Ecoſſe, & pour y jurer la paix. Mais le Cardinal de Lorraine recommanda Monſieur de *Bethencourt* Maître d'Hôtel de la Reine Regente, diſant qu'il étoit plus propre pour cette commiſſion, à cauſe de l'article du Traité, qui parloit de l'extirpation des Hérétiques. Il me fut donc préferé, & il eut ordre de tenir ferme ſur cet article ; & de perſuader mê-

même à la Reine Regente, de commencer cette bonne œuvre ſans delai, & avant que les Hérétiques puſſent augmenter en nombre & devenir les plus forts. Que le Roi de France avoit apris à ſes dépens, que l'indulgence n'étoit pas bonne dans de ſemblables occaſions; qu'ainſi il falloit entreprendre la choſe avec vigueur, & la conduire à ſa fin ſans aucun égard pour perſonne. Qu'il n'y avoit rien à craindre; la ligue des Catholiques étant ſi forte, que les Hérétiques ne ſe pourroient pas maintenir contre elle.

J'ai dit ci-deſſus, que ç'avoit été par les intrigues de quelques Prélats en credit, que la Reine Regente d'Ecoſſe avoit rompu le Traité de mariage qu'on avoit fait avec l'Angleterre, & que la jeune Reine fut tranſportée en France. Mais l'Archevêque de *Saint André* ayant fait réflexion que ſi la jeune Reine mouroit ſans heritiers, le Comte d'*Arran* ſon Néveu pourroit parvenir facilement à la Couronne, puis que le Gouverneur ſon Pere en avoit déja toute l'autorité en main, il s'oppoſa de toutes ſes forces à ceux qui vouloient tranſporter la Couronne aux François; & comme il gou-

vernoit en ce tems-là ſon Frere, & par conſequent tout le Royaume, il ne lui fut pas difficile d'engager la plûpart du Clergé dans ſon parti. Ce qui reduiſit la Reine Régente à la néceſſité de ſe jetter dans une faction contraire, pour en mieux contrebalancer ceux qui s'oppoſoient à ſes deſſeins. Elle s'adreſſa donc à ces Nobles & Barons, qui s'étoient déja declarez pour la Religion Proteſtante, fermant les yeux à leurs exercices ſecrets, pour s'en faire aimer davantage; ce qui fit croître ſi extraordinairement le nombre des Proteſtans, qu'en peu de tems ils ſe trouverent les plus forts dans le Royaume. Auſſi ceux qui avoient été bannis auparavant à cauſe de la Religion, & ceux même qui avoient eu part au meurtre du Cardinal, furent rappellez, pour en fortifier le Parti de la Reine.

En ce tems-là, l'Evêque de Saint André tomba malade & perdit la parole, de ſorte qu'on le compta pour mort. La Reine crut alors, que l'occaſion étoit belle, pour ôter le Gouvernement à Meſſieurs d'*Hamilton*, puis qu'elle ſavoit que tous les Seigneurs Proteſtans & ceux qui en dépendoient, ſouhaitoient un changement; car le Gouverneur avoit toû-

toûjours déferé aux conſeils de ſon Frere, qui ne viſoit qu'à la ruine de la Réligion. Auſſi reüſſit-elle par cette voye, & le Gouverneur fut obligé de reſigner le maniment des affaires entre les mains de la Reine, qui fut déclarée Régente au même inſtant. Les Proteſtans furent regardez alors comme ſes meilleurs amis, ce qui les fit ſi fort augmenter en nombre, qu'on jugeoit aiſément, que celui qui les voudroit détruire, y trouveroit de la beſoigne.

Mais les inſtructions que Monſieur de Bettencourt lui apporta, comme auſſi à Monſieur *Doſel* Chef de la milice Françoiſe en Ecoſſe, & à tous les autres qui avoient quelque credit auprés de la Reine Regente, étoient ſi préciſes & ſi pleines de menaces, qu'elle ſe détermina à les ſuivre. Elle fit donc publier un Edit, dont le contenu étoit, que tous ſes Sujets de quelque condition qu'ils fuſſent, euſſent à ſe ſoûmettre à la Foi Catholique Romaine, que chacun allât tous les jours une fois à la Meſſe, & qu'on ſe confeſſât en paaticulier à un Prélat, ſelon la coûtume de l'Egliſe Romaine. En même tems la Reine déclaroit de bouche à quelques Seigneurs Proteſtans, que c'é-

toit contre ſon gré qu'elle changeoit de conduite. Elle fit même voir à quelques-uns les inſtructions qu'elle avoit reçuës de France, leur exagerant le danger qu'il y auroit à ne pas obéïr.

Les Nobles, & les Etats du Pays, voyant que c'étoit tout de bon, & que Monſieur Doſel commençoit à les menacer, quitterent la Cour, & déliberérent entre eux ſur ce qu'il y auroit à faire. Ils tomberent d'accord d'envoyer vers Sa Majeſté, le Comte d'*Argile* & le Seigneur *Jacques* Prieur de Saint André, pour lui remontrer au nom de tous, qu'ils ne faiſoient l'exercice de leur Réligion, que par ſa permiſſion ou du moins par ſa tolerance. Que pendant que Sa Majeſté y avoit connivé le nombre des Proteſtans étoit devenu ſi grand, qu'il ne ſe falloit pas flater, qu'il fût facile de les extirper ; puis qu'ils étoient réſolus de perdre plûtôt leur vie, que leur creance.

Mais la Reine Regente paſſa plus outre, ſans s'arrêter à ces remontrances, & commença tout de bon à perſécuter les Proteſtants ; ce qui les obligea à ſe mettre en état de défence, & à s'unir ſous le nom de Congregation. Auſſi commencérent

cérent-ils à ruiner les images, les Egliſes, & les Cloîtres. La Reine Regente envoya en France & en fit informer ſa fille & le Dauphin ſon mari. Elle y ajouta, que ſa crainte étoit d'autant mieux fondée, que le Seigneur Jacques Prieur de Saint André, fils naturel du Roi Jacques V. ſe pourroit facilement prévaloir du prétexte de la Réligion, pour uſurper la Couronne d'Ecoſſe, & pour en exclurre ſa fille, ſi l'on n'y remédioit de bonne heure. Sur cet avis il y en eut quelques uns du Conſeil de France qui opinérerent, qu'il falloit lever promtement une Armée conſidérable pour faire rentrer l'Ecoſſe dans ſon devoir. Mais le Connêtable, au ſervice duquel j'étois alors, conſeilla au Roi de m'envoyer en Ecoſſe, ce que Sa Majeſté aprouva, & m'en donna d'abord les ordres elle même. Aprés cela, le Connêtable, comme premier Miniſtre, m'inſtruiſit plus au long, en la preſence de Sa Majeſté, de la maniere qui ſuit.

Vôtre Reine, dit-il, eſt mariée ici en France avec le Dauphin, & le Roi eſt informé par le Cardinal de Lorraine, qu'un fils naturel de Jacques V. nommé Jacques Prieur de Saint André, prétend

lui ravir le Royaume, en ſe ſervant du prétexte ſpecieux de la Réligion. Sa Majeſté ſait que je me ſuis oppoſé autrefois à ce mariage, & que je craignois dés lors que par cette alliance nos anciens amis ne priſſent occaſion de devenir nos ennemis irreconciliables. De la maniere que les affaires tournent, on verra peut-être en peu de tems, ſi ma crainte a été bien ou mal fondée. J'avouë que j'ai été trop peu jaloux de ce que la Maiſon de Guiſe ſe mêloit tant des affaires de l'Ecoſſe; & ſachant que la Reine Régente étoit leur ſœur, je m'y devois être oppoſé avec plus de vigueur. Mais à cette heure que je vois, que leurs procedures violentes, nous mettent en danger de perdre le Royaume d'Ecoſſe, il eſt néceſſaire que je m'en mêle, & que je mette la main à l'œuvre, ayant, ſans doute, un peu plus de connoiſſance de l'humeur de cette Nation, que Meſſieurs de Guiſe n'en ſauroient avoir. Je vous aſſûre que le Roi eſt réſolu, de hazarder plûtôt ſa Couronne, & tout ce qu'il poſſéde, que de ſouffrir que vôtre Reine ſoit dépouïllée de ſon droit, depuis qu'elle eſt mariée à ſon fils; & il eſt ſur le point d'envoyer une Armée en Ecoſſe, ſi par

là on peut eſperer de diſſiper ces troubles. Mais Sa Majeſté n'ayant fait que trop long-tems la guerre à ſes anciens Ennemis & s'étant à la fin accommodée avec eux par des conſidérations tres-fortes, elle n'eſt pas d'humeur de recommencer une guerre peu néceſſaire contre ſes anciens amis ; jugeant qu'il n'y a pas tant de faute de leur côté, qu'il y a eu des procedures violentes du nôtre. J'apprens que Monſieur Doſel eſt un homme fier & plein de paſſions. Ce ne ſont pas là les talens qu'il faut avoir, pour gouverner des Provinces éloignées. J'ay été auſſi informé que la Reine Régente n'a pas toûjours été trop exacte à tenir ſes promeſſes.

Le Roi mon Maître n'eſt pas ſi préoccupé que de croire facilement, que l'Ecoſſe, qui a été nôtre amie depuis ſi long-tems, voulut rompre ſes vieux liens & manquer à ce qu'elle doit à ſa Reine légitime, ſi on ne lui en avoit pas fourni des raiſons trés-fortes. De l'autre côté, le Roi n'ignore pas les inconveniens qui ſe rencontrent dans une guerre qui ſe fait dans un pays éloigné & au delà de la mer. Il ſait quelle dépenſe il faut faire pour équipper une Flote, & qu'il faut ſouvent

vent la ravitailler trois fois, avant qu'elle puisse une fois lever l'ancre, s'il arrive que le vent ne soit pas favorable.

D'ailleurs nous savons, que vos mers sont extrémement dangereuses : témoin le Marquis d'*Elbeuf*, qui voulant aller en Ecosse, fut poussé sur les côtes de Nortwegue, ce qui rendit inutile toute la dépence que l'on avoit faite pour son équipage. Mais posé que le transport de nos troupes se fasse heureusement ; combien de fois peuvent-elles avoir besoin de recruës ou de rafraîchissemens, que nous ne serons pas en état de leur fournir assez à tems à cause des difficultez alleguées ? C'est ce que l'expérience nous a apris du tems que Monsieur *de Lorges* étoit dans vôtre païs.

J'ay eu soin de vôtre éducation depuis vôtre premiere jeunesse, parce que j'avois apris que vous étiez d'une fort bonne Famille. J'ai fait connoître au Roi que j'ai eu des preuves de vôtre honnêteté ; ce qui fait, que Sa Majesté a de l'affection pour vous, & j'espére qu'Elle vous honorera d'une bonne recompense, si vous vous aquittez bien de ce qu'el-

le

le vous ordonne. La commiſſion qu'elle vous donne eſt de bien plus grande importance, que celle dont Monſieur de Bethencourt eſt chargé; car Sa Majeſté veut envoyer ou retenir ſes troupes ſelon le raport, que vous lui ferez. Faites ſemblant que vous ne venez dans vôtre Patrie, que pour voir vos parens & vos amis, & que la Reine Régente ni Doſel ne découvrent rien de la commiſſion, que vous avez. Imaginez-vous, qu'à preſent vous n'avez d'autre maître que le Roi. Premierement informez-vous à fond, ſi le Prieur a deſſein d'uſurper la Couronne d'Ecoſſe, ou s'il agit ſeulement par un principe de conſcience, & pour ſe maintenir ſoi-même, & défendre la liberté de ſon Pays. Aprés cela, tâchez de découvrir en quoi la Reine Régente a manqué à ſa parole; à qui, & par le conſeil de qui elle l'a fait. 3. Si l'on déſire un autre Lieutenant à la place de Doſel. Si leur mécontentement vient d'un principe de Réligion, il faut que nous abandonnions la conſcience des Ecoſſois à la conduite du bon Dieu, puiſque nous ne ſommes déja que trop embarraſſez à gouverner celle des nos François; & le Roi reconnoitra toûjours les Ecoſſois pour

de bons Sujets, pourvu qu'ils ſoient obéiſſants pour les choſes civiles à leur Reine légitime. Si l'on a manqué à quelque promeſſe, ce n'eſt ni la faute du Roi, ni la mienne; & s'ils veulent un autre Lieutenant à la place de Doſel, le Roi leur en donnera un, qui leur puiſſe être agréable.

Le Connêtable ayant achevé ſes inſtructions, le Roi mit ſa main ſur mon épaule, & me dit; faites ce que mon Couſin vous a preſcrit, & je vous recompenſerai. Aprés quoi je baiſai les mains à Sa Majeſté, en pris congé, & me diſpoſai à partir.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

JE traverſai l'Angleterre, & trouvai la Reine Regente dans le vieux Château de Falcklant. Ce même jour ſon Armée avoit été rangée en bataille, dans un lieu nommé *Couper Moor*, à la vûë de celle des Seigneurs de la Congregation. Sa Majeſté me fit d'abord ſes plaintes ſur la conduite ſéditieuſe de ſes Sujets : mais pendant qu'elle m'entretenoit, le Duc & Monſieur Doſel revinrent de Couper Moor, ſans avoir combattu : ce qui mit la Reine en colére ; car elle croyoit qu'on avoit laiſſé échapper une belle occaſion.

Je m'appliquai cependant à bien découvrir ſi le Seigneur Jaques viſoit à la Royauté, ſelon le rapport qu'on en avoit fait en France. Monſieur *Henry Balneaus*, qui avoit alors le plus de part en ſa confidence, m'aimoit, comme ſi j'avois été ſon fils. Je l'avois connu en France

durant ſon exil, & lui avois rendu quelque petit ſervice dans cette occaſion. Je m'informai donc de tout ce qu'il ſavoit de l'intention du Prieur. Il me conſeilla d'agir franchement avec lui, m'aſſurant qu'il en uſeroit de même, & qu'on ſe pouvoit repoſer ſur ſa diſcretion. C'étoit un Conſciller trés-humain, ſavant, & ſage, & d'une grande experience. Il me mena donc chez le Prieur, & aprés lui avoir montré ma commiſſion qui lui fut fort agreable; il ne differa pas ſa réponſe pour deliberer avec ſon Conſeil; mais il me fit connoître d'abord ſes ſentimens, en preſence de Monſieur Balneaus. Il commença par le grand nombre de bons ſervices que lui & ceux de ſon parti avoient rendus à la Reine Regente, principalement depuis que l'Evêque de Saint André s'étoit cantonné avec la plûpart du Clergé, pour empêcher que la Couronne ne fût miſe ſur la tête d'un François; quoi que lui-même eût été le premier à perſuader à ſon Frere le Gouverneur de rompre le contract de mariage avec *Edoüard*, & de faire tranſporter la jeune Reine en France. Il me raconta de plus, que Sa Majeſté leur avoit accordé la liberté de conſcience,

mais qu'à l'arrivée de Monſieur de Bethencourt, elle avoit changé de conduite à leur égard. Qu'ils ſavoient bien que la Regente avoit agi en cela plûtôt ſelon les perſuaſions de ſes Freres, que ſelon ſes propres inclinations. Enfin il me fit le recit de tous les procedez de la Reine, aſſurant neanmoins qu'il conſervoit toûjours un zéle inviolable pour le ſervice de Sa Majeſté. Il ptoteſta encore, que pour effacer les mauvaiſes impreſſions, qu'on avoit conçuës de lui, il étoit reſolu de s'éloigner volontairement de l'Ecoſſe; pourvû que la Reine & le Roi de France lui vouluſſent accorder, & à ſes amis la même liberté dont ils avoient joüi en Ecoſſe avant l'arrivée de Monſieur de Bethencourt, & qu'ils mangeroient leurs rentes ou en France ou dans un autre Pays, & qu'on leur donnât aſſurance que leur revenu ne ſeroit pas arrêté en Ecoſſe. Que même ils donneroient quelques enfans de qualité pour ôtages & garants, qu'on ne remüeroit rien; & qne tout le monde verroit que jamais ni le Roi, ni la Reine d'Ecoſſe n'ont trouvé une obeïſſance ſi entiere en leurs Sujets, qu'on la trouveroit en eux.

Avec cette réponſe, je m'en retournai

en France par l'Angleterre ; en paſſant à Nieucaſtel , je fis connoiſſance avec un Anglois qui étoit Gentilhomme de la Chambre de la Reine. Il étoit bon Mathematicien & bon Geographe , & avoit été envoyé par le Conſeil d'Angleterre vets les frontieres, pour tracer une carte de cette contrée, qui eſt entre l'Angleterre & l'Ecoſſe , de laquelle on diſoit que le terroir étoit extrémement bon, pourvû qu'il fût cultivé. La Reine Eliſabeth avoit été avertie par ſon Conſeil, qu'en faiſant labourer ces terres, elle ne civiliſeroit pas ſeulement une partie de ſes Sujets, qui n'avoient fait autre profeſſion juſqu'alors, que celle de voler; mais qu'elle augmenteroit encore par là ſes Domaines. Je ne ſaurois dire , pourquoi un ſi beau projet ne fut pas executé ; mais je crois que les troubles qui arriverent bientôt aprés entre les deux Royaumes, en furent la cauſe. En chemin faiſant, (car nous demeurâmes quelque tems ſur la même route) nous contractâmes tant de familiarité enſemble, qu'il me fit confidence de beaucoup de choſes fort particuliéres , tant à l'égard de ce qui s'étoit paſſé dans le Pays, qu'à l'égard de ce qui concernoit la Cour même. Entr'autres

cho-

choſes il me raconta qu'Henry VIII. avoit été ſi curieux, que de s'informer des Aſtrologues quelle ſeroit la fortune de ſon fils Edoüard, & de ſes deux filles Marie & Eliſabeth, & qu'il avoit eu pour réponſe, qu'Edoüard mourroit jeune & ſans enfans, & que ſes deux filles régneroient ſucceſſivement l'une aprés l'autre. Que Marie l'aînée ſe marieroit avec un Eſpagnol, qui meneroit beaucoup d'Etrangers en Angleterre, ce qui cauſeroit bien du mécontentement & de la jalouſie. Qu'Eliſabeth venant à régner à ſon tour, ſe marieroit avec un François ou Ecoſſois. Il ajouta que le Roi mal-ſatisfait de cette prédiction avoit fait donner du poiſon à ſes deux filles, lequel n'ayant pas fait l'effet qu'on en avoit attendu, (car elles ſe ſentant empoiſonnées, avoient pris un antidote) il les avoit fait déclarer toutes deux illégitimes. Que la Gouvernante de la Reine Marie avoit toûjours imputé la ſterilité de Sa Majeſté à la force de ce venin, ſuppoſant que ſes entrailles en avoient été trop affoiblies. Auſſi ne put-elle jamais porter au monde, que des maſſes de chair ſans vie & ſans forme. Que Marie ne pouvant pas oublier le tort, que ſon Pe-

re

re lui avoit fait, s'en étoit encore vengée aprés sa mort, se faisant une nuit aporter secrétement ses os, & les faisant brûler en cachette. Ce Gentilhomme, qui paroissoit fort honnête, m'assura que tout cela étoit fort veritable, quoi que peu de gens en eussent connoissance. Il avoit l'air extrémement serieux & grave, & étoit âgé de cinquante ans. Etant arrivé à Londres, il me fit mille honnêtetez, & me donna quelques livres.

A mon retour en France, j'y trouvai les affaires fort changées. Le Roi Henry II. avoit été blessé à la tête par le Comte de *Montgomery*, dans un Tournois, qui se fit pour honorer les nôces de sa fille avec le Roi d'Espagne, dont il mourut huit jours aprés. Le Connêtable mon Maître eut ordre en même tems, de quitter la Cour, & de se retirer sur ses terres: dont la raison est, que *François II.* se laissoit gouverner par les Oncles de sa femme, le Duc de Guise, & le Cardinal de Lorraine, qui étoient competiteurs du Connêtable, & jaloux de son credit. Ce qui fit que mon voyage devint inutile & n'eut point de suite, la Maison de Guise étant la veritable cause des troubles de l'Ecosse.

Quand je fis rapport au Connêtable du ſuccés de ma commiſſion, qui étoit conforme à ſes deſirs, les larmes lui coulerent des yeux, & aprés avoir été quelque tems ſans rien dire ; bon Maître, s'écria-t-il, pourquoi le deſtin vous ôte-t-il juſtement du monde au moment, où vous pouviez avoir le plaiſir de recouvrer l'Ecoſſe, laquelle je dois compter à cette heure pour perduë. Enſuite ſe tournant vers moi, il me dit ; il faut que j'aye en même tems le chagrin de vous voir fruſtré d'une bonne récompenſe, que vôtre ſervice merite, & que je ne puiſſe plus faire pour vous, ce que je ferois ſi j'étois encore dans le même état où vous m'avez laiſſé. Mais partagez avec moi, ſi vous voulez, les reſtes de ma fortune, & vous ſerez le bien venu chez moi. Je lui répondis, qu'ayant eu tant de part à ſa proſperité, j'en voulois avoir auſſi à ſa diſgrace.

Cependant toute eſperance d'accommodement entre la Reine Regente d'Ecoſſe & la Congregation s'étoit évanouïe; car le Roi de France faiſoit des levées pour les envoyer au ſecours de la Reine, & les Confederez ſe confioient ſur l'aſſiſtance de la Reine d'Angleterre, laquelle leur

fut

fut accordée d'autant plus aiſément, qu'on avoit apris par l'Ambaſſadeur d'Angleterre à la Cour de France, que la Reine d'Ecoſſe & ſon Epoux avoient uſurpé les Armes d'Angleterre.

La Reine Regente & Monſieur Doſel avec ſes François s'enfermerent dans la Ville de Leith, laquelle ils faiſoient fortifier, & pretendoient y attendre le ſecours du Roi de France, que l'on diſoit être déja en chemin. A la fin les Aſſiegez firent une ſortie avec tant de ſuccés, que les Confederez furent obligez de quitter le ſiége avec la perte de leur Artillerie, fort reſolus pourtant d'y revenir, dés qu'ils ſeroient fortifiez par le ſecours que le Duc de *Nortfolck* leur devoit amener.

En ce tems-là, la Reine Regente ſe trouvant indiſpoſée, on lui conſeilla de quitter cet air, que le voiſinage de la Mer rendoit mal ſain, & de ſe retirer au Château d'Edimbourg, où ſa maladie augmenta tellement, qu'elle en mourut peu de tems aprés. Ayant apris avant ſa mort, que Leith étoit aſſiegé de nouveau par les Anglois & par les Ecoſſois, elle ſe repentit fort d'avoir ſuivi les Conſeils de ſes parens de France, ſans leſquels

tous

tous ces troubles ne ſeroient point arrivez.

Pendant le ſiége de Leith, les Ecoſſois étoient vûs d'un trés-mauvais œil en France, & pluſieurs même furent empriſonnez ſur des ſoupçons aſſez legers. C'eſt ce qui me fit reſoudre d'aller demander à la Reine d'Ecoſſe la permiſſion de voir les Pays étrangers, pour en être un jour plus habile, & plus digne de ſon ſervice; ce qu'elle m'accorda, & me preſenta en même tems au Roi ſon Epoux, qui me permit de lui baiſer la main, lors que je pris congé de lui. Mon bon Maître me conſeilla de m'arrêter quelque tems à la Cour de l'Electeur Palatin, & d'y aprendre la Langue Allemande. Auſſi me fournit-il des Lettres de recommandation pour ce Prince, qui me fit l'acceüil le plus obligeant du monde, & me reçût au nombre de ſes Domeſtiques.

Quand il aprit la mort de *François II.* il me choiſit pour aller en France faire les complimens de condoleance, comme auſſi ceux de congratulation à ſon Succeſſeur *Charles IX.* Je devois m'aquitter en même tems envers la Reine d'Ecoſſe & la Reine Doüairiere des civilitez qui ſont en uſage parmi les grands Princes.

ces. Cette mort cauſa bien du changement. La Reine Mere en étoit ravie, parce qu'elle avoit été peu conſiderée de ſon fils, & qu'il n'y avoit eu pendant ſa vie, que Meſſieurs de Guiſe qui euſſent du credit. Elle étoit donc bien-aiſe de ſe voir délivrée du Gouvernement de ces deux freres, pour leſquels elle avoit conçu une haine ſi forte, qu'il en rejailliſſoit une partie conſidérable ſur la Reine d'Ecoſſe leur Niéce. En même tems le Roi de Navarre & le Prince de Condé qui étoient en priſon, & devoient être exécutez trois jours aprés, l'échafaut étant déja dreſſé pour cette ſanglante Tragédie, furent remis en liberté par la Reine Mere. Le Connêtable ayant eu ordre de ſe rendre à la Cour, n'attendoit pas une meilleure fortune; c'eſt pourquoi faiſant le malade, il ſe faiſoit porter dans un brancart, & n'avançant qu'à petites journées, il gagna du tems, juſques à ce qu'il eut apris la mort du Roi. Aprés quoi, ne trouvant plus à propos de feindre, il monta à cheval, & ſe rendit promptement à la Cour, où il reprit d'abord les fonctions de ſa Charge de Connêtable. Auſſi-tôt le Duc de Guiſe & ſon Frere eurent ordre de quitter la Cour & la Ville.

le. La Reine Mere étoit bien-aiſe de voir le Connêtable de retour, étant reſoluë de ſe ſervir de lui & du Roi de Navarre, pour humilier la Maiſon de Guiſe.

Cependant les Etats étoient aſſemblez à Orleans, & l'on étoit ſur le point de declarer le Roi de Navarre Tuteur du jeune Roi, & Gouverneur du Royaume. Mais la Reine Mere ménagea les choſes ſi adroitement par l'entremiſe du Connêtable, que le Roi de Navarre employa tout ſon credit en faveur de la Reine Mere qui fut proclamée Regente, & lui ſe contenta d'être ſon Lieutenant. La Reine ſe voyant montée à ce degré de pouvoir, pouſſa les Etats à demander compte au Duc de Guiſe, au Marêchal d'*Ancre*, & au Cardinal de Lorraine de leur adminiſtration paſſée, & du maniement des finances; ce qui les obligea à s'unir enſemble contre les mauvais deſſeins de la Reine Mere. Elle étoit en effet ennemie mortelle de tous ceux qui avoient eu quelque pouvoir ſur l'eſprit de ſon Mari, ou de ſon Fils aîné.

J'étois durant tout ce tems-là à Orleans, où je voyois ménager toutes ces intrigues, & où le Roi de Navarre me faiſoit

ſoit trés-bon accueüil, en conſideration de l'Electeur Palatin ſon grand ami. La Reine Mere témoigna n'avoir pas moins d'eſtime pour l'Electeur, & me dépêcha d'une maniere fort obligeante, y ajoutant un preſent, de plus de mille écus.

Cependant la Reine d'Ecoſſe voyant que ſes amis étoient ſans credit, & qu'elle-même n'étoit pas vûë de bon œil, avoit quitté la Cour, & vivoit en veuve affligée. Je pris congé d'elle, à une maiſon d'un Gentilhomme à quatre lieuës d'Orleans. Je m'en retournai donc en Allemagne chargé des inſtructions du Roi de Navarre & de la Reine Mere, laquelle témoignoit en ce tems-là avoir envie de ſe déclarer publiquement pour la Religion Reformée, croyant que c'étoit le moyen le plus ſûr de ſe conſerver le Gouvernement en main, & de s'aſſurer de l'amitié du Roi de Navarre, la ſeule perſonne qu'elle pouvoit oppoſer à Meſſieurs de Guiſe, qui avoient le Pape & le Roi d'Eſpagne de leur côté. Elle méditoit auſſi quelque ligue avec les Princes Proteſtans de l'Empire, & avec la Reine d'Angleterre, de même qu'avec le Prince d'Orange, & les Mécontens du Pays-Bas, qui avoient pris les armes, pour la défence de leur Réligion.

Etant

Etant de retour en Allemagne, Monſieur Killegrew mon ancien ami me manda d'Angleterre, que la paix s'étoit concluë en Ecoſſe au ſiege de Leith, aux conditions, que la milice Françoiſe ſeroit ramenée en France par les Vaiſſeaux de la Reine d'Angleterre, que la Reine d'Ecoſſe n'uſurperoit plus les armes de la Couronne d'Angleterre, & que ceux de la Congrégation auroient l'exercice libre de leur Religion. Je n'entreprendrai pas de raconter ici les particularitez de cette guerre d'Ecoſſe. J'en laiſſe le ſoin à ceux qui y ont été préſens, & qui aparemment ne manqueront pas d'en faire part au public, pour moi je ſuis réſolu, de ne parler que des choſes que j'ai vuës, & où j'ai été employé moi-même.

Nôtre Reine alors Doüairiere de France, continuoit à ſe retirer peu à peu de la Cour, pour ne pas faire paroître, qu'elle y fût forcée, quoi qu'elle le fût effectivement. Car la Reine Mere, croyant avoir été mépriſée de ſa Belle-fille durant le court regne de François II. & ne pouvant oublier juſques à quel point elle avoit élevé Meſſieurs de Guiſe ſes Parens, lui en fit ſentir toute ſorte de mauvais traitemens. Meſſieurs de *Martigues*, Do-

ſel, *Labroſſe*, l'Evêque d'Amiens, & pluſieurs de ceux qui étoient revenus depuis peu d'Ecoſſe ſe rendirent auprés de nôtre Reine, & lui firent rapport de ce qui étoit atrivé en ce Royaume, & en quel état ils l'avoient laiſſé. Ceux-là, & généralement tous les fidéles ſerviteurs de la Reine, lui conſeilloient de s'en retourner dans ſon Royaume plûtôt que de ſouffrir davantage les dédains de la Reine Mere, lui repreſentant en méme tems, que ſi elle ſe vouloit regler ſur les conjonctures, s'accommoder à l'humeur de ſes Sujets, vivre bien avec le Prieur de Saint André ſon Frere naturel, & avec le Comte d'*Argile*, qui avoit épouſé ſa ſœur naturelle Mademoiſelle *Jeanne Stuard*, & ſe ſervir des conſeils du Secretaire *Lidington* & du Sieur de la Grange, en ſe confiant le plus en ceux de la Réligion Proteſtante, elle ſeroit bien reçuë dans ſon Royaume, & y trouveroit des Sujets obéïſſans. Ainſi ceux qu'on avoit peu auparavant ſi cruellement perſecutez, furent reputez alors ſes meilleurs & ſes plus fidéles amis. Cela nous fait voir, que Dieu ſait détruire les pratiques & les fineſſes des plus grandes Puiſſances de la terre, & tourner tout à l'avantage de ceux qui le ſer-

ſervent d'un cœur ſincére, comme il abhorre d'autre part tous ceux, qui couvrant leur ambition du voile de la Religion, en prennent un prétexte de ſe revolter contre leurs Princes légitimes.

Le Prieur de Saint André étant averti que la Reine ſa Souveraine étoit reſoluë de retourner en Ecoſſe, & de s'y gouverner ſelon ſes avis & ſelon ceux de ſes amis, ſe rendit lui-même en France, & ſupplia la Reine d'exécuter ſon deſſein au plûtôt, l'aſſurant qu'il auroit toûjours un zéle ardent & une fidelité inviolable pour ſon ſervice. Le Prieur ne reſta pas long-tems auprés d'elle, mais ſe remit en chemin pour l'Ecoſſe, pour y preparer les eſprits à l'arrivée de leur Reine. Peu de tems aprés, Sa Majeſté alla à Joinville lieu de retraite du Duc de Guiſe, ſi-tué ſur les frontieres de la Lorraine, & de là elle ſe rendit auprés du Duc de Lorraine à Nancy, où j'arrivai bientôt aprés avec le Prince *Caſimir*, fils puiſné de l'Electeur Palatin. Mais la Reine s'en étoit déja retournée à Joinville, où je la ſuivis, pour lui offrir mes trés-humbles ſervices. Le Prince Caſimir me chargea d'une lettre pour elle, dans laquelle il la conſoloit le mieux qu'il pouvoit, lui promet-

mettant un ſecours de dix mille hommes, en cas qu'on lui fit le moindre déplaiſir en France. Sa Majeſté témoigna être trés-ſatisfaite de ces offres avantageuſes. Elle me fit auſſi l'honneur de me dire qu'elle ne l'étoit pas moins des marques que je lui avois données de mon attachement, & qu'elle ſavoit dés long-tems que j'étois zélé pour ſes interêts & pour ſon ſervice, me priant d'une maniere fort obligeante, quand je ne voudrois plus reſter en Allemagne, de revenir en Ecoſſe, où elle me feroit tenir une place honorable parmi ſes ſerviteurs. Ainſi je m'en retournai vers le Duc Caſimir, qui recherchoit alors la fille aînée du Duc de Lorraine en mariage; mais inutilement, puis que la Ducheſſe ſa mere avoit d'autres pretentions en tête. Elle étoit fille de *Chriſtiern II.* Roi de Danemarc, qui avoit perdu ſon Royaume en le voulant rendre héréditaire d'électif qu'il étoit, & qui fût gardé enſuite en priſon juſques à ſa mort. Cette Ducheſſe ſa fille prétendoit donc, que le Royaume de Nortwegue étant héréditaire, lui appartenoit, & que ſi *Frederic* Roy de Danemarc en vouloit rendre ſa poſſeſſion légitime, il ne le pouvoit faire qu'en épouſant ſa fille aînée,

aînée, à qui elle vouloit ceder ſon droit. Cependant cette Ducheſſe offroit ſa fille puînee au Duc Caſimir, laquelle il refuſa, & fit ſi bien auprés de ſon Pere l'Electeur, qu'il réſolut de m'envoyer en Angleterre afin de ſolliciter pour lui le mariage de la Reine Eliſabeth. Mais n'eſperant pas ſortir avec honneur de cette commiſſion, je la refuſai, ayant raiſon de croire, que cette Reine ne ſe marieroit jamais, puis que j'avois apris d'un Gentilhomme de ſa Chambre, qu'elle ne ſe croyoit pas propre à avoir des enfans, ce qui me fit juger, qu'elle ne ſe rendroit pas ſujette à un mari. Cependant le Duc Caſimir demeura fort mal ſatisfait de mon refus.

Environ ce tems-là, le Cardinal de Lorraine étant à Trente, prit occaſion d'aller viſiter le vieil Empereur Ferdinand, qui étoit alors à Inſpruck, & lui propoſa deux mariages, ſavoir celui de *Charles IX.* Roi de France avec ſa fille aînée, de *Maximilien* Roi des Romains & fils de Ferdinand; & celui de la Reine d'Ecoſſe Doüairiere de France avec *Charles* Archiduc d'Aûtriche Frere de Maximilien. La Reine étoit alors de retour en Ecoſſe, & aparemment qu'elle avoit été avertie de cet-

te propoſition, & qu'elle en avoit agréé l'ouverture.

Sa Majeſté avoit été reçuë de ſes Sujets avec toutes les marques d'une joye & d'une ſatisfaction parfaites. Car ſuivant au commencement les conſeils de ſes amis, elle traitta généralement tout le monde avec beaucoup d'humanité, ſe fiant du maniement des affaires principales, à ſon Frere le Prieur de Saint André, qui fut fait enſuite Comte de *Murray*, & au Secretaire Lidington; comme aux plus capables de tenir le pays dans le devoir, & d'établir une bonne correſpondance entre Sa Majeſté & la Reine d'Angleterre. Car le Comte de Murray étoit grand ami de *Robert Dudley* Comte de Leiceſter, & Lidington étoit intime du Secretaire Cecil; de ſorte que ces quatre perſonnes étoient capables d'établir une étroite amitié entre les deux Reines, leurs Souveraines. Auſſi vêcurent-elles quelque tems en ſi bonne intelligence, qu'on les auroit pû prendre pour deux ſœurs, ſans y trouver d'autre difference ſi ce n'eſt, que la Reine Eliſabeth pouvoit paſſer pour l'aînée & la Reine d'Ecoſſe pour la cadette, qualité qui ne lui faiſoit point de tort, puis qu'Eliſabeth lui avoit promis de la decla-

declarer ſon héritiére, ſi elle vouloit continuer de vivre avec elle dans la même intelligence. Elles s'écrivoient exactement toutes les ſemaines, & l'une & l'autre ne témoignoient pas avoir de plus forte envie que celle de ſe voir, & de ſe dire de bouche ce qu'elles s'étoient ſi ſouvent dit par lettres.

Nôtre Reine trouvoit cette maniere de vivre d'autant plus douce, qu'elle avoit été fort rudement traitée par la Reine Mere de France, & qu'elle croyoit lui pouvoir faire en même tems quelque déplaiſir, en ſe liant d'amitié avec ceux qui ne lui plaiſoient pas.

Auſſi ne faut-il point douter, que cette affection qui avoit de ſi beaux dehors, ne fût ſincere du côté de nôtre Reine, quoi qu'elle aît été de peu de durée; car dans la ſuite, j'ai eu les moyens d'aprendre à fonds que ſes intentions à cet égard étoient toutes bonnes & honnêtes. Les choſes étant en ces termes-là, je reçus une lettre d'Ecoſſe du Secretaire Lidington, laquelle il m'avoit écrite par ordre de la Reine. Il me mandoit que je ferois plaiſir à la Reine, ſi je tâchois de m'inſinuer dans la familiarité de l'Archiduc d'Autriche, Frere cadet de Maximi-

lien Roi des Romains, à qui il ne falloit plus que le nom pour être Empereur, puis que Ferdinand ſon Pere ne ſe mêloit plus de rien à cauſe de ſon grand âge. Je devois m'informer de ſa Réligion, de ſes revenus, de ſes qualitez, de ſon âge, de ſa taille, & en faire le rapport. On m'ordonna auſſi d'en envoyer le portrait, s'il y avoit moyen de l'obtenir. L'on jugeoit que l'Electeur Palatin grand ami de Maximilen me fourniroit aiſément les occaſions d'y réüſſir.

Cependant cet Electeur ſe trouvant à la Diéte d'Augsbourg, & ayant conçu quelque ombrage de l'abbouchement du Cardinal de Lorraine avec l'Empereur Ferdinand, avoit fondé de ſon propre mouvement le Roi Maximilien, ſur le ſujet de la négociation du Cardinal. Car autant que Ferdinand étoit bon Catholique Romain, autant Maximilien paroiſſoit bon Proteſtant. C'eſt que prevoyant les difficultez qu'il y auroit à ſon élection, il ſe comportoit ſi finement, en faiſant prêcher en ſecret chez lui, & en allant publiquement à la Meſſe, que des deux côtez on croyoit être aſſuré de ſa Réligion; & en effet, l'Electeur Palatin ne doutoit nullement, que Maxi-

milien ne ſe declarât Proteſtant, dés qu'il ſeroit fait Empereur. Ayant gagné ainſi les Electeurs des deux Religions, il parvint à ſon but, & fut élû Empereur enſuite. Il fit donc connoître à l'Electeur Palatin, que le Cardinal de Lorraine avoit propoſé deux mariages à l'Empereur Ferdinand, l'un de Charles IX. Roy de France avec ſa fille aînée, l'autre de la Reine d'Ecoſſe Doüairiere de France avec ſon Frere Charles Archiduc d'Autriche. L'Electeur lui ayant demandé ce qu'il jugeoit de ces propoſitions; il lui répondit, qu'elles ne lui pouvoient être qu'agréables, ne pouvant pas eſperer un meilleur parti pour ſa fille qu'un Roi de France, ni pour ſon Frere qu'une Reine d'Ecoſſe; d'autant plus que le Cardinal lui avoit dit, qu'elle avoit des prétentions ſur la Couronne d'Angleterre. L'Electeur lui repliqua, que puis que l'ouverture du mariage de ſon Frere avec la Reine d'Ecoſſe lui étoit agréable, il lui devoit faire connoître un Gentilhomme Ecoſſois, qu'il avoit en ſa Cour, parce qu'il pouvoit ſervir utilement à avancer cette affaire. Maximilien témoigna avoir envie de me parler; & parce qu'en ce tems-là j'étois dans la

Heſſe, il me pria de m'envoyer vers lui dés que j'en ſerois de retour, ce que fit l'Electeur, me donnant pour compagnon un de ſes Conſeillers, nommé *Zuliger*, & nous chargeant d'une même commiſſion. A la premiere audience que nous eûmes, aprés avoir fait connoître le ſujet de nôtre venuë, M. Zuliger dit au Prince, que j'avois encore une commiſſion particuliere, & ſe retirant là-deſſus, il me laiſſa ſeul auprés de Sa Majeſté, à laquelle je preſentai une lettre écrite en Allemand de la main de l'Electeur, où il lui faiſoit connoître que j'étois cet Ecoſſois, lequel il avoit promis de lui envoyer. Aprés avoir lû la lettre, il m'en fit voir l'endroit où l'Electeur lui marquoit, que je lui dirois la verité ſur tout ce qui me ſeroit connu des affaires dont il vouloit être informé: à quoi il ajouta, que j'étois bien obligé à l'Electeur Palatin, de ce qu'il donnoit des témoignages fort avantageux de ma perſonne. Je vous prie, continua-t-il, combien de tems avez-vous été auprés de l'Electeur? Je répondis qu'il y avoit plus de trois ans. Il voulut ſçavoir là-deſſus pourquoi je ne lui répondois point en Allemand, à quoi je repliquai que la

Langue Françoiſe m'étoit plus familiere, & que je ſavois bien que Sa Majeſté l'entendoit fort bien, de même que beaucoup d'autres; car il parloit nettement Latin, Italien, Eſpagnol, Eſclavon, & François. Il me demanda donc en François par quelle occaſion j'étois venu à la Cour de l'Electeur Palatin? Je lui répondis, qu'ayant été elevé en France dans la maiſon du Connêtable, il étoit ſurvenu quelque meſintelligence entre la Nation Françoiſe & l'Ecoſſoiſe, tant à cauſe de la difference des Religions, que pour d'autres démêlez; ce qui avoit rendu tous les Ecoſſois ſi odieux en France, qu'on en avoit empriſonné quelques-uns, & que les autres avoient été généralement ſuſpects. Que cela m'avoit obligé de pourſuivre le deſſein, que j'avois conçû long-tems auparavant, de voir les pays étrangers; qu'ayant trouvé à propos de commencer par l'Allemagne, le Connêtable m'avoit donné des lettres de recommandation pour l'Electeur Palatin. L'Empereur me demanda aprés cela, combien de tems j'avois été avec le Connêtable, & ayant appris que j'y avois été neuf ans, il dit que j'étois bien heureux d'avoir été ſi long-tems en la Compa-

gnie de deux hommes, qui paſſoient pour les plus habiles & les plus ſages de l'Europe. Il me fit encore la grace de me témoigner, qu'il étoit bien aiſe de me connoître. Aprés cela il s'ouvrit plus particulierement à moi, & me fit ſavoir le ſujet pour lequel il avoit ſouhaité de me parler. Il s'informa donc de ce qui concernoit l'état de l'Ecoſſe, les derniers troubles, & l'accommodement fait du depuis. Il voulut ſavoir de plus quels Seigneurs avoient été de l'un & de l'autre parti, quelle aſſiſtance l'Angleterre avoit donnée aux Confederez d'Ecoſſe, durant les troubles avec la France. S'il y avoit quelque alliance entre ces deux Royaumes, ſi leur alliance continuoit encore, ſi la Reine d'Ecoſſe avoit quelque droit ſur l'Angleterre, ſi la Nobleſſe Ecoſſoiſe voudroit s'employer à la mettre en poſſeſſion de ce droit; ſi cette Nobleſſe croyoit que ce fut l'avantage de ſa Patrie, que les deux Couronnes fuſſent unies ſous un même Chef; que ſelon toutes les apparences une Reine ou Roi qui les poſſederoit toutes deux, choiſiroit plûtôt l'Angleterre que l'Ecoſſe pour y reſider, ce qui ſeroit prejudiciable à celle-ci. Sur ces demandes

& autres ſemblables, je répondis le plus pertinemment, que mon experience & mon devoir me le pouvoient permettre. Aprés avoir entendu mes réponces il eut la bonté de me remercier de la peine que j'avois priſe de le venir voir, & de me dire, que l'Electeur, en me députant vers lui, avoit ajouté une nouvelle obligation à celles qu'il lui avoit déja. *Si Charles mon Frere*, continua-t-il, *eſt ſi heureux que d'obtenir la Reine d'Ecoſſe en mariage, perſonne ne vous ſurpaſſera en credit auprés d'elle. Vous me ferez plaiſir de reſter quelque tems avec moi, afin que je puiſſe diſcourir plus à loiſir avec vous.* Je demeurai donc vint jours à ſa Cour, & j'y fus fort bien traité, l'Empereur me faiſant de tems en tems l'honneur de m'entretenir en particulier. Comme il étoit accoûtumé de me faire part des nouvelles qu'il recevoit, ce fut lui qui m'aprit le premier, que le Duc de Guiſe avoit été tué par *Poltrot* au ſiége d'Orleans.

Il témoigna n'être guéres affligé de la mort de ce brave guerrier, dont je fus un peu ſurpris. Mais aprés pluſieurs conférences, que nous eûmes enſemble, je commençai de ſoupçonner qu'il pour-

roit bien ne pas desirer le mariage qui étoit sur le tapis entre son Frere & la Reine d'Ecosse. Pour m'en mieux assurer, je persuadai à Mr. Zuliger qui m'accompagnoit de faire la débauche avec un des Secretaires de l'Empereur, & de faire tomber le discours sur ce mariage, afin de découvrir si l'Empereur le desiroit ou non. Ce Secretaire lui dit franchement, que l'Empereur ne souhaitoit point que son frere s'élevât jusques à devenir Roi d'Ecosse & d'Angleterre. Car l'Empereur Charles V. voyant que son fils Philippe n'auoit qu'un seul héritier nommé *Charles*, qui étoit fort mal sain, avoit fait un projet de partager ses Royaumes & Provinces entre les trois fils de son Frere Ferdinand, au cas que Philippe n'eût point de successeurs. Mais Maximilien qui avoit la sœur de Philippe en mariage, & en avoit bon nombre d'enfans, se flattant de posseder un jour tout cet héritage lui seul, au préjudice de ses Freres. C'est pour cela qu'il ne souhaitoit pas, que son Frere fut fait Roi d'Ecosse & d'Angleterre, parce qu'il en seroit plus en état, d'usurper le Pays-Bas, sous prétexte de quelque vieux droit.

Ayant découvert ce secret, je ne me vou-

voulus plus arrêter à la Cour Imperiale, & hâtai mon départ, autant qu'il me fut poſſible. L'Empereur faiſoit en même tems tout ce qu'il pouvoit, pour me retenir, me promettant de grands avantages, ſi je voulois entrer à ſon ſervice: mais voyant que j'y avois de la repugnance, il me pria à la fin de reſter ſeulement ſix mois auprés de lui; & comme je refuſai auſſi cette propoſition, il ſe fâcha tout de bon contre moi. Un ſoir aprés le ſouper, il partit dans une barque pour Lintz, me faiſant dire par un Secretaire, qu'étant obligé par des raiſons preſſantes de faire ce voyage à la hâte, il étoit fâché de ne m'avoir pû voir auparavant, & qu'il eſperoit que je ne le prendrois pas en mauvaiſe part. Qu'ayant remarqué d'ailleurs que j'avois deſſein de m'en retourner en Ecoſſe, il me chargeoit d'une lettre pour la Reine écrite en ma faveur, laquelle le Secretaire me delivra en même tems. Je répondis à ce Secretaire, que je n'avois pas encore vû l'Italie, & que j'avois deſſein de paſſer par Veniſe, Florence, Rome, & les plus remarquables Villes de ce pays-là, avant que de m'en retourner en Ecoſſe, & qu'ainſi je ne pourrois rendre cette lettre

de

de long-tems ; mais il repliqua qu'il n'y avoit point de mal qu'elle arrivât un peu tard, parce qu'il n'y avoit rien dedans qui ne me concernât en particulier. Je laissai donc retourner Monsieur Zuliger vers l'Electeur, & je pris le chemin de Venise & de Rome. En retournant je vis les plus belles Villes d'Italie, & passant ensuite par le Pays des Suisses, je revins à Heidelberg, où l'Electeur residoit alors.

J'ai dit ci-dessus, que le Duc de Guise avoit été tué par Poltrot au siége d'Orleans. Cela se fit aprés la bataille de Dreux, où les Chefs des deux partis avoient été pris, savoir le Prince de Condé par les Royalistes, & le Connêtable par ceux de la Réligion. Mais la Reine Mere fit incontinent aprés la paix, nonobstant les sollicitations de Madame de Guise, qui souhaitoit fort, qu'on n'en précipitât point la conclusion si-tôt aprés la mort de son mari ; de peur que le monde ne crût que la fin de sa vie eût procuré celle de la guerre. Le Prince de Condé fut échangé contre le Connêtable, & ces deux grands hommes de guerre fournirent alors les moyens de conclurre la paix plus facilement.

Aprés

Aprés cela, la Reine Mere ſongea tout de bon au mariage de ſon fils le Roi *Charles*, & pour cet effet elle deputa un Secretaire nommé *Willot* vers l'Electeur Palatin, lui faiſant connoître, que le Roi ſon fils ſeroit bien-aiſe d'épouſer la fille aînée de Maximilien, & que le croyant ſon ami intime, elle le prioit de vouloir mettre cette affaire ſur le tapis, comme de ſon propre mouvement, & de repreſenter combien ce mariage ſeroit avantageux à l'Empire. Mais que n'étant pas d'humeur à faire le premier pas pour rien, il tachât de faire en ſorte, que le Portrait de la Princeſſe lui fut envoyé. L'Electeur s'étant employé dans cette occaſion avec tout le ſoin imaginable, me fit la grace de me choiſir pour aller rendre compte à la Reine Mere de ce qu'il avoit fait pour ſon fils, & pour lui porter en même tems le portrait déſiré.

Etant arrivé à Paris, où la Cour étoit en ce tems-là, le Connêtable me voulût introduire lui-même prés du jeune Roi, & prés de la Reine Régente, bien qu'elle lui voulût du mal, pour avoir ramené l'Amiral à la Cour, dans un tems où on l'accuſoit d'avoir trempé dans l'aſſaſ-

ſinat

ſinat du Duc de Guiſe, & d'avoir promis quelque recompenſe à Poltrot. L'Amiral, ſachant qu'on lui vouloit imputer une action ſi infame, avoit demandé la permiſſion de s'en venir purger devant le Conſeil privé, avec offre de ſe ſoumettre à la ſentence qu'on y prononceroit contre lui, en cas qu'il fut trouvé coupable. Mais la Reine Mere ne ſouhaitoit nullement que les querelles des Grands du Royaume fuſſent terminées; prétendant élever ſa grandeur ſur leurs ruines; ce qui parut aſſez dans la ſuite: car elle fomenta ſi adroitement ces démêlez, que le Duc de Guiſe, le Roi de Navarre, le Prince de Condé, le Connêtable, & le Marêchal de Saint André avec les plus grands Capitaines du Royaume y perdirent la vie; & ſi la guerre avoit encore épargné l'Amiral, une fauſſe paix le fit ſuccomber, dans le tems des nôces du jeune Roi de Navarre, où il fut inhumainement aſſaſſiné avec l'élite de la Nobleſſe Françoiſe.

Mais pour revenir à mon ſujet, ce fut contre le gré de la Reine Mere que le Connêtable & l'Amiral ſe firent voir à la Cour. Cela n'empêcha pourtant pas, que l'Amiral ne fût declaré innocent du meur-

meurtre du Duc de Guiſe, & que le Connêtable ne s'y maintint dans la fonction de ſa Charge de Grand Maître, appuyé du crédit de ſes amis. Et comme il connoiſſoit parfaitement l'humeur Italienne de la Reine Mere ; afin de prevenir l'eſprit du jeune Roi en ſa faveur, il voulut me preſenter lui-même, prévoyant bien que mon meſſage lui ſeroit agréable. En cette occaſion le Connêtable s'aſſit auprés du Roi & de la Reine Regente, & ſe couvrit, pour ſoûtenir l'honneur de ſa Charge, ce qui déplût ſi fort à la Reine Mere, qu'elle tourna le viſage d'un autre côté, pendant que je délivrois mes Lettres de créance pour le Roi & pour elle, & que je declarois le ſujet de ma commiſſion. Le Roi témoigna en être bien aiſe, en ayant conçû l'eſperance que ſon mariage reüſſiroit. Il avoit tant d'impatience de voir le portrait, qu'il coupa lui-même le fil dont on avoit couſu la toile cirée où il etoit envelopé. Le voyant dans cette occupation, je me retirai.

On me fit chercher tout le reſte du jour ſans me trouver que bien tard ; lors que le Connêtable & l'Amiral étoient déja de retour chez eux. Ils me demanderent

derent pourquoi je m'étois retiré, & je fis ſouvenir le Connêtable de la colére que la Reine Mere avoit témoigné à l'ouverture de ma commiſſion, & que j'avois cru être obligé à ne regarder pas d'un œil indifferent le deshonneur qu'on avoit fait en cela à mon Maître, qui étoit Prince ſouverain. Ils témoignerent là-deſſus être ſatisfaits de ma conduite, m'aſſurant en même tems que c'étoit eux qui avoient été cauſe de la mauvaiſe humeur de la Reine Mere; puis qu'elle avoit fait declarer que les Miniſtres étrangers euſſent à s'adreſſer au Roi & à elle comme Reine Regente. C'eſt pourquoi ils me conſeillerent de lui faire ma cour le lendemain à ſon dîner, m'aſſurant, qu'elle ne manqueroit pas de me faire appeller, & de s'informer pourquoi je m'étois retiré, avant que d'achever ma commiſſion. Ils m'inſtruiſirent auſſi de ce que je lui devois répondre là-deſſus. Dés que Sa Majeſté me vit, elle m'ordonna de demeurer, juſques à ce qu'elle eût achevé de dîner, diſant qu'elle feroit venir auſſi le Roi ſon fils pour entendre le reſte de ma commiſſion.

Le Roi étant arrivé, tout le monde ſe retira. Sa Majeſté demanda d'abord, pour-

pourquoi je m'étois retiré le jour auparavant. Je répondis, ſelon les inſtructions qu'on m'avoit données, qu'il m'avoit ſemblé que Sa Majeſté n'étoit pas bien-aiſe d'avoir tant de témoins en cette occaſion; & que cela m'avoit obligé d'attendre une meilleure commodité. La Reine témoigna être ſatisfaite de cette réponſe, & me fit connoître qu'une autre fois je ne devois m'adreſſer qu'au Roi & à elle. Je repliquai, que je ne m'étois adreſſé au Connêtable, qu'afin qu'il fût mon Introducteur auprés de leurs Majeſtez, & que c'étoit la plus ancienne connoiſſance que j'euſſe en France. *Auſſi ne dis-je pas*, me répondit-elle, *que vous ayez mal fait d'en uſer ainſi*; cependant je ſavois bien, qu'elle haïſſoit mortellement le Connêtable. Je declarai enſuite toute ma commiſſion, qui conſiſtoit premierement dans une félicitation ſur la paix nouvellement faite, & aprés dans des excuſes que j'avois ordre de faire de la part des Princes confederez de l'Empire, ſur ce qu'ils avoient envoyé du ſecours au Prince de Condé pendant les troubles entre les deux Religions, priant en même tems leurs Majeſtez d'obſerver exactement les articles de

la Paix, & de faire publier une amniſtie génerale, comme les Grecs & les Romains l'avoient pratiqué en de ſemblables occaſions. Je fis enſuite un raport fidéle de ce qui s'étoit paſſé au ſujet du mariage en queſtion, & de ce que l'Empereur Maximilien en avoit témoigné à l'Electeur mon Maître. Pendant que je parlois, la Reine Mere avertiſſoit ſouvent le Roi de faire attention à ce que je diſois, & de reconnoître combien il étoit obligé à un ſi bon Prince, qui avoit voulu prendre tant de peine pour lui, & pour le bien de ſon Royaume. A la fin me tirant à part, elle me fit entendre en particulier qu'elle n'eſperoit pas, que mon ſejour en Allemagne fût de longue durée, croyant que j'aimerois mieux paſſer encore quelque tems en France où j'avois été élevé. *Car*, ajouta-t-elle, *quoi que nous ayons aſſez de perſonnes en nôtre Cour, qui ſachent parler Allemand; nous n'en avons pourtant pas un qui aît tant d'habitudes avec les Princes de l'Empire, ni qui ſoit auſſi accrédité auprés d'eux, que vous l'étes, pour nous y pouvoir rendre le même ſervice. C'eſt pourquoi ſi le poſte de Gentilhomme de la Chambre du Roi vous accommode, vous ſerez pourvû d'une*

d'une pension honorable, & vous pourrez prétendre à de plus grands emplois, de même que si vous étiez né en France ; car nous avons besoin d'un homme comme vous, non seulement pour les affaires de l'Allemagne, mais aussi pour celles de l'Angleterre & de la Flandre. Je rendis mes trés-humbles actions de graces à Sa Majesté, la suppliant de me donner le tems de penser à une telle proposition.

Pendant que je me preparois à partir, il se découvrit vne conspiration contre la vie de l'Amiral, qui avoit été tramée par le Frere & les amis du Duc de Guise, & qui devoit être exécutée par le Capitaine *Charry*, grand favori de la Reine Mere, & premier Officier de ses Gardes, où il commandoit six cens Gascons. Le Connêtable ayant été averti de ce dessein par la vieille Ducheſſe de *Ferrare* fille de *Loüis XII.* & mere de la Ducheſſe veuve de Guise, s'en alla d'abord à sa maison à quatre lieües de Paris, & le lendemain le Capitaine Charry fut assassiné au milieu de Paris par Monsieur *Chattelier*, grand ami de l'Amiral ; ce qui mit la Reine & toute la Cour en allarme, personne ne doutant, qu'une action si hardie n'eût été entreprise par les ordres du Connêta-

ble

ble & de l'Amiral. Mais l'Amiral s'en purgea facilement, & l'on fut obligé de faire bien des prieres au Connêtable pour le faire revenir, afin de mettre la Cour & la Ville en repos.

Attendant mes dépêches, je reçûs des Lettres du Comte de Murray & du Secretaire Lidington écrites par ordre de la Reine, par leſquelles elle me rappelloit en Ecoſſe, pour être employé dans une affaire d'importance, laquelle je jugeay d'abord être celle de ſon mariage. Je reſolus ſans balancer d'obéir aux ordres de ma Reine, & de me preparer au voyage d'Ecoſſe, dés que je ſerois de retour en Allemagne, quoi que cette réſolution fût bien contraire à l'attente & aux ſouhaits du Connêtable, de l'Amiral, & du Prince Palatin.

Cependant le Duc Caſimir fils du dernier ſe ſervit de cette occaſion pour faire preſenter ſon portrait à la Reine Eliſabeth. J'ay déja dit, qu'il avoit été trés-mal ſatisfait, de ce que j'avois refuſé d'aller en Angleterre, pour y propoſer un mariage entre la Reine & lui. Ce fut le Vidame de *Chartres*, qui le porta à faire cette démarche ; car étant revenu depuis peu *d'Angleterre*, il ſe crut aſſez fami-

familier avec la Reine, pour lui envoyer un Gentilhomme Italien, qui devoit mettre cette affaire ſur le tapis, autoriſé à cela, à ce qu'il diſoit, de l'Electeur même. La Reine paya ce meſſager d'une réponſe génerale; & témoigna qu'elle ſeroit bien-aiſe que le Prince voulût ſe rendre lui-même en Angleterre, où il pourroit être ou inconnu ou comme il le trouveroit à propos, declarant de plus, qu'elle ne ſe ſauroit jamais reſoudre à ſe marier avec un homme, qu'elle n'eût pas vû auparavant. Nonobſtant cela, je conſeillai toûjours au Pere de n'y pas laiſſer aller ſon fils, aſſurant que pour toute ſa peine & ſa dépenſe, il n'en rapporteroit que de la honte; ce qui fâcha ſi fort le jeune Prince, qu'il s'en abſenta trois jours de la Cour. Mais l'Electeur ſon Pere lui fit dire, que s'il vouloit éviter ſa diſgrace, il me devoit rendre ſon amitié. A la fin la paix ſe fit entre nous deux, à condition, qu'en paſſant par l'Angleterre, je preſenterois du moins ſon portrait à la Reine Eliſabeth, ce que je promis de faire, mais avec cette précaution, qu'on me chargeroit en même-temps du portrait de ſon Pere & de ſa Mere, comme auſſi de ceux de ſes fréres & ſœurs,

y joignant une lettre de compliment de l'Electeur à la Reine, pour m'en faciliter l'accés, & pour me fournir les moyens de faire tomber le discours sur les portraits, ne doutant point qu'elle ne fût curieuse de les voir, particulierement celui du jeune Prince. Ayant obtenu ce que j'avois désiré, je partis d'Heidelberg, où l'Electeur residoit en ce tems-là. Il me chargea encore d'une commission particuliere pour la Reine d'Angleterre, qui avoit sollicité les Princes Protestants de l'Empire d'entrer avec elle en une alliance offensive & deffensive, surquoi ils n'avoient encore répondu, qu'en des termes obscurs, à son Ambassadeur *Henry Knolls*, qui s'étoit rendu à la Diete de Francfort en l'an 1562. On m'ordonna donc de parler plus ouvertement à la Reine, & de lui dire, que les Etats Protestans ayant beaucoup contribué à l'élection de Maximilien Roi des Romains, il leur avoit promis de se declarer protestant, dés que la mort de son Pere, l'auroit mis en liberté, & que cependant il auroit une étroite correspondance avec eux, & ne feroit point d'alliance, que de leur gré & consentement. Que ce Prince pourroit prendre un prétexte de man-

quer

quer à ſa parole, ſi de leur côté ils n'avoient pas la même conſideration pour lui. Qu'ils commençoient à douter de la ſincerité de ſa conduite, que pour cela, ils avoient d'autant plus de ſujet de ménager leurs démarches, afin de ne ſe pas mettre dans le tort eux-mêmes. Mais que ſi Maximilien ne ſatisfaiſoit pas à ſa promeſſe aprés la mort de ſon Pere, alors ils ſeroient tout prêts à accepter l'alliance que la Reine leur avoit offerte. Que n'ayant pas oſé en dire autant à ſon Ambaſſadeur, ils la prioient inſtamment de tenir la choſe ſecréte.

La Reine Eliſabeth témoigna être ſatisfaite de cette excuſe, ſe plaignant pourtant de ce que les Princes de l'Empire étoient ordinairement trop lents & irréſolus dans leurs déliberations.

De mon côté, je loüai leur bonne foi, leur conſtance, leur pieté, & ſur tout la vigueur & la promptitude avec laquelle ils avoient accoûtumé d'exécuter ce qu'ils avoient une fois réſolu. Mais je m'étendis plus particulierement ſur les bonnes qualitez de l'Electeur Palatin, ſur ſes manieres obligeantes envers les étrangers, ſur le ſoin qu'il avoit des Academies, & Ecoles publiques, & ſur ſon

crédit auprés de ſes Alliez, qui ne s'expliquoient, pour ainſi dire, que par ſa bouche. Elle me répondit que j'avois raiſon de parler ſi avantageuſement de lui, puiſque dans ſa Lettre il avoit fait de même à mon égard. Je fis connoître là-deſſus à Sa Majeſté, que ce n'avoit été qu'avec bien de la peine, que j'avois pris la réſolution de quitter le ſervice d'un Prince ſi accompli, & que ſi l'obéïſſance que je devois à ma Reine Souveraine, ne l'eût emporté, toute autre conſidération n'auroit pas été aſſés forte pour m'y déterminer. Que pour me ſouvenir inceſſamment des obligations que je lui avois, je m'étois pourvu de ſon portrait & de ceux de ſes Enfans. Dés qu'elle m'entendit parler de ces portraits, elle me demanda ſi je n'avois pas auſſi celui du Prince Caſimir, témoignant qu'elle ſeroit bien aiſe de le voir. Je lui répondis que je l'avois; mais qu'il étoit parmi ceux, que j'avois laiſſé à Londres, où je m'étois déchargé d'une partie de mon bagage, pour en achever mon voyage plus promptement; mais elle m'ordonna de ne pas partir avant que de lui faire voir tous mes portraits. La Cour étoit alors à Hamptonçourt, où je les fis venir & les

les ayant délivrés à Sa Majeſté, elle me dit, qu'elle ſeroit bien aiſe de les garder juſques au lendemain; par ce qu'elle vouloit ſavoir ce que *Robert Dudley* jugeroit du portrait du Duc Caſimir. Le jour aprés elles me les fit tous rendre dans ſon jardin, où elle m'avoit ordonné de venir. Je la ſuppliai de les vouloir garder, ou que ſi elle ne les vouloit pas tous; elle ne me rendit que ceux de l'Electeur & de ſes Demoiſelles; mais elle n'en voulut garder aucun. Ayant aſſez remarqué par cette maniere d'agir, qu'elle n'avoit que du mêpris pour le Prince Caſimir, j'écrivis un Lettre en chiffres à ſon Pere l'Electeur, où je lui conſeillois de ne plus ſonger à ce mariage; dequoi le Prince Caſimir me remercia par une Lettre, & ſe maria immédiatement aprés avec la fille aînée de l'Electeur de Saxe.

Le ſujet, quelque éloigné qu'il puiſſe paroître des affaires de la Reine d'Ecoſſe, m'y raméne pourtant avec quelques propoſitions de mariage pour elle même. Car la Reine Eliſabeth m'entretint fort familiarement, m'aſſurant qu'elle aimoit la Reine d'Ecoſſe comme ſa propre ſœur, & qu'elle s'intereſſoit fort en ce qui la pouvoit toucher: Que pour cette raiſon,

elle ſouhaitoit fort qu'elle fit un heureux mariage. Qu'elle lui vouloit propoſer deux perſonnes, dont elle en pourroit choiſir un, ſans ſe faire tort, & dont l'un & l'autre ſeroient propres à entretenir & à affermir la bonne amitié qui étoit entr' elles. Qu'elle s'en ouvroit ſi librement, parce qu'elle étoit perſuadée que la Reine d'Ecoſſe ne ſe voudroit pas marier ſans avoir concerté la choſe avec elle; & qu'elle ſe flatoit auſſi, que je voudrois bien m'employer en cette occaſion à inſpirer à ma Souveraine les ſentimens qu'elle devroit avoir. Elle promit de plus de m'écrire là-deſſus de ſa propre main, dés que je ſerois arrivé en Ecoſſe, ce qu'elle oublia pourtant de faire. Mais elle envoya des inſtructions à Monſieur *Thomas Randolf* pour propoſer Milord *Dudley* comme un parti que la Reine d'Ecoſſe devoit accepter. Je juge que ce Lord Dudley, qui fut enſuite Comte de Leiceſter, avoit conſeillé à la Reine de ne me pas employer dans cette affaire, parce que Monſieur Randolph réſidoit déja en Ecoſſe de la part de Sa Majeſté.

Cependant la Reine d'Ecoſſe, pour ne manquer en rien à ſa parole, & pour continuer la bonne correſpondance avec

la Reine Eliſabeth, l'avoit déja fait avertir de la propoſition de mariage qu'on lui avoit faite avec l'Archiduc Charles, & lui avoit demandé ſon avis & aprobation, à quoi la Reine d'Angleterre lui fit répondre par ſon Agent Monſieur Randolph de la maniere qui ſuit : car ce ſont les termes de ſon memoire, excepté une petite préface, qui ne fait rien à la choſe & laquelle je n'ai pas trouvé à propos d'inſerer ici.

„ Comme la Reine ma Souveraine, „ dit-il, a examiné avec ſoin, l'affaire du „ mariage que l'on a propoſé à Vôtre Ma„ jeſté ; auſſi a-t-elle cru être de ſon „ devoir de vous faire connoître par mon „ moyen ce ſur quoi elle juge que Vôtre „ Majeſté doit faire réflexion elle même, „ voulant ſatisfaire en cela aux devoirs de „ l'amitié, puis qu'elle vous aime avec „ une tendreſſe de ſœur, & qu'elle regar„ de vos interêts, comme ſi c'étoit les ſiens „ propres.

„ Sa Majeſté croit, qu'il faut conſi„ derer principalement trois choſes en ce „ mariage. La premiere eſt le conſente„ ment reciproque des deux Partis en par„ ticulier, afin que leur amour puiſſe être „ durable.

„ La deuxiéme eſt, que Vôtre Majeſté étant Reine d'un grand pays & d'un peuple nombreux, ſe choiſiſſe un mary, dont l'alliance ſoit avantageuſe & nullement préjudiciable aux interêts de ſon Royaume.

„ En troiſiéme lieu, que la perſonne qu'elle choiſira ſoit telle, que cette étroite amitié qui n'eſt pas moindre à préſent entre les deux Royaumes, qu'entre Vos Majeſtez, puiſſe être continuée & augmentée même, s'il eſt poſſible. Randolf declare aprés cela fort au long, qu'il ne doute pas que Sa Majeſté, qui a déja été mariée une fois, ne veuille avoir beaucoup de ſoin de ſa propre ſatisfaction & de celle de ſes Sujets; mais que pour ce qui concerne la continuation d'une bonne correſpondance entre les deux Reines, il juge que c'eſt un point qui doit être conſideré ſur tout autre choſe.

„ Il eſt certain, ajoute-t-il, qu'il eſt honorable & convenable à Vôtre Majeſté de penſer à un mari, & la Reine ma Souveraine l'approuve fort, quoy qu'elle ne ſe ſente pas diſpoſée à en faire de même, & qu'elle aît réſolu d'attendre, juſques à ce qu'il plaiſe au bon

„ Dieu

„ Dieu de changer les inclinations de son
„ cœur.

„ Mais elle juge, que pour trouver un
„ mari à Vôtre Majesté, vos amis ne s'y
„ prennent pas bien, en le cherchant dans
„ la famille de l'Empereur, puis qu'elle
„ prevoit qu'une telle alliance ruinera tôt
„ ou tard la bonne intelligence qui est
„ entre elle & Vôtre Majesté, & que les
„ mesures qu'on auroit prises pour assurer
„ le droit de Vôtre Majesté, en cas que
„ la Reine ma Souveraine vienne à mou-
„ rir sans enfans, en pourroient être en-
„ tierement rompuës. Aprés cela Mon-
sieur Randolf s'égare dans un grand nom-
bre de raisonnemens choquants ausquels
il ajoute des menaces, disant, qu'il y
„ a des Seigneurs en Angleterre, qui
„ seroient bien aises de profiter de sem-
„ blables désordres, pour avancer leur
„ prétendu droit, ce que Sa Majesté pour-
„ roit prévenir, en se comportant selon les
„ avis de la Reine sa Souveraine, laquel-
„ le seroit prête en ce cas-là, non seule-
„ ment de soutenir le droit de Sa Maje-
„ sté, mais de supprimer encore par son
„ autorité les machinations de ceux qui
„ voudroient tramer quelque chose à son
„ préjudice.

„ Et à préſent, ajoute-t-il, s'il plait à „ Vôtre Majeſté de ſçavoir, qu'elle ſor- „ te de mariage ſeroit le plus au goût de „ ma Reine, je lui dois dire, que ce ſe- „ ra celui qui ne cauſera point de jalou- „ ſie ni de troubles entre les deux Ro- „ yaumes, comme il eſt arrivé lorſque „ Vôtre Majeſté étoit mariée avec le Roy „ de France. Il vaudroit bien mieux que „ l'on pût trouver quelque Seigneur An- „ glois de grande naiſſance, qui fût aſſez „ heureux pour plaire à Vôtre Majeſté; „ moyenant quoi la Reine ma Souverai- „ ne feroit connoître plus promptement „ & même avec plus de ſuccés, combien „ elle ſouhaite que Vôtre Majeſté lui „ ſuccéde, en cas qu'elle vienne à mourir „ ſans enfans. Mais ſans cela, elle ne ſau- „ roit rien promettre, qui ſoit au gré de „ Vôtre Majeſté.

C'étoit là le contenu de la premiere inſtruction de Monſieur Randolph ſur le ſujet du mariage avec l'Archiduc Charles. Mais il avoit encore une commiſſion ſecréte pour le Comte de Murray & pour le Secretaire Lidington, afin de leur propoſer Milord Robert Dudley; auſſi me preſſa-t-il fort de ſeconder ſon mariage avec nôtre Reine.

Ce procedé fit aſſez connoître, que la Reine Eliſabeth ne ſouhaitoit par le mariage de la Reine d'Ecoſſe avec l'Archiduc Charles. Mais elle le fit encore mieux connoître peu de tems aprés, quand elle envoya le Comte de *Suſſex* vers l'Empereur, tant pour le féliciter ſur ſon couronnement, que pour négocier ſous main le mariage de l'Archiduc avec elle-même; car on lui avoit fait eſperer, que la choſe réüſſiroit. Cependant cette affaire ne fut pas ménagée ſi ſecrétement, que nôtre Reine n'en fût avertie par quelques bons amis qu'elle avoit en l'Angleterre; depuis ce tems là, il n'y eut que de la jalouſie & de la méfiance entre les deux Reines. Cette inimitié ne demeura pas long-tems cachée: elle éclata bientôt à l'occaſion d'une lettre, qu'Eliſabeth écrivit à la Reine d'Ecoſſe, où elle entreprenoit encore de lui donner des avis néceſſaires ſur le mariage ſuſdit, feignant d'agir toûjours par un principe d'amitié: mais la Reine d'Ecoſſe, qui ſavoit où elle viſoit, & qui étoit informée de ſes pratiques à la Cour de l'Empereur, ne pouvoit s'empêcher de ſe plaindre d'une maniere d'agir ſi diſſimulée. La lettre de la Reine d'Angleterre fut écrite aux

inſtances de quelques uns de la Famille de Hamilton. Car aprés que Monſieur Randolph eût parlé de la maniere que j'ai dit contre le mariage de la Reine d'Ecoſſe avec l'Archiduc Charles, & qu'il eût allegué qu'il y avoit des nobles en Angleterre dont elle pourroit choiſir un époux ; il paſſa plus outre, & dit un jour au Comte de Murray & au Secretaire Lidington ; *que penſez-vous Meſſieurs, du Seigneur Robert Dudley, ſeroit-ce pas un bon parti pour vôtre Reine* ? Mais ayant remarqué qu'on y faiſoit peu de reflexion, il en avertit la Reine Eliſabeth, laquelle trouva bon aprés cela, de permettre au Comte de *Lenox*, qui demeuroit alors en Angleterre, de faire le voyage d'Ecoſſe, ſous prétexte de voir la Reine & d'y ſolliciter quelques affaires particuliéres. Milord *Darnly* ſon fils aîné étoit un jeune Prince de bonne mine, & c'étoit apparemment un de ceux que la Reine d'Angleterre m'avoit dit vouloir propoſer à la Reine d'Ecoſſe, pour le marier avec elle.

Mais pour revenir à la Lettre de la Reine Eliſabeth, elle y parloit encore comme une amie, qui s'intereſſoit pour le repos de ſon Royaume, priant nôtre

Reine de prendre garde, qu'en faiſant plaiſir au Comte de Lenox, elle ne deſobligeât ceux de la maiſon des Hamiltons, puis qu'il en pourroit naître des mécontentemens & des troubles. Elle ajoutoit encore d'autres avis, qui auroient été pris en bonne part autrefois, mais qui furent mal expliquez, à cauſe de ce qui s'étoit paſſé. *David Rixio*, qui étoit devenu Secretaire depuis peu, & qui faiſoit les lettres Françoiſes pour Sa Majeſté, leſquelles elle étoit accoûtumée de copier de ſa propre main, ne contribua pas peu à augmenter cette meſintelligence. Car il étoit peu habile en ce métier, & n'en ſavoit pas aſſez, pour choiſir les expreſſions, qui pouvoient adoucir les choſes. En ſorte que la réponſe que la Reine d'Ecoſſe fit faire à la lettre d'Eliſabeth, fut conçûë en des termes trop forts, & qui marquoient du dépit; ce qui choqua tellement la Reine Eliſabeth, qu'elle le prit pour une eſpéce de rupture & de renonciation à ſon amitié. Auſſi le commerce de lettres, qui auoit duré juſqu'alors entre les deux Reines, & auquel on n'avoit jamais manqué une ſemaine, fut interrompu tout d'un coup. Mais la Reine d'Ecoſſe ſe raviſa bientôt; car n'ayant

plus la même commodité de commerce avec ſes amis d'Angleterre, elle prevoyoit bien; qu'à la longue, cela porteroit préjudice à ſes affaires; ce qui la fit reſoudre de m'envoyer vers la Reine Eliſabeth, laquelle de ſon côté ne vouloit point de guerre avec l'Ecoſſe, mais l'évitoit de tout ſon pouvoir; parce qu'elle s'étoit déja broüillée avec le Roi d'Eſpagne, qui l'accuſoit d'avoir fomenté les troubles du Pays-Bas, en quoi il ne ſe trompoit pas tout-à-fait; car ſon conſeil lui avoit inſpiré cette maxime; que pour vivre chez elle en repos, il falloit troubler celui de ſes voiſins, & entretenir leurs diviſions.

A mon retour en Ecoſſe, je trouvai la Reine à St. Johnſton, l'an 1564. le 5. de May. Elle me reçut d'une maniere fort obligeante; je lui preſentai des Lettres de l'Empereur, de l'Electeur Palatin, du Duc *de Lorraine*, & du Duc *d'Aumale*, qui étoient toutes en ma faveur. Aprés que je l'eus informée des ſentimens que l'Empereur Maximilien avoit à l'égard du mariage de ſon Frere l'Archiduc Charles, comme elle ſavoit déja d'ailleurs, quelle part y avoit la Reine Eliſabeth, elle abandonna tout d'un coup

ſes anciens projets & n'y ſongea plus. Au lieu donc de m'envoyer en Allemagne, comme elle en avoit eu l'intention, elle m'ordonna d'aller en Angleterre, quoi que je ne fuſſe pas encore bien réſolu de m'établir en Ecoſſe, voyant que tout s'y acheminoit à des diſſenſions civiles, & que par conſéquent il n'y auroit pas grand' fortune à eſperer pour moi. D'ailleurs je ne pouvois abandonner qu'avec peine les grands avantages, qu'on m'avoit offerts en France. Neanmoins, me voyant ſi fort preſſé par une Reine, dont j'étois né ſujet, qui me vouloit beaucoup de bien, & qui avoit beaucoup de vertu, je n'eus pas le cœur de la quitter, ſurtout voyant qu'elle me prioit inſtamment de la vouloir aſſiſter dans le deſſein qu'elle avoit de regagner l'affection de ſes Sujets, laquelle elle avoit perduë pour n'être pas de leur Réligion. Je ſavois qu'elle avoit beſoin de ſe faire des amis, & que ſon plus grand interêt conſiſtoit à entretenir une bonne intelligence avec la Reine d'Angleterre. Tout cela me fit réſoudre de la ſervir plûtôt avec peu de profit, que de faire grande fortune ailleurs. Je lui trouvai une liberalité naturelle qui alloit à l'excés, & n'étoit nullement

ment proportionée à l'état de ſes finances; ce qu'elle fit connoître entr'autres choſes, en ce que non ſeulement elle me donna un appointement annuel de mille marcs, payable ſur ſes revenus de France, mais elle m'offrit même des terres qui lui apartenoient dans le lieu nomme *Achtermugtie*, leſquelles je refuſai d'accepter, diſant qu'il valoit mieux que ce fût la Reine qui poſſedât cet héritage, que moi. Mais une autre perſonne qui aprit, que la Reine m'avoit fait une offre ſi genereuſe, ſollicita ces terres pour lui, & les obtint. Je m'engageai donc au ſervice de la Reine, ſans plus ſonger à l'établiſſement que je pouvois trouver dans les Pays étrangers, quoi que je n'euſſe autre revenu en ce tems-là, que celui que je devois eſperer de mon ſervice. Je fus dépêché bientôt aprés pour l'Angleterre, avec l'inſtruction ſuivante, qui fut écrite de la main du Secretaire Lidington & ſignée par Sa Majeſté. Mais elle me donna de plus des inſtructions particuliéres de bouche, tant pour la Reine d'Angleterre, que pour l'Ambaſſadeur d'Eſpagne; pour Mademoiſelle *Marguerite Duglas*; & pour pluſieurs autres amis qu'elle avoit à la Cour de la Reine Eliſabeth.

In-

Instructions pour nôtre Ministre privé Jaques Melvil, Deputé vers nôtre bienaimée Sœur, la Reine d'Angleterre: écrites à Edimbourg, le 28. de Septembre 1564.

„ PRemierement, aprés que vous aurez délivré vos Lettres & fait les „ complimens ordinaires, de la maniere „ la plus obligeante qu'il vous sera possi„ ble, vous declarerez à nôtre bonne „ Sœur, qu'ayant fait un voyage de „ deux mois vers les Provinces Septen„ trionales de nôtre Royaume, nous „ n'avons reçu d'elle ni lettre ni aucune „ nouvelle. Que dans l'impatience où „ nous sommes d'en aprendre, & de con„ tribuer de nôtre côté tout ce qui peut „ servir à la continuation d'une amitié „ reciproque, nous avons trouvé à pro„ pos de vous envoyer vers elle, pour „ l'informer de l'état de nôtre santé & „ de nos affaires, afin que vous puissiez „ aussi nous informer à vôtre retour de „ l'état où vous aurez trouvé nôtre bon„ ne Sœur, à laquelle nous souhaitons „ toûjours autant de bien & de prospé„ rité que nous nous en souhaitons à „ nous-même.

„ Que

„ Que nous avons apris par les Let-
„tres de *Mylord Robert* à Lidington &
„par celles de ſon Secretaire à nôtre Fre-
„re le Comte de Murray & à Liding-
„ton, que nôtre bonne ſœur trouve
„quelque choſe à redire à la lettre que
„nous lui avons écrite ſur le ſujet du
„Comte de Lenox, comme ſi nous
„avions pris ſes avis en mauvaiſe part.
„Nous ſommes trés-affligées de voir que
„nôtre lettre a été ſi mal expliquée. Car
„nous avons crû de bonne foi, que ſes
„avis venoient d'un cœur franc & ſincé-
„re, & qu'il nous étoit permis d'y ré-
„pondre avec la même ſincerité & fran-
„chiſe, quoi que nous ne nous puiſſions
„plus ſouvenir des termes ni des expreſ-
„ſions de nôtre lettre : car nous ne ſom-
„mes pas accoûtumée d'en garder copie,
„quand nous écrivons de nôtre propre
„main, quoi qu'il vaudroit mieux que
„nous l'euſſions fait, parce qu'ayant une
„copie de cette lettre, il nous ſeroit fa-
„cile d'éclaircir le ſens de nos paroles,
„& de nous juſtifier. C'eſt pourquoi
„vous la prierez de nôtre part, qu'elle
„vous faſſe voir l'endroit de la lettre, qui
„a cauſé le mal-entendu, afin que vous
„lui puiſſiez expliquer le veritable ſens de
„nos

„nos paroles, & qu'elle ſoit délivrée de „tout ſoupçon. Il eſt vrai qu'en liſant „la lettre de nôtre bonne Sœur, nous „nous ſommes ſentie un peu offenſée, & „& nous en avions raiſon auſſi. Car il „y paroiſſoit que nôtre Nobleſſe s'étoit „plainte, de la permiſſion que nous „avions donnée au Comte de Lenox, & „que ſon arrivée pourroit exciter des „troubles dans nôtre Royaume. Nô„tre Frere & Lidington nous ont fait „connoître auſſi, qu'on les a voulu fai„re paſſer pour complices de cette affai„re, comme s'ils euſſent deſiré que le „voyage du Comte fût empêché par „cette voye illégitime, quoi qu'ils pro„teſtent de n'y avoir jamais ſongé. Auſſi „avons-nous trop de preuves de leur fi„delité envers nous, pour les pouvoir „ſoupçonner d'une conduite ſi peu ſin„cere, aprés que nous les avons obli„gez en tant de maniéres, & agi toû„jours ſi confidemment avec eux. Nous „nous crûmes donc peu obligées à celui, „quel qu'il puiſſe être, qui avoit fait de „ſi mauvais raports de nos Sujets, com„me s'ils étoient d'humeur de faire con„noître leurs ſujets de plainte à un autre, „plûtôt qu'à nous.

„Ces

„ Ces raiſons & d'autres ſemblables „ nous avoient mis en ſi grande colére, „ que, quand nous aurions écrit avec „ encore plus de liberté, nous aurions „ eſperé que nôtre bonne Sœur ne l'auroit „ pas pris en mauvaiſe part ; parce que „ nous n'avions nullement le deſſein de „ l'offencer. D'ailleurs, de l'humeur que „ nous ſommes, nous n'aimons guéres à „ déguiſer nos ſentimens, & nous ne crû- „ mes pas le devoir faire auſſi, écrivant à „ une Sœur, à laquelle nous avions toû- „ jours écrit familierement. C'eſt pour- „ quoi vous la prierez de bannir de ſon „ cœur tous les ſoupçons, & que s'il y a „ quelque expreſſion dans nôtre lettre, „ qui ſouffre deux ſens, elle veüille bien „ en choiſir le meilleur. Si elle en uſe „ ainſi, nous ſommes aſſurée, que „ comme nous n'avons eu aucun deſſein „ de la choquer, il n'y a rien auſſi de cho- „ quant dans nôtre Lettre.

„ Nous nous ſommes expliquées plus „ amplement là-deſſus de bouche, & puis „ que vous ſavez nôtre volonté, il vous „ ſera facile de vous y conformer ſelon les „ occaſions.

„ Vous la prierez de vous donner une „ réponſe qui ſoit conforme à ce que

„ Mon-

„ Monſieur Lidington a écrit à Milord
„ Robert & au Secretaire *Cecil*, particu-
„ lierement en ce qui touche une nou-
„ velle conférence, où les Miniſtres des
„ deux Couronnes étant bien inſtruits de
„ la volonté de leurs *Maîtres*, & pour-
„ vûs des pouvoirs ſuffiſants, puiſſent
„ mettre fin à toute ſorte d'ombrage &
„ de meſintelligence.

„ Informez-vous auſſi avec ſoin des
„ démarches & des deſſeins du Parlement
„ d'à préſent, & tâchez de ſavoir de tous
„ ceux qui vous penvent donner quelque
„ lumiere là deſſus, pour quel ſujet il a
„ été convoqué, de quoi on y traitera,
„ & combien de tems il demeurera aſſem-
„ blé. Sur tout tâchez de découvrir, ſi
„ l'on n'y traite rien, qui nous touche.
„ Vous pouvez dire à la Reine, comme de
„ vous-même, que nous eſperons qu'elle
„ ne voudroit pas ſouffrir qu'on y con-
„ clût rien qui fût directement ou indire-
„ ctement à nôtre préjudice. Elle ſait,
„ que nos Miniſtres & nous-mêmes,
„ avons toûjours dépendu de ſa volonté
„ & ſuivi de point en point ſes avis. Ain-
„ ſi, que l'affaire de la ſucceſſion ayant
„ été miſe ſur le tapis dans le dernier Parle-
„ ment, & devant être aparemment ré-
„ glée.

„ glée, & arrêtée dans celui d'à préſent, „ nous eſpérons qu'elle voudra profiter de „ l'occaſion, & faire quelque choſe en „ nôtre faveur, afin que le monde ſoit „ convaincu, que la bonne volonté de „ nôtre Sœur envers nous, eſt telle que „ nous avons toûjours crû; & que les en- „ vieux de nôtre bonne intelligence n'a- „ yent pas ſujet de dire, que nôtre amitié „ a beaucoup de paroles, & peu d'ef- „ fets.

M. R.

Etant arrivé à Londres, j'allai loger tout prés de la Cour, qui étoit en ce tems-là à Weſtmunſter. Mon hôte fit d'abord ſavoir mon arrivée, & Sa Majeſté me fit dire encore le même ſoir par Monſieur *Hatton*, qui fut fait du depuis Gouverneur de l'Iſle de Wight, que j'étois le bien venu, & qu'elle me donneroit audience le lendemain à huit heures, dans ſon jardin. Elle avoit été avertie de mon arrivée par le Comte de *Bedfort* Gouverneur de Berwyk. Le même ſoir, *Nicolas Throgmorton*, un de mes plus anciens & plus intimes amis, me vint viſiter. Nôtre premiere connoiſſance s'étoit faite pendant ſon exil en France du tems de

Marie

Marie Reine d'Angleterre, & lors qu'il y revint, en qualité d'Ambaſſadeur de la Reine Eliſabeth, j'eus encore plus d'occaſion de converſer familierement avec lui, étant alors au ſervice du Connêtable, avec une penſion du Roi. Il me donna enſuite une preuve de ſon amitié, me procurant une penſion de la Reine pour mieux ſubſiſter, lors que j'eus quitté la France, à cauſe de la guerre qui étoit entre elle & l'Ecoſſe. Il avoit une vénération toute particuliere pour la Reine d'Ecoſſe, & éroit fort pour le droit qu'elle avoit à la ſucceſſion de la Couronne d'Angleterre. Il m'informa pleinement de toutes choſes, & me donna des avis trés-utiles ſur la maniere dont il falloit traiter avec la Reine & avec chaque Courtiſan en particulier. Auſſi avoit-il été le premier Auteur & inſtrument de l'amitié, qui s'étoit formée entre les deux Reines & entre leurs principaux Miniſtres, qui étoient Milord Murrai, Lidington, Milord Robert, & Cecil; & quoi qu'il ne fût pas fort ami des deux derniers, neanmoins, ſachant que rien ne ſe faiſoit ſans eux, il les ménageoit pour réüſſir en des choſes, qui lui importoient plus que ſes avantages particuliers. Il me conſeilla entr'autres

d'é-

d'établir quelque commerce avec l'Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne, diſant que ce ſeroit le moyen de faire paſſer la Reine Eliſabeth par deſſus bien des articles, & de la perſuader, en cas qu'elle voulût faire la difficile.

Le lendemain, Meſſieurs Hatton & Randolph dernier Agent de la Reine Eliſabeth en Ecoſſe, me vinrent trouver à mon logis, pour me conduire prés de Sa Majeſté, laquelle ils diſoient être déja au jardin. Il y avoit avec eux un Valet de Milord Robert avec un cheval richement paré, qui me devoit ſervir de monture, & être à ma diſpoſition pendant tout le tems de mon ſéjour à Londres. Je trouvai Sa Majeſté, qui ſe promenoit dans une allée, & aprés lui avoir baiſé la main & preſenté mes Lettres de creance, je lui communiquai en François le ſujet de ma commiſſion le plus conformément à mon inſtruction qu'il me fut poſſible. Elle m'interrompit de tems en tems par ſes demandes, & voulut ſavoir entr'autres choſes, pourquoi je lui faiſois ma propoſition en François. A quoi je répondis, que n'étant revenu que depuis peu dans mon Pays, cette langue m'étoit plus familiere que celle de ma Patrie.

Sa premiere demande fut touchant la Lettre que la Reine d'Ecoſſe lui avoit écrite en des termes, à ce qu'elle diſoit, ſi dédaigneux & ſi choquants, qu'elle l'avoit priſe pour une renonciation à ſon amitié. Que cela lui avoit fait prendre la reſolution de ne lui plus écrire qu'une ſeule lettre auſſi dédaigneuſe que celle à laquelle elle devoit ſervir de réponſe. En diſant cela elle la tira de ſa poche, pour me la faire lire, car elle s'étoit préparée à me la montrer. Je l'aurois déja envoyée, ajouta-t-elle, mais je ne la trouve pas aſſez déſobligeante, & je tarde exprés juſques à ce que je ſois en aſſez mauvaiſe humeur, pour en faire une plus méchante. Je témoignai trouver fort étrange, que les manieres d'agir franches & innocentes de ma Reine envers Sa Majeſté fûſſent ſi mal expliquées, & déclarai que ma Souveraine ne ſe ſouvenoit de rien qui pût être choquant dans ſa Lettre Sur cela Sa Majeſté me délivra la Lettre même, & me la fit lire. Ce qu'ayant fait, je lui dis, que je n'y trouvois rien qui pût offenſer une bonne amie à laquelle on eſt en poſſeſſion d'écrire librement, que j'étois ſurpris de voir que Sa Majeſté, qui parloit ſi bon François,

ne ſût pas mieux le ſtile de la Cour de France, qui étoit court & franc, & qui ſouffroit ordinairement deux ſens, dont les bons amis choiſiſſoient toûjours le meilleur. Je priai donc Sa Majeſté de vouloir déchirer cette fâcheuſe Lettre, qu'elle avoit réſolu d'envoyer, pour réponſe à celle de ma Reine, & je lui promis en revanche, que je ne lui ferois jamais connoître que ſes innocentes expreſſions euſſent été ſi mal expliquées. Ayant dit encore quelque choſe ſur ce ſujet, je remarquai bien-tôt, qu'elle ne cherchoit qu'un prétexte pour pouvoir renoüer l'amitié, & qu'elle ſouhaitoit elle-même que mes raiſons fuſſent bonnes, ou du moins ſi ſpécieuſes qu'elle en pût paroître convaincuë. Ainſi la peur qu'elle avoit que toute amitié & correſpondance ne ſe rompît, & l'avantage que la Reine d'Ecoſſe lui donnoit, en faiſant le premier pas pour la reconciliation, la conduiſirent au point où je l'avois attenduë: pour donc ſortir d'affaires, elle me dit qu'avec une ſœur, elle ne ſe vouloit pas formaliſer de bagatelles, & qu'elle déchiroit ſa Lettre de bon cœur, comme elle fit dans le moment, avec promeſſe d'en uſer ſi bien à l'avenir avec ſa ſœur, qu'elle

qu'elle n'y reconnoîtroit jamais ni ombrage ni animosité. L'ancienne amitié étant ainsi rétablie, elle demanda, si la Reine avoit envoyé quelque réponse à la proposition faite par Monsieur Randolph sur son mariage; à quoi je répondis, conformément à l'instruction qu'on m'en avoit donnée, que ma Reine y songeoit peu, ou point de tout. Mais qu'elle attendoit l'arrivée des Commissaires Anglois pour traitter de cette affaire & de tout ce qui pourroit concerner le repos des deux Royaumes avec Milord Murray & le Secretaire Lidington. *Car voyant que l'entrevuë tant desirée de Vos Majestez ne se peut pas faire si-tôt, & que même il n'est pas à propos qu'elle se fasse, avant que les principes des jalousies & des soupçons soient effacez, elle est resoluë d'envoyer sur les frontieres les deux personnes dont je viens de parler, & espére que Vôtre Majesté y voudra bien députer Milord Bedford & Milord Robert Dudley, pour terminer les differens au gré des deux Parties.* Quoi! repartit la Reine, *il semble que vous faites peu de compte de Milord Robert, puisque vous le nommez le dernier. Mais en peu il sera plus grand Seigneur que l'autre, & vous le verrez*

avant que vous partiez d'ici. Car, ajouta-t-elle, *je l'eſtime comme un frere, & c'eſt le meilleur ami que j'aye. Auſſi ſi j'avois pû me réſoudre à me marier, ç'auroit été avec lui ; mais n'y pouvant pas contraindre mon humeur, ce me ſeroit un grand contentement de voir que la Reine ma Sœur voulût le choiſir pour ſon Epoux, n'y ayant perſonne à qui je puiſſe ſouhaiter de ſi bon cœur qu'il aît part à la ſucceſſion avec elle. C'eſt le moyen le plus ſûr de me délivrer de toute ſorte de crainte, car je connois que Milord Robert eſt ſi plein de zéle & de fidelité, qu'il ne ſouffriroit jamais que la moindre choſe ſe paſſât, qui pût troubler nôtre bonne intelligence. Et afin que la Reine ma ſœur n'aît pas ſujet de le mépriſer, vous n'avez qu'à reſter encore quelques jours ici, & vous le verrez fait Comte de Leiceſter & Baron de Denbigh.*

Cela fut exécuté enſuite à Weſtmunſter avec beaucoup de ſolennité, la Reine aidant elle-même à lui mettre les ornemens de cérémonie. Il étoit à genoux devant elle dans un grand ſérieux, pendant que la Reine ne ſe pouvoit pas empêcher de lui faire cent careſſes, tantôt en le pinçant doucement, tantôt en lui paſſant la main ſur la tête ou ſur l'épaule, quoi

quoi que l'Ambaſſadeur de France & moi y fuſſions preſens. Après cela Sa Majeſté ſe tourna vers moi, & me demanda ce que je penſois de ce Seigneur ; à quoi je répondis ; qu'étant bon ſerviteur, il étoit heureux d'avoir rencontré une Reine, qui pouvoit diſcerner & recompenſer ſon mérite. *Je ſai pourtant*, repliqua-t-elle, *que cette jeune perche à belle taille vous plait davantage*, montrant Milord *Darnly*, lequel, en qualité de premier Prince du ſang, portoit l'épée devant elle ce jour-là. Je lui dis là-deſſus, que jamais femme d'eſprit ne voudroit choiſir pour mari un homme, qui paroiſſoit plûtôt femme qu'homme. Car il étoit beau & ſans barbe, & avoit les traits du viſage un peu trop delicats pour ſon ſexe. D'ailleurs je ne trouvois pas à propos que la Reine crût, que je fuſſe porté pour lui, ou que j'euſſe à négocier de ce côté-là. Neanmoins, j'avois un ordre ſecret de traiter avec Madame *Lenox*, pour faire venir ſon fils en Ecoſſe, ſouss prétexte de voir le Pays & d'en ramener ſon Pere, qui y étoit en ce tems-là. Cependant je trouvois la Reine d'Angleterre toute déterminée à traiter le mariage entre la Reine d'Ecoſſe & le Comte de *Leiceſter*, & ce n'é-

toit que pour cet effet, qu'elle vouloit envoyer des Commiſſaires ſur la frontiere. Pendant les neuf jours que je reſtai à ſa Cour, elle me traita d'une maniere fort obligeante & avec beaucoup de familiarité. Elle ne laiſſoit pas échaper un ſeul jour ſans conferer avec moi, & quelquefois j'avois l'honneur de lui parler trois fois en un même jour. Souvent elle me témoignoit, que ne voyant gueres d'apparence de pouvoir parler ſi-tôt à ſa bonne ſœur elle-même, elle étoit réſoluë de me découvrir ſes penſées les plus ſecrétes, afin d'en pouvoir faire un rapport plus exact à ma Reine. Entre autres choſes, elle me dit, qu'elle ne ſe tenoit pas tant offenſée de la lettre de la Reine d'Ecoſſe, que de ce qu'elle dédaignoit le mariage avec le Comte de Leiceſter, qu'elle lui avoit fait propoſer par Monſieur Randolph. A quoi je répondis, qu'il en pourroit avoir parlé à Milord Murrai, & au Secretaire Lidington, mais qu'il n'avoit jamais directement propoſé la choſe à la Reine même, & que ni elle, ni ſes Conſeillers privez ne ſe pourroient reſoudre ſur cet article, avant que l'affaire de la ſucceſſion fut arrêtée. Que juſque là on ne feroit que traîner, & qu'on en éprouveroit la verité

té à la conférence qui ſe devoit tenir. La Reine repliqua que ſa ſœur n'avoit qu'à ſuivre ſes avis, & qu'aprés cela l'affaire de la ſucceſſion ſeroit bien-tôt vuidée. Que cependant la choſe étant aſſez importante, elle avoit ordonné à quelques-uns des plus illuſtres Juriſconſultes du Royaume, d'examiner cette matiere avec ſoin, & qu'elle ſouhaitoit fort que ces gens-là trouvaſſent le droit de ſa ſœur mieux fondé que les prétentions des autres. Je répondis que j'aurois tort de ne pas faire fonds ſur une déclaration, qui venoit de ſa propre bouche, & que Sa Majeſté ma Souveraine n'en avoit jamais attendu une autre; mais que c'étoit une choſe bien déplorable, que la plûpart des Princes ne connuſſent preſque point les intrigues de leurs Conſeillers, & qu'il y en eût ſi peu que l'on pût mettre en parallele avec feu ſon Pere Henry VIII. lequel agiſſant de ſa propre tête, avoit voulu choiſir pour ſon Succeſſeur préſomptif Jacques V. fils de ſa ſœur, pouſſé par la forte envie qu'il avoit d'unir toute cette Iſle ſous un même Chef. Qu'il avoit en ce tems-là une fille, & qu'il étoit en état d'eſpérer encore d'autres héritiers. Je ſuis bien-aiſe, repliqua-t-elle, que cela

n'eût point d'effet. *On voit pourtant*, répondis-je, *qu'il n'étoit pas ſi ſcrupuleux, que l'eſt Vôtre Majeſté, quoi qu'elle ſoit aſſurée de n'avoir jamais d'enfans, étant reſoluë, comme elle dit, de ne ſe pas marier. Il eſt vrai*, dit-elle, *j'y ſuis reſoluë; & je ne me marierai jamais, ſi la Reine ma ſœur ne m'y force par ſa conduite. Je ſai, Madame*, répondis-je, *que vous parlez ſincérement, & il n'eſt pas néceſſaire de m'en donner des aſſurances. Car vous ſavez qu'étant mariée, vous ne ſeriez que Reine, au lieu qu'à preſent vous étes Roi & Reine tout enſemble. Je ſai que vôtre grand cœur ne ſauroit ſouffrir un maître.* Aprés cela elle changea de diſcours, & fit paroître une grande impatience de voir ma Reine, attachant ſes yeux ſur ſon portrait, qui étoit là par hazard, comme ſi elle ne ſe pouvoit pas raſſaſſier de le voir, pendant qu'elle ne pouvoit la voir elle-même. Enſuite elle me mena dans une autre chambre, & m'y fit voir un petit Cabinet, où il y avoit pluſieurs portraits envelopez dans du papier, & où les noms étoient marquez de ſa propre main. Le premier qu'elle prit, portoit pour inſcription; *le portrait de Milord.* Je tenois la chandelle, & témoignois

avoir envie de voir celui qui portoit ce titre, mais elle fit difficulté de me le montrer. A la fin mon importunité prévalut, & je trouvai que c'étoit celui du Comte de Leiceſter. Je la ſuppliai de me le donner, afin de le preſenter à ma Reine, mais elle le refuſa, diſant que c'étoit l'unique qu'elle avoit de lui. Je lui répondis qu'elle n'avoit que faire d'une copie, dont elle avoit l'original, lui montrant le Comte, lequel je voyois à un coin de la chambre, parlant avec le Secretaire Cecil. Le portrait que Sa Majeſté tira enſuite, étoit celui de ma Reine, lequel elle baiſa d'une maniere fort tendre, & moi, ponr lui témoigner que j'étois ſenſible à cette demonſtration d'amitié, je m'émancipai à lui baiſer la main. Elle me fit voir auſſi un rubi de la groſſeur d'une bâle, & je la priai d'en vouloir faire preſent à ma Reine, ou du portrait du Comte, pour marque de ſon amitié. A quoi elle répondit, que ſi ma Reine vouloit ſuivre ſes conſeils, elle ſe verroit un jour en poſſeſſion de tout ce qu'elle avoit; mais que neanmoins elle me vouloit donner un beau Diamant pour elle. La nuit étoit déja bien avancée alors; c'eſt pourquoi elle m'ordonna de me rendre le len-

demain à huit heures du matin à ſon jardin, étant accoûtumée de s'y promener ordinairement en ce tems là. Y étant venu, elle me fit pluſieurs queſtions touchant l'Ecoſſe, & les autres Pays où j'avois voyagé. Elle voulût auſſi que je dînaſſe avec Madame *Strafford*, pour être plus proche, & pour en conferer plus ſouvent avec elle. Cette Dame étoit une femme de vertu & de grande pieté, & j'avois déja fait connoiſſance avec elle, lors que revenant de Geneve, où elle avoit été bannie, durant le régne de la Reine Marie, elle repaſſa par la France. Cette connoiſſance ne m'étoit pas inutile, car elle & Madame *Throgmorton* me donnoient de tems en tems des lumieres, dont j'avois beſoin. La Reine ma Souveraine connoiſſant l'humeur de la Reine Eliſabeth, m'avoit ordonné de ne me pas trop tenir ſur le grand ſerieux avec elle, & que pour éviter que ma converſation ne lui devint ennuyeuſe, il falloit quelquefois dire le mot pour rire; c'eſt pourquoi lui faiſant une fois rapport des differentes modes & coûtumes des Pays étrangers, je fis entrer dans la converſation juſques aux buſques des femmes. Elle me dit ſur cela, qu'elle avoit des habits de chaque

Pays, & de toutes les façons, & en effet elle en prit tous les jours un different du depuis, s'habillant tantôt à l'Angloise, tantôt à la Françoise, tantôt à l'Italienne, & continua ce changement durant tout le tems de mon sejour à Londres. A la fin, elle voulut savoir de moi, quelle sorte d'ajustement lui alloit le mieux, à quoi je répondis, qu'à mon avis c'étoit la mode Italienne, & il sembloit que cette réponse ne lui déplaisoit pas; car elle aimoit fort à faire parade de ses cheveux blonds; en sorte qu'un petit bonnet à l'Italienne étoit ce qui lui plaisoit le plus. Ses cheveux étoient plûtôt dorez que blonds; mais d'une frisure belle, & naturelle en apparence. Elle me demanda là-dessus quelle couleur de cheveux étoit reputée la plus belle, celle de ma Reine ou la sienne? Et voyant que j'hézitois d'y répondre serieusement, elle me pressa de me declarer sur ce point. Je dis qu'elle étoit la plus belle Reine en Angleterre, & que la mienne l'étoit en Ecosse. Mais cela ne la satisfaisant pas encore, je dis, qu'elles étoient toutes deux les plus belles de leur Pays: que Sa Majesté étoit effectivement plus blanche que la Reine d'Ecos-

se, mais que celle-ci étoit aussi fort belle. Elle voulût savoir encore quelle des deux étoit la plus grande, à quoi je repliquai que c'étoit ma Reine. *Il faut donc*, répondit-elle, *qu'elle soit trop grande, car je ne suis ni trop grande, ni trop petite. Mais*, ajouta-t-elle, *à quoi se divertit-elle le plus* ? Je dis, que quand je la quittai, elle prenoit le plaisir de la chasse, en revenant des Provinces que l'on nomme le *haut Pays*, & qu'elle aimoit fort à lire des histoires, ou à joüer du luth ou du clavecin, lors que des occupations plus importantes ne l'en empêchoient point. Elle demanda, si elle joüoit bien, & je répondis qu'elle s'en acquitoit assez bien pour une Reine.

Le même jour, aprés le dîné, Milord *Hunsdean* me fit passer sur une gallerie écartée, pour me faire entendre quelque musique, me faisant connoître en même-tems, que c'étoit la Reine même qui joüoit du clavecin; mais qu'il ne falloit faire semblant de rien. Aprés avoir un peu écouté à la porte, j'ouvris la tapisserie, & voyant que la Reine avoit le dos tourné de mon côté, j'entrai dans la chambre, & m'y tins assez long-tems sans faire bruit; ainsi j'eus le loisir de discerner,

cerner, qu'elle joüoit parfaitement bien. Mais dés qu'elle m'apperçût elle quitta le clavecin, & s'approchant de moi, comme toute ſurpriſe de me voir en ce lieu, elle commença de me charger des coups de poings, comme ſi elle étoit en colére contre moi, diſant qu'elle ne joüoit jamais devant les hommes, & qu'elle ne ſe divertiſſoit de cette maniére, que quand elle étoit ſeule. A la fin elle voulut ſavoir comment j'étois venu là. Je répondis que me promenant avec Milord Hunsdean, & paſſant par devant cette chambre, j'y avois entendu une muſique ſi raviſſante, que je n'avois pû reſiſter à la tentation de l'entendre de plus prés; que j'étois entré, avant que je m'en fûſſe bien apperçu moi-même; que je la ſuppliois de vouloir pardonner ce trop de familiarité à un homme qui étoit élevé à la Cour de France, où de ſemblables libertez étoient permiſes; que neanmoins j'étois prêt à ſouffrir tous les châtimens dont il plairoit à Sa Majeſté de punir mon crime. Aprés cela, elle prit un couſſin, & s'aſſit deſſus pendant que je me tenois à genoux devant elle. Mais elle voulut que je miſſe auſſi un couſſin ſous mes genoux, & m'en préſenta un de ſes pro-

pres mains. Je le refuſai au commencement, mais elle m'ordonna de le prendre. Ayant fait venir enſuite Madame Strafford (car juſque là elle avoit été ſeule) elle me demanda ſi ma Reine ne joüoit pas mieux qu'elle; à quoi je me trouvai obligé de répondre, qu'il s'en faloit beaucoup qu'elle ne s'en aquitât ſi bien, comme c'étoit la verité. Elle me dit auſſi que je parlois bon François, mais qu'elle ſeroit bien aiſe de ſavoir ſi je parlois auſſi bon Italien. Je lui répondis, que je n'avois pas eu le tems de m'y attacher beaucoup, n'ayant été que deux mois en Italie. Alors elle me parla en Allemand; mais je remarquai bien que cette langue ne lui étoit pas ſi familiere que l'Italienne. *Mais à quelle ſorte de lecture* (dit-elle entre autres choſes) *vous divertiſſez-vous le plus? & quelle eſpéce de Livres aimez-vous davantage, ceux de Théologie, ou les Hiſtoires, ou les pieces galantes?* Je lui répondis, que je me plaiſois tantôt aux uns tantôt aux autres. En cette occaſion, je fis tomber le diſcours ſur mon départ, & la ſuppliai fort de vouloir faire expedier bientôt mes dépêches. A quoi elle répondit, que je paroiſſois plûtôt ennuyé de ſa compagnie, qu'elle

ne l'étoit de la mienne. Je repliquai, que bien que j'euſſe toutes les raiſons du monde d'être ſatisfait & de me plaire en ſa Cour, je ſavois pourtant, que les affaires de ma Reine ne ſouffroient pas un plus long ſéjour. Mais elle voulut que je reſtaſſe encore deux jours, & c'étoit pour la voir dancer, à ce que j'apris du depuis. Ce qu'ayant fait, elle voulut ſavoir de moi, quelle d'elle ou de ma Reine dançoit le mieux. Je répondis, que ma Reine ne dançoit par ſi gravement, ni avec tant de diſpoſition qu'elle. Aprés cela elle témoigna de nouveau d'avoir grande envie de s'aboucher avec ma Reine. Je lui dis qu'il lui étoit facile d'aller inconnuë en Ecoſſe. Que la choſe n'étoit pas ſans exemple, & que Jaques V. étoit allé déguiſé en France avec ſon propre Ambaſſadeur, pour voir la ſœur du Duc de *Vendôme*, laquelle on lui avoit propoſée en mariage. Que la Chambre de Sa Majeſté pourroit être gardée, pendant ſon abſence, comme ſi elle étoit malade, & qu'il n'étoit néceſſaire de faire confidence de ſon voyage qu'à Madame Strafford, & à quelque femme de Chambre. *Helas!* repliqua-t-elle, *que ne m'eſt-il permis de le faire? Mais*, continua-

tinua-t-elle, *assurez vôtre Reine, que je l'aime tendrement, & que je veux entretenir à l'avenir une amitié plus étroite avec elle, que je n'ai fait par le passé, & que je ne souffrirai plus qu'aucun soupçon ou ombrage prenne place dans mon cœur.* Avec cela, elle me promit que je trouverois mes dépêches à Londres, chez le Secretaire Cecil. Car elle étoit alors à Hamptoncourt où elle me donna ses ordres de bouche, & je reçûs ensuite mes dépêches par écrit du Secretaire.

Le lendemain le Comte de Leicester me pria d'aller avec lui dans son Yacht jusques à Londres. Il avoit avec lui Monsieur Henri *Sidney* député d'Irlande. En chemin faisant, le Comte entra dans un discours familier avec moi, me disant entr'autres choses, qu'il avoit des habitudes avec le Comte de Murray, avec Lidington, & avec mon frere Monsieur *Robert*, & qu'il me connoissoit assez moi-même de reputation. De sorte que sur ce qu'on lui avoit dit de moi, il m'osoit bien demander, ce que ma Reine pensoit de lui & du mariage proposé par Monsieur Randolph ; à quoi je répondis assez froidement, conformément aux ordres que j'en avois. Il protesta alors, qu'il

qu'il n'avoit jamais eu la préſomption d'aſpirer à une fortune, qui étoit ſi fort au deſſus de lui, ne ſe jugeant par digne de ſervir une ſi grande Reine en qualité de laquais. Que ce mariage n'avoit été mis ſur le tapis, que par Monſieur Cecil ſon ennemi ſecret, & que ce n'étoit qu'un piége qu'on lui avoit dreſſé, pour luy faire perdre l'amitié des deux Reines à la fois, s'il avoit été aſſez étourdi pour y donner dedans. Qu'il me prioit fort d'en faire ſes excuſes à Sa Majeſté, & de la ſupplier d'avoir la bonté de ne le pas croire fol, ni criminel juſqu'à ce point là. Etant arrivez à Londres, nous dinâmes chez le Comte de *Pembroke*, lequel, quoi-que grand Maître, s'humilia ſi fort en cette occaſion que de ſervir la table lui-même. Il avoit une vénération toute extraordinaire pour ma Reine, & favoriſoit fort ſon droit à la Couronne d'Angleterre.

Aprés le dîner, je pris congé de l'Ambaſſadeur de France & de celui d'Eſpagne, qui me renvoyerent avec beaucoup de bons avis. Le Comte de Leiceſter, non content de ce qu'il m'avoit dit, écrivit encore une Lettre à Milord Murray, le priant de faire ſes excuſes à la Reine. Je

reçûs

reçûs mes dépêches du Secretaire Cecil au jour nommé, avec une lettre de créance, & une declaration plus ample ſur ce que la Reine m'avoit dit de bouche. Cecil y ajoûta une lettre pour le Secretaire Lidington. Car, comme j'ai dit ci-deſſus, Cecil, Leiceſter, Murray, & Lidington gouvernoient les deux Reines, & agiſſoient d'intelligence. Quand je pris mon congé, le *S*ecretaire Cecil me conduiſit par la Cour juſqu'à la derniere porte du palais, où il me mit une belle chaîne au col. Madame Lenox & Nicolas Throgmorton me chargerent de quantité de bons avis pour ma Reine, & la premiére y ajoûta un beau Diamant pour être preſenté à Sa Majeſté de ſa part. Elle envoya une Emeraude au Comte ſon mari, qui étoit alors en Ecoſſe, & un autre Diamant au Comte de Murray. Le Secretaire Lidington & mon frere Monſieur Robert eurent auſſi chacun quelque belle pierrerie; car elle avoit ſujet d'eſperer, que ſon fils Milord Darnly ſeroit plus agréable à la Reine d'Ecoſſe, que le Comte de Leiceſter. C'étoit une femme trés-ſage, & qui s'étoit aquis beaucoup d'amis par ſa bonne conduite.

A mon retour, je trouvai la Reine à Edin-

Edinbourg, à laquelle je fis mon raport ſur chaque point de l'inſtruction qu'elle m'avoit donnée, lui racontant en même tems ma maniere d'agir avec la Reine d'Angleterre.

Que ſur le premier Article, Sa Majeſté avoit répondu, que ſon impatience d'aprendre quelque nouvelle de ſa bonne Sœur, avoit été pour le moins auſſi grande, que celle de la Reine ma Souveraine l'auroit pû être; & que ſans doute ſon chagrin devoit avoir été plus ſenſible, puis qu'outre la fâcheuſe lettre, qu'elle avoit reçuë, elle avoit eu encore le déplaiſir d'aprendre, qu'elle dédaignoit l'offre du plus grand bien, qu'elle avoit à donner, ſavoir d'un homme, qu'elle eſtimoit infiniment, & qu'elle aimoit en frere. D'ailleurs, qu'elle ſe tenoit obligée, à Sa Majeſté de ce qu'elle lui avoit voulu envoyer quelqu'un de ſes Gentilshommes, & que ſon choix fût tombé ſur une perſonne, qui lui étoit déja connuë, & à qui elle avoit pû dire ſans ſcrupule tout ce qu'elle auroit voulu dire à Sa Majeſté même. Qu'elle m'avoit ordonné enſuite, de faire connoître à Sa Majeſté, avec combien de franchiſe elle avoit conferé avec moi; comme elle m'avoit fait confi-

confident de ſes deſirs & de ſes craintes ; combien elle étoit ſatisfaite ; avec quel ſoin elle vouloit entretenir la bonne intelligence établie entr'elles ; & que pour cet effet elle étoit reſoluë d'envoyer au plûtôt des Commiſſaires vers la frontiere, pour entrer en conférence avec Milord Murray, & le Secretaire Lidington.

Que pour ce qui étoit du Parlement, ſa convocation n'étoit pas encore arrêtée: mais que s'il venoit à être aſſemblé, il ne s'y concluroit rien, qui pût être préjudiciable au droit de Sa Majeſté, ni directement, ni indirectement, & qu'on ne manqueroit pas de l'avertir de bonne heure, de ce qui s'y paſſeroit à ſon égard.

Aprés cela, je raportai fidélement à ma Reine tous les diſcours, que la Reine Eliſabeth avoit eus avec moi, lui faiſant part en même tems des ſentimens & des avis de ſes amis d'Angleterre, tant Catholiques, que Proteſtans. Je n'oubliai pas auſſi de lui faire connoître les proteſtations que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne m'avoit faites, de la bonne volonté que ſon Maître avoit de ſeconder les interêts de Sa Majeſté.

Elle étoit ravie de voir que les affaires étoient ramenées à ces termes ; car elle

avoit

avoitpeur qu'on ne lui eût donné tout le tort, ſi cette meſintelligence avoit eu quelque fâcheuſe ſuite. Aprés qu'elle eût apris tout au long & ma conduite & le ſuccés de ma négociation, elle me demanda ſi je croyois que les proteſtations de la Reine d'Angleterre fuſſent conformes à ce qu'elle avoit dans le cœur. A quoi je répondis franchement, que je ne le croyois pas, & que ſelon toutes les aparences il y avoit de la diſſimulation & de la jalouſie. Qu'aprés ce qui s'étoit paſſé au ſujet du mariage avec l'Archiduc, elle ne manqueroit pas de craindre le reſſentiment de Sa Majeſté, d'autant plus que ſes éminentes qualitez étoient capables d'ébranler ſa Couronne, dés qu'elle le voudroit entreprendre. Que d'ailleurs, toutes ſes proteſtations d'amitié devoient être ſuſpectes, puis qu'elle offroit à Sa Majeſté un homme pour mari, dont elle ne ſe pouvoit pas paſſer elle-même en ce tems-là.

Peu de tems aprés les Seigneurs de Murray & de Bedford ſe rendirent à Berwick, pour conferer ſur le mariage de la Reine avec le Comte de Leiceſter; mais les offres, qu'on y fit de la part de la Reine Eliſabeth, étoient ſi peu con-

conſiderables, que l'envie que les Commiſſaires Ecoſſois avoient de conclure, qui étoit bien petite, diminua encore de beaucoup. Cependant le Cointe de Leiceſter avoit écrit une Lettre d'excuſe, ſi raiſonnable & ſi ſoûmiſe au Comte de Murray, que nôtre Reine en conçut veritablement de l'eſtime pour lui ; & la Reine Eliſabeth appréhendant qu'on ne la prît au pié de la lettre, en fit moins de ſcrupule d'accorder à Milord Darnly la permiſſion d'aller en Ecoſſe. Elle eſperoit qu'un jeune Prince, beau & bien fait, feroit mieux ſes affaires ſur les lieux que le Comte de Leiceſter ne les pourroit faire étant abſent.

Cette permiſſion lui fut procurée par le Secretaire Cecil, non pas qu'il ſouhaitât que Milord Darnly ſe mariât avec la Reine d'Ecoſſe, mais pour la tenir dans l'irreſolution, & l'empêcher de ſe marier auſſi long-tems, qu'il lui ſeroit poſſible. Car il ſe flattoit, que Milord Darnly n'oſeroit rien conclurre là-deſſus ſans le conſentement de la Reine Eliſabeth, ſes terres étant ſituées en Angleterre, & ſa mere y reſidant auſſi. Il croyoit donc que ſa Reine avoit cette affaire en ſa diſpoſition, & qu'elle la pouvoit avancer ou

arrêter

arrêter ſelon qu'elle le trouveroit à propos. Mais que ſi, au pis aller, Milord Darnly paſſoit plus outre, ſans reſpecter les commandemens de la Reine Eliſabeth, en ce cas-là, on étoit réſolu de le faire paſſer pour criminel d'état, & de le priver de tous les biens & de toutes les dignitez, qu'il poſſedoit en Angleterre.

J'ai dit ci-deſſus, que Sa Majeſté ma Souveraine ſe gouvernoit ſi bien depuis ſon retour en Ecoſſe, que ſes manieres honnêtes, obligeantes, & vraiment Royales lui aquirent une grande réputation par toute l'Europe. Elle étoit reſoluë & méme ſon penchant l'y portoit, de continuer de même juſqu'au bout de ſa vie, ne ſouffrant prés d'elle que des perſonnes ſages & d'un mérite connu. Auſſi avoit-elle ſi grande envie de ſe faire aimer de ſes Sujets, qu'elle vouloit que je fuſſe en quelque façon le directeur de toutes ſes démarches. *Je ſuis jeune*, dit-elle, *& j'ai beſoin de Conſeil. Vous avez de l'expérience & connoiſſez le monde, c'eſt pourquoi quand vous trouverez à redire à ma conduite, quand même ce ne ſeroit qu'un geſte malſeant, je vous prie de m'en avertir, afin que je m'en puiſſe de corriger de bonne heure.*

Je refuſai tout court un emploi ſi odieux, lui diſant qu'ayant été élevée en France avec un naturel auſſi heureux qu'elle l'avoit, elle pouvoit au lieu d'avoir beſoin de mes leçons, en donner à tous ſes ſujets. Mais elle ne m'en voulut pas quitter pour cela, & me dit qu'elle ſe connoiſſoit trop, pour m'en croire. Qu'elle avoit déja fait pluſieurs faux pas, ſans qu'elle eût eu aucune mauvaiſe intention; mais faute d'experience & de bon Conſeil. *La plûpart des Courtiſans*, continua-t-elle, *ne s'étudient qu'à la flatterie, & intereſſez comme ils ſont, ils ne nous diſent pas ce qui nous eſt utile, mais ce qu'ils croyent être utile à eux mêmes. C'eſt pourquoi je vous conjure d'accepter la charge que je vous impoſe, & n'apprehendez pas que vous me puiſſiez deſobliger, en vous aquittant de ce que que je vous ordonne* Je lui repliquai, que cette commiſſion me paroiſſoit fort dangereuſe, & que j'aimerois mieux que Sa Majeſté en voulût charger ſon frere le Comte de Murray & Lidington. *Non*, dit-elle, *je ne ſaurois pas ſi bien ſouffrir leurs leçons que les vôtres: mais je vois bien ce que c'eſt; Vous craignez de perdre mon affection en me diſant trop de veritez. N'ayez*

pas

pas ſi mauvaiſe opinion de moi, & donnez moi plûtôt les occaſions de vous en pouvoir déſabuſer, en faiſant tout de bon, ce que je vous ai prié de faire. Au lieu de vous haïr, quand vous me direz mes défauts, vous verrez que je vous en eſtimerai davantage, perſuadée que je ſuis que vous ne me direz rien, qui ne procéde d'un cœur plein de zéle, & de bonne volonté pour moi. Dés ce tems-là elle me confia ſes affaires les plus importantes, particulierement celles, qu'elle avoit à démêler avec les Puiſſances Etrangeres. Elle me faiſoit voir les Lettres qu'elle en recevoit, & m'obligeoit d'écrire en ſa faveur à tous les Princes & à toutes les perſonnes illuſtres de ma connoiſſance, ce que je fis toûjours avec les éloges qui lui étoient dûs. Je ne manquois point de lui en montrer les réponſes, qui contenoient ordinairement ce qui étoit arrivé de plus remarquable aux Pays étrangers, & comme elle avoit l'eſprit curieux & vif, cela lui donnoit un contentement tout extraordinaire. Elle s'ennuyoit quelque fois ſeule, & alors elle étoit bien aiſe de s'entretenir avec ceux qui avoient vu le monde, & qui pouvoient fournir à l'entretien.

En ce tems-là, l'Ambaſſadeur de Savoye amena avec lui en Ecoſſe un certain Piémontois, nommé *David Riccio*, qui étoit bon muſicien & de trés-agréable compagnie. Sa Majeſté avoit trois valets de Chambre, qui chantoient bien; mais il y manquoit une baſſe pour faire un concert entier. On crut donc que ce Riccio ſeroit propre à remplir cette place, & on en parla à la Reine.

Il chantoit donc quelquefois avec les autres, & le Secretaire François ayant pris ſon congé pour s'en retourner en France, il obtint ſa Charge, & ſon credit augmenta de jour en jour; mais il n'avoit pas aſſez de prudence pour ménager ſa fortune. Car ſouvent il vouloit parler publiquement à la Reine, quand elle étoit en conférence avec les Deputez de la Nobleſſe, ou même en pleine aſſemblée des Etats. Cela lui attira beaucoup d'envieux, & quand à la fin il fut devenu ſi grand, que toutes les dépêches devoient paſſer par ſes mains, ſa vanité en augmenta à un point, qu'il ſe fit haïr mortellement. Toutes les fois que les Nobles entroient chés la Reine, on le trouvoit dans la chambre, ce qui faiſoit froncer le ſourcil aux uns, & hauſſer les épaules

aux

aux autres: & il y en eut même qui furent tentez de le pouſſer dehors. Il devint bientôt riche, parce que ceux qui avoient de grands procés ou qui ſollicitoient quelque bénéfice ou quelque charge, ou qui vouloient ſuplanter leurs rivaux dans la faveur, n'avoient qu'à s'adreſſer à lui les mains pleines. Neanmoins il n'étoit pas toûjours ſans peur, & un jour il me fit ſes plaintes ſur le miſerable état de ſa vie, me priant fort de le vouloir aſſiſter de mes conſeils. Je lui répondis que les étrangers ſe rendoient toûjours odieux, quand ils ſe mêloient trop des affaires du Pays où ils étoient. Il repliqua, qu'étant Secretaire de la Reine, cela lui faiſoit naître ſouvent les occaſions de parler à Sa Majeſté, & que ſon Prédeceſſeur en avoit fait de même. Je répondis, que les affaires les plus importantes paſſoient par ſes mains, & que la Nobleſſe s'en trouvoit offenſée. Je lui conſeillai donc, de ſe retirer de la Chambre de la Reine toutes les fois, qu'il y verroit entrer les Nobles, & qu'il feroit bien d'en parler à elle même, afin d'obtenir ſon aveu ſur cette conduite. Je lui alleguai mon propre exemple, & lui contay, comme j'avois été ſi avant dans les

bonnes graces de l'Electeur Palatin, qu'il me voulut toûjours avoir à ſa table ; & comme il avoit accoûtumé de converſer ſouvent avec moi en préſence de toute la Cour. Mais qu'auſſitôt que j'avois remarqué, que cela m'attiroit la haine des autres, je l'avois prié de me permettre de manger à la table de ſes Gentilshommes, & de ne plus conferer ſi familiérement avec moi devant tout le monde ; mais qu'au lieu de cela, quand il auroit quelque choſe à me commander, il me fit la grace de me faire appeller dans ſa Chambre. Qu'en uſant de la ſorte, il ne feroit préjudice ni à moi, ni à lui-même, & que ſes Sujets ne ſe pouvant plus plaindre d'un excés de faveur envers un Etranger, en ſeroient plus contens de leur Maître, & que j'en ſerois en même-tems moins expoſé à leur haine. Je conſeillai à Riccio d'en faire de même, s'il vouloit agir en homme ſage ; & il m'aſſura qu'il avoit réſolu de ſuivre mon avis. Mais dans la ſuite, il me fit connoître, que la Reine n'y vouloit pas conſentir, & qu'elle lui avoit ordonné d'en uſer, comme il avoit fait par le paſſé ; à quoi je ne répondis autre choſe, ſinon que j'en apréhendois de fâcheuſes ſuites.

Neanmoins voyant que la haine qu'on portoit à cet homme devenoit plus forte de jour en jour, & que ſa chûte, qui me paroiſſoit inévitable, pourroit apporter quelque déplaiſir & quelque préjudice à Sa Majeſté même; parce que cette bienveillance extraordinaire pour un étranger lui faiſoit perdre l'affection de ſes Sujets, je fis ſouvenir Sa Majeſté, de ce qu'elle m'avoit ordonné, & que pour m'en aquitter, je me trouvois obligé de l'avertir, que ſa maniere d'agir avec David Riccio lui ſuſciteroit de grands embarras, ſi elle n'y donnoit ordre de bonne heure. Je lui repreſentai tout au long les raiſons que j'avois d'en craindre quelques ſuites fâcheuſes, & qu'elles ſeroient d'autant moins à éviter, que Riccio étant Catholique Romain & favori connu du Pape, les Sujets commençoient à ſoupçonner, qu'il n'y eût quelque deſſein formé contre leur Réligion: que pour en prevenir les effets, ils ne manqueroient pas de travailler à la ruine d'un homme, qui leur paroiſſoit d'autant plus dangereux, que Sa Majeſté le preferoit à tous ceux du Pays. Je raportai enſuite à Sa Majeſté quels avis j'avois donnez à Riccio, & afin qu'elle ne ſe trouvât pas offen-

offenſée de ma franchiſe, je lui dis le tout dans les termes les plus reſpectueux & les plus ſoûmis que je pus trouver. Elle me répondit, que Riccio ne ſe mêloit que des dépêches étrangeres, comme ſon Prédéceſſeur avoit fait avant lui: Que d'ailleurs elle croyoit que perſonne ne pouvoit diſpoſer plus légitimement de ſes faveurs, qu'elle même, & que ſa condition ſeroit fort à plaindre, ſi elle étoit obligée de conſulter là-deſſus le caprice de ſes Sujets. Je lui dis qu'elle ſe pouvoit ſouvenir encore du déplaiſir que lui avoit cauſé le peu de conduite d'un Gentilhomme François nommé Chattellier, lequel enorgueilli du trop de bonté que Sa Majeſté avoit eu pour lui, en étoit venu à un degré d'inſolence, que dans la ſuite, elle en avoit été honteuſe elle-même. Qu'à mon avis un peu plus de retenuë avec les Etrangers Papiſtes, ne les rendroit pas ſeulement plus reſpectueux & plus ſages, mais que Sa Majeſté en conſerveroit mieux en même-tems les cœurs de ſes Sujets. Elle témoigna m'être obligée des bons avis que je lui avois donnez, & reſoluë de s'en ſervir dans les occaſions.

Milord Darnly étant venu en Ecoſſe, ſur

ſur l'avis de ſes bons amis, il trouva la Reine à Weems, & il lui pleut d'abord tellement, qu'elle dit par-tout, que c'étoit l'homme le mieux fait & le plus galand qu'elle eût jamais vû. Car outre la beauté de ſon viſage, il avoit la taille fort avantageuſe & trés-bien priſe. Il avoit été inſtruit en toute ſorte d'exercices, propres aux gens de ſa condition, & y réüſſiſſoit fort bien. Aprés avoir été quelque tems à la Cour, il parla de mariage à Sa Majeſté, ce qu'au commencement elle témoigna trouver fort étrange. Elle m'en fit confidence le même jour, & me dit qu'elle avoit refuſé une bague, qu'l lui avoit offerte. Je pris l'occaſion de parler en ſa faveur, & de lui repreſenter, que c'étoit le mariage le plus convenable à ſes iuterêts, qu'elle pût jamais faire, parce que ſa prétenſion à la Couronne d'Angleterre en ſeroit miſe hors de diſpute. Je ne ſai comment Riccio devint ſi grand ami de Milord Darnly, mais il eſt aſſuré qu'il avança fort ſes affaires auprés de la Reine, de ſorte que de jour en jour elle parut moins éloignée de ce mariage, & qu'à la fin elle s'y determina tout de bon.

La Reine d'Angleterre en étant averti-

tie, ordonna à Milord Darnly de retourner auprés d'Elle. En même tems, elle envoya *Nicolas Trogmorton* en Ecosse, afin d'empêcher ce mariage, & au cas que la Reine ne voulût pas déferer à ses avis, de persuader les Grands & généralement tous ceux qui étoient de la Réligion Protestante, de s'y opposer ; jusqu'à ce que Milord Darnly eût promis & signé en bonne forme, de vouloir maintenir la Réligion Protestante dont il avoit fait profession en Angleterre.

Nôtre Reine, au contraire, voyant, que celle d'Angleterre contrecarroit tous les mariages, qui pouvoient lui convenir, prit une forte resolution de ne plus differer. Le Duc de *Chattellerault*, les Seigneurs *d'Argile*, *Rothes*, Murray, *Glencair*, & d'autres s'y opposoient, & aprés avoir essayé en vain d'enlever Milord Darnly à la rade de Baith, où il accompagnoit la Reine, ils quittérent la Cour, & se soûleverent, au grand déplaisir & mécontentement de la Reine. Mais les Troupes de Sa Majesté étant d'abord prêtes, les Rebelles furent surpris & accablez, avant que de pouvoir joindre leurs forces. C'est ce qui les obligea de se retirer en Angleterre, pour y trou-

ver leur ſûreté auprés de celle, qui avoit promis de riſquer ſa Couronne en leur faveur, en cas qu'ils fûſſent reduits à quelque extrémité, pour s'être oppoſez au mariage de la Reine. Mais malgré ces belles promeſſes, toute aſſiſtance leur fut refuſée, & quand le corps des Refugiez qui ſe tenoient à Neucaſtle, deputa le Comte de Murray vers la Reine, il n'en remporta que du mépris & de la honte. La raiſon en eſt que les Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne avoient reproché à la Reine Eliſabeth, de la part de leurs Maîtres, qu'elle étoit la cauſe des troubles de l'Ecoſſe, & qu'elle ſe plaiſoit à ſemer la diſcorde parmi ſes voiſins. De ſorte que pour leur pouvoir fermer la bouche, elle ſe ſervit de cét artifice de maltraiter les Députez des Rebelles, en leur faiſant entendre ſous main, que ce n'étoit que pour ſauver les aparences, & que s'ils vouloient declarer publiquement, qu'elle ne les avoit pas pouſſez à la revolte, elle les aſſiſteroit de toutes ſes forces. En effet, elle mania la choſe ſi adroitement, que le Comte de Murray & l'Abbé de *Kilwinning* ſon compagnon le crurent, & ſe laiſſerent aller à cette lâche complaiſance, que d'atteſter

une fauſſeté, & de déclarer à genoux en préſence des deux Ambaſſadeurs dont j'ai parlé, qu'ils ne s'étoient oppoſés à leur Reine, que de leur propre mouvement, & que la Reine Eliſabeth n'y avoit eu nulle part. Mais ces Meſſieurs ſe trouverent bien trompez dans leur attente, quand la Reine leur répondit; *C'eſt à cette heure que vous dites la verité, car jamais je n'ai conſeillé ni à vous ni à vos Complices de vous oppoſer à vôtre Reine, ſachant trop bien que vôtre abominable crime pourroit ſervir d'exemple à mes propres Sujets, & les porter à une ſemblable trahiſon; c'eſt pourquoi ôtez-vous de ma préſence, car vous n'êtes que des traîtres deteſtables.*

Ce reproche honteux, qui les étourdit comme un coup de foudre, fut la recompenſe, qu'ils reçûrent de la Reine Eliſabeth; & ſi quelques Proteſtants ne ſe fuſſent employez en leur faveur, on ne les auroit pas ſeulement ſoufferts dans le Royaume. Neanmoins on leur avoit promis un peu auparavant, que pourvû qu'ils vouluſſent faire cette fauſſe déclaration, on leur donneroit tout le ſecours qu'ils pourroient demander, quand même Sa Majeſté y devroit riſquer le tout.

On

On ne leur donna pas seulement des assistances secrettes, & ils n'avoient pour vivre, que ce qu'ils pouvoient obtenir de quelques amis particuliers, qui étoient de leur Réligion, & ce peu de chose fut distribué entre eux à Neucastle, où ils demeuroient, accablez de misére & de confusion.

La Reine d'Ecosse voyant toutes les finesses, que la Cour d'Angleterre mettoit en pratique pour la tenir dans un celibat perpetuel, s'en détermina plus promtement sur son mariage avec Milord Darnly, lequel fut solennisé au Palais de *Halyrood House*, dans la Chapelle de la Reine. La cérémonie s'en fit à la façon de l'Eglise Romaine, & la Messe y fut celebrée, dequoi David Riccio avoit été le principal auteur.

L'Ecosse étant alors presque toute Protestante, on se scandalisa fort de ce procedé du Roi, d'autant qu'en Angleterre, il avoit toûjours fait profession de la Réligion Réformée. Cela, joint au credit de Riccio, que l'on savoit être pensionaire du Pape, augmentoit fort le soupçon qu'on avoit déja eu auparavant, qu'il se tramoit quelque chose contre la Réligion. Mais on n'en douta

plus, lors que le Pape envoya à nôtre Reine huit mille écus en or. Le vaisseau qui portoit cette somme fit naufrage sur la Côté d'Angleterre, sur les terres du Comte de Northumberland, qui s'attribua le tout, se fondant sur une loi qu'il me fit lire par son Avocat en vieux langage Normand, qui ne fut bien entendu, ni de moi, ni de lui-même. Car la Reine m'avoit envoyé vers lui, pour redemander cét argent: mais quoi que je fisse, il n'en voulut rien rendre, & cependant il étoit Catholique lui-même, & avoit toûjours témoigné être du nombre des amis secrets de Sa Majesté.

La Reine étant mariée avec Milord Darnly, elle l'honora beaucoup; & ceux qui vouloient avoir quelque part en sa bienveüillance étoient obligez d'en faire de même. C'est pourquoi dans le commencement, il se vit toûjours accompagné d'un grand nombre de Courtisans, & ceux qui étoient bien avec lui, faisoient le mieux leurs affaires. Mais il eut le déplaisir d'aprendre, que sa mere étoit emprisonnée au Château de Londres, par ce que le mariage s'étoit fait sans le consentement de la Reine d'Angleterre.

Juſques là j'avois été aſſidu au ſervice de la Reine, quoi qu'avec moins de familiarité qu'auparavant. Mais voyant que je ne lui étoit plus tant néceſſaire, je la priai de me vouloir permettre de m'en retourner en France, où j'avois paſſé la plus grande partie de ma vie. Sa Majeſté me le refuſa abſolument & voulut ſavoir quelle raiſon j'avois de l'abandonner. Je lui répondis, que la Cour étoit pleine de jalouſies & de ſoupçons, & que dans l'état où je voyois les choſes, je pourrois être plus utile à Sa Majeſté dans un Pays étranger, que chez elle. *Tout au contraire*, repliqua-t-elle, *ſi vous voulez, vous me pouvez rendre plus de ſervice dans ma Cour, que tout autre ne ſauroit faire. Mais vous ne me parlez plus avec la même liberté que vous avez fait autrefois, & en ce point, vous exécutez mal mes commandemens.* Je lui dis là-deſſus, que j'apprehendois que mes avis ne lui fuſſent quelquefois déſagreables ; mais m'ayant aſſuré que ma crainte étoit mal-fondée, elle me dit en confidence que j'avois des Ennemis qui tâchoient de me mettre mal auprés du Roi, en lui voulant perſuader, que je favoriſois le parti du Comte de Murray. Elle ajouta qu'elle avoit eu

soin d'effacer ces mauvaises impressions, étant convaincuë de ma probité, & de la droiture de mes sentimens. Qu'ainsi elle avoit dit au Roi, que je pouvois bien être ami du Comte de Murray, mais qu'elle étoit assûrée que je n'aimois ni sa rebellion, ni ses autres vices ; & que l'amitié qne j'avois pour elle, surpassoit de beaucoup celle que j'avois pour le Comte. *Je souhaite*, ajouta-t-elle, *que quand on vous rapportera quelque chose à mon préjudice vous l'écoutiez toûjours avec aussi peu de préoccupation, que j'écouterai ce que l'on me dira contre vous. Soyez seulement assidu auprés du Roi ; & comme il est encore jeune, assistez-le de vos Conseils, afin qu'il évite les inconveniens où son peu d'expérience le pourroit faire tomber. Voila ma main*, ajouta-t-elle, *pour vous assurer que de tout ce que vous me pourriez dire, je ne prendrai jamais rien en manvaise part ; car je say que vous n'agissez que par un mouvement de zéle & d'amitié pour moi. Du reste faites moi le plaisir de vivre bien avec Riccio, car on le hait injustement.* Le Roi me nomma dans la suite ceux qui avoient médit de moï, ajoutant qu'ils étoient aussi grands menteurs, que grands cau-

seurs.

ſeurs. Par ces manieres d'agir génereuſes & obligeantes, la Reine m'engagea de plus en plus à m'attacher uniquement à ſon ſervice, & comme je ne croyois pas lui pouvoir donner une plus forte marque de mon zéle & de ma fidélité, qu'en lui diſant ce que je jugeois être de ſon interêt ; je lui repreſentai, quel uſage elle pourroit faire du mauvais traitement & de l'affront que le Comte de Murray & ſes aſſociez avoient reçû en Angleterre, lors que ſe fiant aux promeſſes, qu'on leur avoit faites, ils s'étoient attendus à une reception & à une aſſiſtance fort honnêtes. Je lui rapellai donc en memoire, combien de ſoins elle avoit pris depuis ſon retour de France, pour gagner ſi bien les cœurs de ſes Sujets, qu'elle les pût tous engager à prendre parti avec elle contre toutes les Puiſſances étrangeres, qui lui voudroient faire inſulte, & particuliérement contre l'Angleterre, en cas qu'on eût quelque choſe à démêler avec elle : mais qu'elle n'y avoit pas pû réüſſir juſqu'ici à cauſe d'une ligue ſecréte faite au ſiége de Leith, quand elle aida les Ecoſſois à chaſſer les François. *A cette heure*, continuai-je, *voici l'occaſion, où Votre Majeſté peut par-*

parvenir à ce but tant ſouhaité, pourvû qu'elle puiſſe obtenir d'elle même, ou de pardonner au Comte de Murray & à ſes Complices, ou de prolonger du moins le Parlement, qui les doit condamner, juſques à ce qu'on puiſſe examiner mûrement la choſe, & voir quel des deux partis ſeroit le plus avantageux, ou de les traiter ſelon la rigueur des loix, ou de leur promettre le pardon, à condition qu'ils ſe gouvernent mieux à l'avenir. Je le croi *bien*, répondit la Reine; *à cette heure qu'ils ne ſavent que faire & qu'ils ont beſoin de moi, ils me recherchent; mais lors que j'avois beſoin d'eux, & que je les avertiſſois de leur devoir, ils ne me voulurent pas écouter, c'eſt pourquoi je ne les écouterai pas à mon tour non plus.* Je repliquai, que je n'avois garde de juſtifier ces Meſſieurs, ou de demander leur pardon: qu'en ce que je propoſois, je n'avois pas le bien des Rebelles pour but, mais celui de Sa Majeſté même, & qu'en tout cas, elle pourroit prendre tel parti, qu'elle jugeroit le plus conforme à ſes interêts. *La choſe*, ajoutai-je, *mérite bien qu'on y penſe. Il vous importe extrêmement, Madame, de vous rendre maîtreſſe de tous les cœurs de vos Sujets;*

la

la Reine d'Angleterre travaille elle-même à vous les ſoumettre ; car aprés ce qu'elle vient de faire, il ne faut pas croire, que perſonne ſe voulût plus fier à elle, & grace à ſa bonne conduite, cette ligue de Leith, laquelle vous eſt ſi préjudiciable, eſt ſur le point de tomber, pourvû qu'il vous plaiſe de prendre le contrepié de ſa conduite, & de témoigner, en pardonnant à ces malheureux, que vous étes auſſi pleine de généroſité & de bonté, qu'elle l'eſt d'artifice & de mauvaiſe foi. Vôtre Majeſté ne ramenera pas ſeulement par là ſes brebis égarées, leſquelles pour avoir été trompées en ſuivant la voix d'un autre, en ſauront mieux ſuivre à l'avenir celle de leur Maîtreſſe ; mais elle gagnera en même tems tout leur parentage & les familles qui en dépendent ; & ce qui importe encore plus, tous leurs amis d'Angleterre, qui s'intéreſſent pour eux à cauſe de leur Religion. Ces gens-là voyant que Vôtre Majeſté pardonne ſi généreuſement à des gens qni avoient mérité tout ſon courroux, ne ſauront pas aſſez admirer ſa bonté, & diront tous d'une voix, qu'elle eſt digne de poſſeder plus d'un Royaume. Mais ſi ces conſidérations ne ſont pas aſſez fortes, & que Vôtre Majeſté ſonge encore à ſatisfaire

faire à ſa juſte colére, quelle plus noble vengeance peut-elle avoir ſur des gens déja vaincus & qui ne méritent plus ſon reſſentiment, que celle de les accabler encore de honte, en leur accordant généreuſement ce qu'ils ſavent bien, qu'ils ne méritent pas ? Croyez-moi, Madame, vous les rendrez par là plus infames, que ſi vous employiez contr'eux tous les bourreaux de vôtre Royaume ; car les pourroit-on voir après cela, ſans que tout le monde criât ? les voilà ces lâches, ces traîtres ! qui ont pû offenſer une Reine ſi benigne & ſi débonnaire. *D'ailleurs il n'eſt pas bon de pouſſer les gens à l'extrêmité ; le déſeſpoir fait ſouvent entreprendre des choſes, que l'on ne peut prévoir. Je les en défie,* répondit Sa Majeſté en colére, *qu'eſt-ce qu'ils oſeroient, ou que pourroient-ils faire ? C'eſt,* lui repliquai-je, *pour obéïr à vos commandemens, que je vous parle, Madame, & puis que ce ſont là mes ſentimens, j'ai été obligé de vous les faire connoître. Auſſi vous en ſai-je bon gré,* répondit-elle, *& je croi que vos avis ſeroient très-bons & très-utiles, ſi je pouvois les ſuivre ; mais mon cœur ne me dit rien encore en faveur de ces Meſſieurs-là. Cependant je vous prie de continuer toûjours*

jours à me dire vos ſentimens; car ſi je ne m'y rens pas à cette heure, je le ferai peut-être une autre fois. Je lui répondis encore, que c'étoit ſon interêt, qui me faiſoit prendre tant de part en cette affaire; que Newcaſtle, où les Rebelles s'étoient refugiez, étoit trop proche de l'Ecoſſe, où ils avoient quantité de parens & d'amis, & où il y avoit outre cela plus grand nombre de Mécontens qu'on ne ſauroit imaginer. Que tout cela m'allarmoit, & me faiſoit craindre un ſoûlévement. *Car*, ajoutai-je, *un étrange langage a frappé mes oreilles, & j'ai entendu qu'on ſe dit en ſecret, il y aura du changement avant que le Parlement finiſſe.* On m'a dit quelque choſe de ſemblable, repliqua la Reine; mais je trouve que nos gens ſont un peu Gaſcons.

Je prenois la même liberté avec Rictio, & lui diſois ſouvent mes ſentimens avec franchiſe, car nous étions grands amis en ce tems-là. Mais il mépriſoit tout conſeil, & diſoit toûjours qu'il n'appréhendoit rien: ce qui m'obligea à la fin de lui dire: *j'en crains d'autant plus pour vous, & vous pourriez vous repentir un jour, mais trop tard, de n'avoir pas ſuivi mes conſeils.*

J'ai

J'ai dit ci-deſſus que Nicolas Throgmorton étoit un de ceux qui furent envoyez en Ecoſſe pour empêcher le mariage de nôtre Reine, & pour faire eſperer de grandes recompenſes au nom d'Elizabeth à ceux qui s'y voudroient oppoſer, & que ces promeſſes furent deſavoüées enſuite par cette Reine & par Monſieur Randolph. Mais Monſieur Throgmorton, qui ne craignoit ni la Reine, ni ſon Conſeil, ſoûtenoit toûjours hautement, qu'il n'avoit rien promis que par ordre de ſa Souveraine, ce qui ſcandaliſa fort toute la Cour. On l'auroit châtié, ſans doute, pour avoir publié une verité ſi fâcheuſe; mais on ne l'oſa point attaquer, parce qu'il avoit eu la précaution de ſe faire donner cet ordre par écrit, & qu'il étoit en état de leur fermer la bouche. Cependant il étoit ſi fâché d'avoir été employé à tromper les gens, qu'il conſeilla aux bannis de ſolliciter leur pardon, de ſe ſoûmettre entierement à leur Reine, & de lui promettre de ne l'offenſer plus à l'avenir, en faveur de qui que ce pût être. Et puis qu'en l'état où ils étoient, ils meritoient bien, qu'on en eut pitié, il écrivit à Sa Majeſté en leur faveur de la maniere qui ſuit.

„ Vôtre

„ Vôtre Majeſté a quantité d'amis de „ toute condition en Angleterre, qui fa- „ vorisent ſon droit à la Couronne, mais „ ils le font par de differentes vuës. Les „ uns, Madame, tiennent vôtre parti „ par un principe de conſcience, étant „ perſuadez, que le droit eſt de vô- „ tre côté. D'autres ſe ſont mis du mê- „ me parti, pour avoir entendu dire beau- „ coup de bien de vous, de ſorte qu'ils „ croyent que vous méritez mieux de les „ gouverner que tout autre. Il y en a „ qui ſont pour vous, parce qu'ils ſont „ de vôtre Réligion, & il s'en trouve qui „ vous déſirent pour leur Reine, parce „ qu'ils haïſſent la Princeſſe *Catherine*, „ & qu'ils prévoyent leur propre ruine, en „ cas qu'elle parvînt à la Couronne d'An- „ gleterre.

„ De ceux-ci, quelques-uns ſont Pa- „ piſtes, les autres Proteſtans; & quoi „ qu'ils puiſſent n'être pas d'accord en- „ tr'eux quant aux opinions, ils ſont tous „ d'accord en ce qui concerne la ſucceſ- „ ſion de Vôtre Majeſté à la Couronne „ d'Angleterre. De même, Madame, „ vous avez beaucoup d'ennemis, qui le „ ſont pour des raiſons différentes, con- „ formément à ce que je viens de dire de

„ vos

„vos amis, & qui travailleront toûjours „à contrecarrer vôtre droit, à moins „qu'on ne trouve les moyens d'en faire „des amis. Mais amis, ou ennemis, tout „ſouhaite unanimément, que cette af„faire ſoit décidée, & la Nation Angloi„ſe en général voudroit bien ſavoir à qui „elle doit obéïr un jour. Il n'y a que la „Reine qui ſoit d'un ſentiment contrai„re; car elle voudroit bien, que la „choſe demeurât toûjours indéciſe. „Vos ennemis ont fait tout ce qu'ils „pouvoient pour ſe prevaloir de la „conjoncture; car voyant que vous „étiez mal avec vos propres Sujets, „& que même il y avoit de la meſ„intelligence entre vous & la Reine Eli„zabeth, ils ont cru que le tems étoit „favorable, & qu'il falloit inſiſter ſur la „convocation d'un Parlement, ne dou„tant point que vôtre droit n'y fût ré„voqué en doute. C'eſt pourquoi ils „ont mis tout en œuvre pour le faire aſ„ſembler au mois d'Octodre. Vos „amis, au contraire, pour gagner tems „& pour donner à Vôtre Majeſté le loi„ſir de pourvoir à ſes affaires, & de pou„voir ſurmonter les difficultez qu'il y „avoit encore, ſe ſont ſervis de toute

„leur

„ leur prudence & de tout leur crédit,
„ pour le faire differer juſques au Prin-
„ tems prochain. Ils ſouhaitent préſen-
„ tement que Vôtre Majeſté travaille
„ auſſi de ſon côté à gagner autant de ſuf-
„ frages qu'il lui en faut dans le tems que
„ cette grande affaire doit être miſe ſur
„ le tapis. Cela ſe peut, en conſervant
„ ceux qui ſont déja amis de Vôtre Ma-
„ jeſté ; en affermiſſant ceux qui ſont
„ ébranlez, & en gagnant de ceux qui
„ ſont encore neutres ou ennemis autant
„ qu'il ſera poſſible. Car il n'y a point
„ d'apparence qu'on les puiſſe gagner
„ tous : mais il eſt certain, que la cauſe
„ de leur averſion étant ôtée, leur aver-
„ ſion ceſſera auſſi.

„ Enfin, Vôtre Majeſté, fera bien
„ d'éviter tout ce qui peut offenſer la Na-
„ tion en géneral, & de s'appliquer à ce
„ qu'elle croit être le plus de ſon goût.
„ Les Etrangers lui ſont géneralement
„ ſuſpects, & Vôtre Majeſté a trés-ſa-
„ gement fait de ſe marier avec un Prince,
„ qui eſt né dans le Pays. Vos amis vous
„ conſeillent donc de vous abſtenir de
„ toutes les alliances, qui peuvent don-
„ ner de l'ombrage à la Nation Angloiſe, &
„ d'eſſayer premierement ce qu'elle vou-

„ dra

„ dra faire de ſon bon gré & volontaire-
„ ment. Ce n'eſt pas qu'on voulût que
„ Vôtre Majeſté rompît le commerce
„ qu'elle a eû juſqu'ici avec la France &
„ l'Eſpagne. On ſouhaite, bien loin de
„ là, que l'amitié de ces deux Couronnes
„ ſoit ménagée & entretenuë, parce qu'on
„ ne ſait pas encore à quoi elle pourroit
„ être néceſſaire. Mais on voudroit,
„ qu'elle demeurât dans des termes géne-
„ raux, comme par le paſſé, & qu'on ne
„ prît aucun engagement particulier, qui
„ pût allarmer les Anglois, & dont on
„ ne ſe pût par dédire, quand on vou-
„ droit.

„ Ceux qui vous ſont contraires pas
„ un principe de Réligion, ſe laiſſeront
„ gagner, quand ils verront avec com-
„ bien de modération & d'équité Vôtre
„ Majeſté traite ceux de ſes Sujets, qui
„ different de croyance d'avec elle, &
„ qu'elle n'attente rien à la liberté de leur
„ conſcience. Pour ceux, Madame, qui
„ ſur de faux rapports qu'on leur a faits
„ de vôtre humeur ou de vôtre condui-
„ te, ſe ſont mis du côté de vos Compe-
„ titeurs, ils ſeront ramenez par l'effort,
„ que la verité fera ſur eux, quand ils
„ entendront publier par tout vos Roya-

„ les

„ les vertus & principalement quand ils
„ aprendront avec combien de douceur
„ vous traitez ceux, qui vous ont offen-
„ ſée ; n'y ayant point de vertu, qui
„ ſoit ſi géneralement admirée, que la
„ Clémence, ni qui charme ſi fort les
„ cœurs de tout le monde. Ceux qui
„ tiennent pour la Princeſſe Catherine,
„ parce qu'ils croyent que ſon droit eſt
„ mieux fondé que le vôtre, peuvent être
„ gagnez par des perſonnes intelligentes,
„ qui les deſabuſent, & leur alleguent
„ des raiſons plus fortes, que celles ſur
„ leſquelles il ſe fondent : & certes il
„ n'eſt pas difficile d'y reüſſir, le Droit
„ de Vôtre Majeſté étant ſi clair & ſi bien
„ fondé, qu'il eſt aiſé d'en perſuader les
„ gens. Il y a bien des Anglois qui vou-
„ droient ſoûtenir Vôtre droit publique-
„ ment ; mais puiſqu'ils ne le ſçauroient
„ faire, qu'en riſquant leurs biens &
„ leurs vies, ils n'y travaillent pas avec
„ autant de vigueur, qu'il faudroit. C'eſt
„ pourquoi, il ſeroit trés-néceſſaire, que
„ Vôtre Majeſté envoyât ici quelque Mi-
„ niſtre, qui pût parler ſans danger & ſans
„ crainte, & à qui nos gens ſe puiſſent
„ expliquer librement. S'il s'en trouve
„ alors, qui s'imaginent que Vôtre Ma-
„ jeſté

„ jesté est prévenuë contr'eux & qui en
„ concluent, que Vôtre Gouvernement
„ ne leur sauroit être que désavantageux,
„ un Ministre adroit & assez accredité,
„ pour pouvoir donner quelque poids à
„ ses assurances, les délivrera facilement
„ de tout ombrage, & les fera entrer dans
„ le parti de Vôtre Majesté. Ceux qui
„ vous sont déja aquis, seront aisément
„ conservez, & ceux qui vous ont favo-
„ risé autrefois, mais qui ont été ébran-
„ lez par les accidens qui sont survenus
„ du depuis, seront ramenez dans le vrai
„ chemin, quand ils verront que Vôtre
„ Majesté se pouvant servir de toute la
„ rigueur des Loix, aime mieux suivre
„ ses inclinations douces & génereuses,
„ & pardonner au lieu de châtier. Ceux
„ qui se tiennent encore neutres, seront
„ gagnez par la même voye, & par une
„ information exacte du droit de Vôtre
„ Majesté. Cela étant fait, Madame,
„ vous aurez des amis en abondance, qui
„ pousseront vos interêts avec soin, & qui
„ vous feront emporter une Couronne sur
„ vos Competiteurs.

„ Cét avis, entant qu'il concerne la
„ reconciliation de Vôtre Majesté avec ses
„ Sujets, n'est pas inventé exprés en leur

„ faveur

„ faveur ; mais on croit véritablement
„ que Vôtre Majeſté pourroit avancer
„ ſes affaires en le ſuivant. Car ceux-là
„ même, qui ne ſont nullement amis des
„ Rebelles Refugiez à Newcaſtle, ne
„ laiſſent pas d'être de ce ſentiment. Auſ-
„ ſi la choſe parle d'elle-même, & l'on
„ ne ſçauroit douter, que la Reine d'An-
„ gleterre ne vous en conſidere bien da-
„ vantage, quand elle verra tous vos
„ Sujets reduits ſous vos ordres, & une
„ union étroite entre le Chef & ſes Mem-
„ bres. Elle ne ſaura plus alors vous ſuſ-
„ citer des affaires dans vôtre propre
„ Pays ; particulierement quand cette ré-
„ conciliation aura fait ſon effet ſur l'eſ-
„ prit des Anglois ; qui jugeront que leur
„ condition ſera trés-heureuſe, s'ils peu-
„ vent être un jour ſous le Gouverne-
„ ment d'une Princeſſe ſi débonnaire, &
„ qui pardonne ſi facilement de ſi grandes
„ offences. Car quoi qu'on ne puiſſe pas
„ nier, que le Comte de Murray ne vous
„ aît grandement offenſée, neanmoins il
„ eſt difficile de perſuader aux Proteſtans
„ que vous le haïſſiez pour autre choſe,
„ que pour ſa Réligion ; du moins s'ima-
„ gineront-ils toûjours que c'eſt le prin-
„ cipal ſujet de ſa diſgrace. Mais quand

„ils verront que Vôtre Majeſté lui par-
„donne, ils vous en aimeront certai-
„nement davantage, ne pouvant plus
„douter aprés une preuve ſi éclatante,
„que vôtre bonté ne s'étende auſſi bien
„ſur les Proteſtans que ſur les Catholi-
„ques Romains.

„Et afin que Vôtre Majeſté puiſſe
„s'aſſurer, par l'expérience, que ſes amis
„ne s'intereſſent pas tant pour les Exilez,
„que pour elle-même, elle n'a qu'à pren-
„dre un milieu, qu'on a accoûtumé de
„ſuivre dans ces occaſions, par lequel
„on ſe contente d'épargner ceux du
„commun, ſans en ruiner les Chefs.
„C'eſt que Vôtre Majeſté peut faire fai-
„re une Proclamation, où elle déclare
„le juſte ſujet, qu'elle a de châtier tous
„ceux qui ont trempé dans cette revolte,
„mais qu'aimant mieux ſuivre la douceur
„de ſon naturel, que la rigueur des loix,
„elle leur veut pardonner, en exceptant
„les ſeuls auteurs, que l'on pourroit
„ſpécifier par leurs noms. Que même
„à l'égard de ceux-ci, Vôtre Majeſté
„ne veut pas agir ſelon toute la rigueur
„que leur crime merite, mais qu'elle leur
„veut bien donner le tems de ſe recon-
„noître & de ſe repentir de leur déſo-
„béiſ-

„ béiſſance. Qu'en attendant, elle leur
„ ordonne de ſortir du Royaume d'An-
„ gleterre, & de demeurer dans les lieux
„ qu'elle aura la bonté de leur aſſigner.
„ Durant ce tems de leur banniſſement,
„ Vôtre Majeſté peut éprouver, ſi le
„ Conſeil que l'on vient de lui donner eſt
„ bon, & ſi ce qu'on s'en promet, arri-
„ vera, auquel cas, elle peut paſſer ou-
„ tre & étendre ſa clémence encore plus
„ loin, ſi elle le trouve à propos. Car
„ Vôtre Majeſté les tient toûjours char-
„ gez de leurs crimes, & demeure la
„ Maîtreſſe. En même-tems leurs amis
„ d'Angleterre, pour ſolliciter en leur
„ faveur auprés de vous, s'efforceront à
„ vous rendre de bons ſervices, & ce ſe-
„ ront autant d'Agens, que vous aurez
„ dans ce Royaume. Les Rebelles mê-
„ mes ne voudront plus à l'avenir avoir la
„ moindre obligation à la Reine d'Angle-
„ terre, ſoit pour obtenir leur pardon,
„ par ſon entremiſe, ſoit pour en avoir
„ quelque ſupport, pendant leur ban-
„ niſſement : & pourvû que Vôtre Ma-
„ jeſté leur permette de joüir des re-
„ venus de leurs terres, ils ſeront bien-
„ aiſes de n'avoir plus rien à faire avec
„ cette Princeſſe. En ſuivant cet avis,

„qui ne peut-être en aucune façon pré-
„judiciable à Vôtre Majeſté, & dont au
„contraire elle doit eſpérer de grands
„avantages, elle peut faire entrer dans
„ſon parti la plus grande partie des Evê-
„ques & des Nobles de ce Pays, qui ſe
„tiennent neutres juſqu'ici.

Les noms de ceux-ci étoient marquez en chiffre, & on avoit ajouté à la fin de la Lettre, que par ce moyen Sa Majeſté augmenteroit ſi fort le nombre de ſes amis en Angleterre, que quand même la Reine Elizabeth voudroit entreprendre quelque choſe contre elle, elle le feroit à ſa propre honte. Qu'en ce cas la Reine n'auroit qu'à envoyer mille Soldats ſur la frontiere, auſquels des quatre coins de l'Angleterre il s'en joindroit aſſez, pour faire obtenir ſûrement à Sa Majeſté, ce qu'on lui voudroit retenir avec injuſtice.

Sa Majeſté ayant ſérieuſement peſé ce diſcours, eut grande envie d'en ſuivre les avis, tant à cauſe de l'eſtime qu'elle avoit pour celui, qui en étoit l'auteur, que parce que naturellement elle étoit plus portée à faire grace, qu'à châtier. Outre cela, elle avoit de l'eſprit, & voyoit bien, que cét avis tendoit à l'avancement

cement de ſes affaires. Elle étoit donc reſoluë de s'y conformer & de prolonger le Parlement, qui avoit été convoqué pour faire le procés aux Rebelles exilez. Riccio même ſembloit lui conſeiller la voye de la douceur; car Milord Murray lui avoit écrit une Lettre, la plus humble du monde, où il avoit enfermé un grand diamant, en l'aſſurant qu'il avoit un grand repentir de ſa faute, & qu'il ſeroit à l'avenir ſon ami & ſon Protecteur, ce que Riccio accepta d'autant plus volontiers, qu'il ſavoit bien, que le Roi ne le voyoit pas de bon œil. Cependant la Reine, ſuivant l'avis de Nicolas Trogmorton, envoya mon frere *Robert Melvil* à la Cour d'Angleterre, pour y réſider en qualité d'Ambaſſadeur ordinaire, & pour y veiller aux interêts de Sa Majeſté, en conformité du projet que Trogmorton en avoit fait.

Sur ces entrefaites, un Gentilhomme François, nommé *de Villamonte*, fut envoyé à la Cour d'Ecoſſe, avec ordre de perſuader à la Reine, de ne point pardonner aux Proteſtans bannis, puiſque toutes les Puiſſances Catholiques s'étoient liguées pour détruire les Reformez. C'étoit le Cardinal de Lorraine,

qui n'étoit revenu que depuis peu de Trente, qui avoit pouſſé le Roi de France à donner ce conſeil à nôtre Reine, & à lui écrire là-deſſus en des termes extrêmement forts.

Ce malheureux meſſage produiſit pluſieurs effets tragiques ; car, quoi que la Reine ne fut guéres portée à refuſer quelque choſe à ſes amis de la Maiſon de Guiſe, neanmoins, ſi elle avoit ſuivi ſes propres mouvemens, elle auroit trés-peu fait en conſideration du Roi de France, qui étoit jeune encore & gouverné par ſa Mere, à laquelle nôtre Reine n'avoit pas grand ſujet de faire plaiſir. Mais Riccio, qui ne vouloit pas offenſer tant de Princes Catholiques, & le Pape même, avec lequel il avoit une correſpondance ſecrete, l'emporta, & induiſit la Reine à faire agir le Parlement contre les Seigneurs exilez ; de ſorte qu'elle fit tout le contraire de ce qu'elle avoit reſolu de faire. Il y avoit en ce tems-là quantité de Seigneurs dans le Pays, qui étoient amis du Comte de Murray & de ſes Aſſociez. Entre ceux-là étoient le Comte *de Mortoun*, Milord *Ruthween*, Milord *Lindſay*, & pluſieurs autres perſonnes diſtinguées, dont les uns les favoriſoient à cauſe de la Réligion, les

les autres à cauſe du parentage, & d'autres, parce qu'ils avoient des raiſons particuliéres de craindre les reſolutions du Parlement. En particulier le Comte de Mortoun & ceux de ſon parti apréhendoient que les dons qui avoient été faits pendant la minorité de la Reine y fuſſent revoquez. Outre cela on s'étoit emparé durant la guerre, ſous prétexte de Réligion, de pluſieurs prébendes & bénefices, que l'on craignoit auſſi de perdre. Ainſi, ils conſultérent entr'eux ſur les moyens d'arrêter les déliberations du Parlement, en faiſant un changement au Miniſtére. Le Comte de Mortoun avoit un apui fort conſidérable; car il étoit couſin de *George Duglas*, fils naturel du Comte d'*Angus*, qui étoit Pere de Madame *Marguerite Duglas*, Comteſſe de Lenox Mere du Roi. George Duglas étoit continuellement à l'entour du Roi, & par le moyen de ſa Mere & de ſon frere, il lui fit concevoir tant de ſoupçons contre Riccio, qu'il conſentit à la fin à ſon aſſaſſinat. Il étoit jeune & connoiſſoit peu encore le naturel de ſes Sujets.

Cette honteuſe entrepriſe fut exécutée un ſamedi à ſix heures du ſoir, quand la Reine étoit à ſon ſouper. Certain

nombre de gens armez entrerent dans le Palais, avant que les portes en fuſſent fermées, & ſe ſaiſirent d'abord des clefs du Château. Une partie conduite par les Seigneurs *Ruthwen* & George Duglas paſſerent par la chambre du Roi dans celle de la Reine, le reſte demeurant dehors & criant, *Courage Duglas* ! *Courage* ! Le Roi s'étoit déja rendu auparavant à la chambre de la Reine, & ſe tenoit appuyé ſur ſa chaiſe, quand Ruthwen entra le caſque en tête, accompagné de George Duglas & de pluſieurs autres, ce qui ſe fit ſi bruſquement, & avec ſi peu de conſideration pour la Reine, que la table en fut renverſée avec tout ce qu'il y avoit deſſus. Riccio prit d'abord la Reine par ſa robe, & implora ſon ſecours; mais Duglas prit l'épée du Roi, & aprés l'avoir enfoncée dans le corps de Riccio, la laiſſa dans la bleſſure ; le bleſſé criant de toute ſa force, & ſe débattant en vain, fut rudement tiré hors de là, ſans que les menaces, ni les prieres de la Reine fuſſent écoutées, & étant mené dans l'anti-chambre, y fût aſſommé. En même tems on s'aſſura de la Reine en lui donnant de gardes. Cette même nuit, le Comte d'*Athol*, le *Laird de Tullibardine*,

ne, le Secretaire Lidington & *Jacques Balfour* eurent la permiſſion de ſe retirer hors du Palais, & en furent quittes pour la peur. Le lendemain au matin on me laiſſa ſortir par la porte, & paſſant par la baſſe Cour la Reine, me voyant par ſa fenêtre, m'en fit approcher, & me demanda du ſecours. *Allez vîte*, dit-elle, *vers le Prevôt de la Ville, lui ordonner qu'il aſſemble la Bourgeoiſie & me délivre des mains de ces traîtres. Mais ne tardez pas, car ils vous veulent arrêter.* A peine avoit-elle prononcé ces paroles, qu'un certain Monſieur *Wisbet* Maître d'Hôtel du Comte de Lenox fut envoyé avec une troupe pour m'empêcher de ſortir. Je le payai de bonnes paroles, diſant que je n'avois d'autre deſſein que d'aller au Sermon à l'Egliſe de St. Gilles. Neanmoins je me rendis promtement chez le Prevôt, & lui communiquai les ordres, dont la Reine m'avoit chargé. A quoi il répondit, qu'il en avoit de contraires de la part du Roi; mais qu'il ne laiſſeroit pas d'aſſembler le peuple, & devoir ce qu'il voudroit faire, quoi qu'il n'en eſperât guéres d'aſſiſtance, la plûpart étant ſi peu ſatisfaits du Gouvernement préſent, qu'ils ſouhaitoient du

changement. Auſſi quand il les aſſembla, il n'y eut perſonne, qui voulût faire le moindre pas en faveur de la Reine, à laquelle je le fis ſavoir par une de ſes Demoiſelles, qu'elle m'avoit envoyée pour me dire, qu'elle aprehendoit, que ceux qui la tenoient aſſiegée, ne fiſſent revenir Murray & ceux de ſa cabale pour en fortifier leur parti, me priant de lui perſuader à ſon arrivée, de ne ſe pas joindre à ceux qui l'avoient ſi cruellement offenſée, mais de demeurer ſans engagement, & de l'aſſiſter dans la néceſſité préſente, moyenant quoi, elle lui promettoit de grands avantages & une amitié éternelle. A ſon arrivée, laquelle ne tarda que juſques au lundi ſuivant, je m'aquittai de cette commiſſion avec tout le ſoin poſſible. Mais l'entrevuë, qu'il eut avec la Reine même, fit plus d'impreſſion ſur ſon eſprit, que toute autre choſe n'auroit pû faire. Elle lui dit, en l'embraſſant, & le baiſant, *Ah! mon frere, ſi vous aviez été ici, vous n'auriez pas ſouffert, qu'on m'eût traitée ſi barbarement*; ce qui le toucha ſi fort, qu'il ne put pas retenir ſes larmes. Il ſavoit trés-bien, que ceux qui avoient trempé dans le meurtre de Riccio, n'avoient eu pour but ni ſon rétabliſſement,

ni

ni le bien de la Patrie, mais leurs interêts particuliers ; & par cette raiſon, il ſe croyoit moins obligé de prendre leur parti.

En même tems, le Roi commença de ſe repentir d'avoir conſenti à cet aſſaſſinat, & la Reine s'en étant apperçûë, prit ſon tems pour lui perſuader d'abandonner ces Seigneurs, qui avoient commis un crime ſi énorme, que de hazarder avec ſa vie, celle de l'enfant dont elle étoit groſſe ; aſſurant néanmoins, qu'elle étoit reſoluë de leur pardonner, & de leur donner là-deſſus toutes les ſûretez, qu'ils pourroient déſirer. Les Conféderez voyant que le Roi ſe laiſſoit détâcher d'eux, & que le Comte de Murray n'agiſſoit pas conformément à leur deſir, jugerent qu'il étoit tems de ſonger à leur ſureté ; & d'entendre à un accommodement. On en fit un projet, ou tantôt on ajoutoit quelque choſe, tantôt on en retranchoit quelque clauſe, pour gagner du tems. Enfin les articles étant conçûs en des termes plauſibles, Sa Majeſté engagea le Roi à perſuader aux Conféderez de retirer la milice, dont elle étoit gardée, alleguant pour raiſon, que ſi on ne la remettoit en liberté, tout ce qu'elle ſigneroit ſeroit

tenu pour nul, ſelon les conſtitutions & droits du Pays. Ainſi la garde lui fut ôtée, & la nuit ſuivante la Reine, le Roi, *Traquair*, & *Arthur Areskin* Général de la Cavalerie ſortirent de la maiſon de *Haalirood*, & ſe rendirent au Château de Dumbar. Sa Majeſté avoit laiſſé une Demoiſelle derriere, pour me dire de ſa part, que je fiſſe tous mes efforts auprés du Comte de Murray, afin qu'il ne ſe joignît pas aux autres Seigneurs de la Conféderation ; qui furent bien ſurpris le lendemain, de ſe voir abandonnez, & ſans apparence d'accommodement. En même tems, je fis mon poſſible auprés du Comte de Murray, & lui promis que lui & ſes Adherants auroient leur pardon, s'ils ne ſe mettoient pas du parti des Conféderez, leſquels ſe voyant privez par là de toute aſſiſtance, furent obligez de ſe retirer à Newcaſtle en Angleterre, où ils purent trouver le nid des autres Seigneurs encore tout chaud. Quelques jours auparavant, Milord *Duke*, *Glencairn*, & *Rothes* avoient obtenu leur pardon, car ils s'étoient ſeparez des autres, pendant leur banniſſement, & la Reine ne trouvoit pas à propos d'avoir affaire à tant d'ennemis à la fois. Par la même

raiſon,

raiſon elle vouloit ſeparer auſſi le Comte de Murray du Comte de *Mortoun*, pour ſe pouvoir mieux venger aprés de ce deteſtable meurtre qu'on avoit commis en ſa préſence. Car étant groſſe, comme elle étoit, il ſembloit qu'on avoit eu deſſein de la perdre elle-même avec ſon enfant, puis qu'autrement ou auroit pu tuër Riccio en cent autres lieux & dans un autre tems. Milord Murray & ceux de ſon parti, ayant entendu ce que je leur propoſai de la part de la Reine, me chargerent de leurs trés humbles actions de graces pour elle, avec des aſſurances, & promeſſes, qu'ils ſe foumettoient entierement à la volonté de Sa Majeſté, & qu'ils ne vouloient avoir rien à faire avec les criminels.

Je rencontrai Sa Majeſté lors que revenant de Dumbar, elle alloit à Hadingtoun. Elle me reçut d'une maniere fort obligeante avec beaucoup de remercimens ſur les ſoins que j'avois pris pour ſon ſervice. Cette même nuit, en ſignant pluſieurs lettres d'amniſtie pour le Comte de Murray & pour ſes Adherants, elle me fit ſes plaintes ſur la folie du Roi, & ſur ſon peu de reconnoiſſance & de conduite. Je l'excuſai le mieux que je pus, attribuant

buant le tout à ſa jeuneſſe, & aux mauvais conſeils de Duglas, & des autres, qui avoient ſû s'en faire écouter, ſuppliant Sa Majeſté de vouloir bannir de ſon cœur toutes les impreſſions deſavantageuſes, qu'on lui pourroit avoir données de lui, d'autant qu'elle l'avoit choiſi elle-même pour ſon mari, malgré une bonne partie de ſes propres Sujets.

Mais je ne pus remarquer depuis ce tems-là qu'un cœur plein de rancune, & ce n'étoit pas lui faire ſa cour, que de lui parler d'accommodement avec le Roi. Cette même nuit ce Prince me demanda ſi le Comte de Murray ne lui avoit point écrit ; à quoi je répondis, qu'il avoit écrit en hâte à la Reine, & qu'aparemment il croyoit que lui & la Reine n'étoient qu'un. *C'eſt bien dit*, repliqua-t-il, *mais nonobſtant cela, il pourroit auſſi m'avoir écrit.* Aprés cela, il voulut ſavoir ce qu'étoient devenu le Comte de Mortoun, Ruthwen, & leurs Compagnons, *je crois*, lui répondis-je, *qu'ils ont pris la fuite ; mais je ne ſaurois pas dire où ils ſont allez. Le breuvage*, repartit-il, *ne ſera pas à leur goût, mais pourquoi ne l'ont-ils pas mieux aſſaiſonné ?* Avec tout cela il me parut fort troublé

blé & honteux de les avoir abandonnez ; parce qu'il ne trouvoit que de la froideur du côté de la Reine. Le jour d'aprés, ils arriverent à Edinbourg, & y logerent dans le Château, où quelques-uns de ceux, qui avoient gardé les portes pendant l'assassinat de Riccio, furent pris & exécutez.

Sa Majesté étant déja fort avancée dans sa grosseſſe prit la route de Sterling pour y faire ses couches. Le Roi l'y suivit, & de là, il la suivit encore à Ailway. Mais la Reine s'en retourna au Château d'Edimbourg, ce qui fit clairement connoître, qu'elle fuyoit la Compagnie du Roi. Je m'occupois fort à les reconcilier, & devenois si importun là-dessus, qu'on me trouva enfin incommode. Aussi Sa Majesté m'en fit faire des reproches par le Comte de Murray, & m'ordonna de ne plus conferer avec le Roi, lequel se promenoit toûjours seul de côté & d'autre, tout le monde voyant qu'on regardoit comme un crime, de l'accompagner. Il étoit haï de la Reine & de tous ceux, qui favorisoient les derniers bannis. De sorte que l'on ne pouvoit plus voir sans compassion un jeune Prince sans amis & sans appui ; car il avoit

le

le naturel tres bon & il ne lui manquoit qu'un peu d'expérience & de bon conſeil. Sa deſtinée malheureuſe lui avoit donné plus de penchant pour les flateurs, que pour les gens de mérite, écüeil ordinaire où les jeunes Princes échoüent.

Environ ce tems-là, la Reine d'Angleterre fut ſaiſie d'une groſſe fiévre, dont elle penſa mourir, ce qui mit tout le Royaume en grande conſternation. On remarqua alors une choſe bien étrange. C'eſt que deux factions contraires, ſans ſe connoître l'une l'autre, avoient reſolu de mettre la Couronne d'Angleterre ſur la tête de nôtre Reine. Mon Frere Robert Melvil y étoit alors Ambaſſadeur ordinaire, pendant que je faiſois la fonction de Sécretaire, auprés de la Reine, à la place de Lidington, qu'on avoit éloigné ſur quelques ſoupçons. Mon frere donnoit avis ſur avis, de la maniére dont il falloit ſe conduire, & j'y faiſois les réponſes, conformément aux ordres de Sa Majeſté. Cependant le credit du Comte de *Botwel* commençoit fort à s'augmenter, au grand déplaiſir de beaucoup de perſonnes conſiderables. Lui & le Comte de *Huntley* avec l'Evêque de *Roſſe* regardoient la bienveillance, que la Reine

por-

portoit au Comte de Murray, avec des yeux pleins d'envie. Car leurs vuës étoient bien différentes des ſiennes. La Reine, de l'autre côté, ſavoit combien il étoit generalement aimé tant en Angleterre qu'en Ecoſſe, & qu'en lui témoignant de l'amitié, elle ſe faiſoit aimer elle méme; & ſi ſon interêt l'obligeoit à ſuivre en cela le Conſeil de Trogmorton, ſa généroſité naturelle l'obligeoit encore plus fortement, à ne pas oublier ce qu'il avoit fait pour elle, à ſon retour de Newcaſtle. Neanmoins les deux Comtes ſuſdits & l'Evêque de Roſſe entreprirent de perſuader à la Reine de mettre le Comte de Murray en priſon, juſques à ce qu'elle fût accouchée, diſant qu'ils étoient informez de bonne part, qu'il vouloit faire revenir les Seigneurs bannis préciſément dans le tems de ſes couches. C'eſt qu'ils eſperoient, que quand unefois il ſeroit en priſon, & éloigné de la Reine, il leur ſeroit facile de le charger de quantité de crimes, dont il ne ſe pourroit pas juſtifier alors, & de le faire tomber ainſi en diſgrace. La Reine m'avertit d'abord de ce deſſein ſecret, & ayant demandé mon avis là-deſſus, je lui dis, qu'il y avoit bien de l'apparence que le ſoin extraor-

dinaire que ces Meſſieurs témoignoient avoir pour la ſureté de Sa Majeſté, provenoit plûtôt de la haine qu'ils portoient au Comte, que du zéle qu'ils avoient pour elle.

Cependant le Comte de Mortoun ſe trouvoit en trés-mauvais état, quoi qu'il eût pour lui, une bonne partie des Barons de Lauthran. Entre autres, le Laird d'*Elphinſtoun*, mon Beaufrere, dont la mere étoit une *Duglas* de la maiſon de *Whittengem*, étoit de ſes amis. Sur l'avis que le Comte de Mortoun eut de ce parantage, il fit écrire une Lettre à ma Sœur d'*Elphingſtoun*, afin qu'elle me perſuadât d'écrire en ſa faveur à l'Electeur Palatin, & aux autres Princes d'Allemane que je connoiſſois, pour lui faire obtenir une retraite ſûre dans leur Pays. Car mon Frere preſſoit fort la Reine Elizabeth de les chaſſer de ſon Royaume, & ils n'oſoient pas aller en France, ſachant que nôtre Reine y avoit trop d'amis. Je fis voir cette Lettre à Sa Majeſté, pour lui faire mieux comprendre, que les rapports qu'on lui avoit faits au préjudice du Comte de Murray devoient être faux, & que les Exilez ne ſongeoient par à revenir en Ecoſſe, puiſqu'ils cherchoient

un

un azile en Allemagne, dequoi elle parut trés-ſatisfaite, témoignant qu'elle étoit reſoluë de continuer ſes bonnes graces au Comte de Murray. Mais elle me défendit bien ſerieuſement d'écrire en faveur des Exilez.

En même tems Monſieur Henry Killegrew arriva en qualité d'Ambaſſadeur de la Reine Elizabeth, qui étoit pleine de crainte & de ſoupçons, parce qu'elle avoit découvert, que parmi ſes Sujets il y avoit un fort grand parti qui favoriſoit la Reine d'Ecoſſe. Killegrew ſe plaignit de ce qu'on ſouffroit en Ecoſſe un certain Ruxbie, lequel il nommoit rebelle & papiſte, pronant fort qu'on avoit fait ſortir du Royaume le Comte de Mortoun & ſes Complices par une Proclamation publique. Il étoit vrai, que cette Proclamation avoit été faite, pour complaire en quelque maniere à nôtre Reine, & pour ne plus être importuné des ſollicitations & des pourſuites de ſon Ambaſſadeur; mais nous aprîmes du depuis, que cét Edit n'avoit point eu d'effet, & que les Exilez avoient toûjours été protegez, quoi qu'en ſecret. Monſieur Killegrew alleguoit auſſi, que Sa Majeſté avoit des intrigues ſecretes avec un nom-

mé

mé Oneel d'Irlande, dont l'Agent se tenoit à Edembourg auprés du Comte d'Argile. Outre cela il parloit de quelques desordres, qui devoient avoir été faits par les Ecossois, sur les frontieres. Mais le principal prétexte de son Ambassade étoit un compliment de consolation pour Sa Majesté; & de félicitation sur le recouvrement de sa liberté, & sur les avantages qu'elle avoit remportez sur ses Sujets Rebelles.

Il sera aisé de juger par ce qui s'étoit passé jusqu'alors entre les deux Reines, qu'il n'y avoit plus d'amitié sincére, & que si par bien-seance ou par politique, on gardoit extérieurement quelques mésures, l'interieur êtoit plein de jalousie & de haine. Cependant l'Ambassadeur d'Ecosse en Angleterre, eut le bonheur de s'y mettre en credit, & s'étant acquis la réputation d'un homme discret & qui se savoit taire, une bonne partie des Nobles tant Papistes que Reformez, lui firent ouverture de leurs pensées, & de leurs intentions les plus secretes, au lieu que Randolph n'avoit pour espions en Ecosse, que des gens de la basse Cour. Il aprit donc que Ruxbie avoit été envoyé en Ecosse, pour faire le zélé pour

le

le droit de Sa Majeſté à la Couronne d'Angleterre. Qu'il avoit ordre de s'inſinuer dans la familiarité de la Reine, & de l'informer de la bonne volonté, que pluſieurs Catholiques Anglois avoient pour l'avancement de ſes interêts. Mais que n'oſant par s'en ouvrir à l'Ambaſſadeur d'Ecoſſe, parce qu'il étoit Proteſtant, ils aimeroient mieux s'en expliquer par ſon moyen à Sa Majeſté même Auſſi ſe fit-il introduire auprés d'elle par l'Evêque de *Roſſe*, qui étoit Catholique, & qui pria Sa Majeſté de vouloir tenir la choſe ſecréte.

Je ne ſçai pas quelles lumieres ce Ruxbie pouvoit avoir tirées de cette audience, mais il eſt aſſuré qu'il donna des avis ſecrets à la Cour d'Angleterre, qui faiſoient tort aux affaires de nôtre Reine. Mais cette intrigue toute fine qu'elle étoit, ne put pas être conduite ſi ſecretement, que mon Frere Robert n'en fût averti. Il aprit que le Secretaire Cecil avoit écrit une Lettre à Ruxbie, dans laquelle il l'avoit remercié de ſa diligence, lui promettant de bonnes recompenſes, s'il vouloit continuer de la ſorte. Cela joint à d'autres lumieres qu'on lui donna là-deſſus, le mirent en état d'en pouvoir

avertir

avertir Sa Majeſté de bonne heure, comme il fit, lui faiſant entendre en même-tems ce qu'il jugeoit à propos dans cette occaſion. De ſorte qu'auſſi-tôt que Monſieur Killegrew eût fait des plaintes contre Monſieur Ruxbie, Sa Majeſté le fit mettre en priſon & ſe ſaiſit de tous ſes papiers & chiffres, parmi leſquels ſe trouva auſſi la Lettre ſuſdite du Secretaire Cecil. Ruxbie voyant que ſa fourbe étoit découverte, ſe jetta aux pieds de Sa Majeſté, avoüant qu'il méritoit mille morts, & demandant ſon pardon avec toute la ſoumiſſion imaginable. Sa Majeſté le fit ſi bien garder & obſerver, que l'Ambaſſadeur d'Angleterre ne put pas aprendre pour quel ſujet on l'avoit empriſonné, juſques à ce que la Reine lui dit elle-même, que ſur ſes plaintes & pour complaire à la Reine ſa ſœur, elle avoit fait mettre Ruxbie en priſon, & qu'elle étoit prête à le faite mettre entre les mains de ceux, qui le viendroient demander de la part de ſa Reine.

On avoit conſeillé à Sa Majeſté de ne pas faire paroître qu'elle eût découvert cette fourbe, n'étant pas de ſon interêt de charger de tant de honte une Reine, qui profeſſoit en public d'être de ſes amies.

amies. Auſſi n'étoit-ce pas le tems de rompre avec elle, ſon amitié lui étant encore néceſſaire. Mais de malheureux accidens, qui ſurvinrent bientôt aprés, rompirent toutes ces meſures & rendirent ces précautions inutiles.

La Reine étant ſur le point d'accoucher, m'ordonna de me tenir prêt pour en porter la nouvelle à la Reine d'Angleterre, & la Lettre fût expediée par avance, avec un vuide pour y placer le mot de *Fils* ou de *Fille*, ſelon qu'il plairoit à Dieu de donner l'un ou l'autre. Je devois prier la Reine en même-tems de vouloir envoyer des perſonnes bien intentionnées & propres à entretenir la bonne intelligence établie entr'elles, tant pour tenir l'enfant au Baptême, que pour conferer ſur les articles dont Monſieur Killegrew avoit fait mention. Tout le tems que je reſtay au Château d'Edimbourg, je priai le bon Dieu jour & nuit, de donner un Prince à la Reine. Ces priéres ayant été exaucées, j'en fus averti le premier par Madame *Boin*, à qui la Reine avoit ordonné de me dire en même-tems, que je partiſſe ſans differer. Ce meſſage me fût porté le 19. Juin de l'an 1555. entre dix & onze heures du matin. Je

montai à cheval à midi, & fus encore la même nuit à Berwick. Le quatriéme jour aprés j'arrivai à Londres, où je m'abouchai premierement avec mon Frere Robert, qui fit avertir cette même nuit le Secretaiae Cecil de mon arrivée & de la naiſſance du Prince, le priant de tenir la choſe ſecréte juſqu'à mon arrivée à la Cour, afin que j'en portaſſe moi même la nouvelle à Sa Majeſté.

Elle étoit à Greenwich en ce tems-là, & ſe divertiſſoit à danſer, lorſque le Secretaire Cecil lui dit à l'oreille, que la Reine d'Ecoſſe étoit accouchée d'un Prince. Dés ce moment il n'y eût plus ni danſe, ni divertiſſement, mais la fête finit tout d'un coup. Tout le monde s'étonna d'un changement ſi promt, d'autant plus que la Reine ſe mit d'abord ſur un fauteüil, la tête penchée, & diſant aux Dames qui étoient autour d'elle. La Reine d'Ecoſſe eſt mere d'un beau Fils, pendant que je ne ſuis qu'un tronc ſterile.

Mon audience fut arrêtée pour le lendemain, & je ne manquai pas de me rendre à Greenwich au tems preſcrit, accompagné de mon Frere Robert. Nous ſçumes de quelques amis, que nous ren-

con-

contrâmes en chemin, que Sa Majeſté avoit apris le ſujet de mon arrivée avec quelque chagrin ; mais qu'on lui avoit conſeillé de faire bon viſage & de prendre garde à ſa contenance, quand je lui parlerois. Auſſi le fit-elle, s'étant ajuſtée plus qu'à l'ordinaire ce jour-là, & me voulant perſuader, que cette heureuſe nouvelle avoit chaſſé tout-à-fait les reſtes d'une maladie, dont elle avoit été incommodée quinze jours de ſuite. Elle me félicita donc ſur mon arrivée avec un viſage gai, & me remercia du ſoin que j'avois pris de l'informer promtement d'une ſi bonne nouvelle. Elle me dit tout cela, avant que je lui puſſe delivrer ma Lettre de creance ; mais lors qu'elle l'eut leüe, je lui declarai que ma Reine ſachant que Sa Majeſté étoit celle de tous ſes amis, qui prendroit le plus de part à ſa joye & à ſon bonheur, elle s'étoit empreſſée auſſi, à lui en donner connoiſſance, plûtôt qu'à tout autre. Que neanmoins ce bonheur lui avoit coûté bien cher, ayant été en grand danger de perdre la vie, & ſi malade, qu'elle avoit ſouhaité de n'avoir jamais été mariée. Je dis cela en paſſant pour lui donner de l'averſion pour le mariage ; car mon frere m'a-

voit dit, que quand on la mettoit ſur l'article de la ſucceſſion, elle menaçoit encore quelquefois de ſe vouloir marier avec l'Archiduc d'Aûtriche. Je la priai enſuite de vouloir être la Marraine du Jeune Prince, ce qu'elle accepta avec une gayeté apparente. *Vôtre Majeſté*, ajoutai-je, *aura à cette heure une belle occaſion, de s'aboucher avec ma Reine, ce que je lui ai oüi ſouhaiter ſi ſouvent.* A quoi elle repliqua, en ſoûriant, qu'elle en ſeroit bien-aiſe, ſi l'état de ſes affaires le lui vouloit permettre; mais que cela n'étant pas, elle enverroit des Seigneurs & des Dames de diſtinction pour remplir ſa place.

Aprés cela je lui fis des remercimens de la part de ma Reine, de ce qu'elle avoit voulu lui envoyer Monſieur Killegrew, pour la conſoler, & pour lui donner des aſſurances nouvelles de ſon amitié. Elle me demanda alors, ſi je l'avois encore laiſſé en Ecoſſe, & quelle pouvoit être la cauſe du retardement de ſon retour. Je lui répondis, que peu de tems aprés ſon arrivée, la Reine s'étoit enfermée dans ſa Chambre, ſentant aprocher le terme de ſes couches, & que c'étoit la principale cauſe du long ſéjour de ce Miniſtre en Ecoſſe. Je lui dis encore quelque cho-

ſe là-deſſus conformément aux ordres que j'en avois, & la remerciai en même-tems d'avoir voulu faire ſortir de ſon Royaume les Ecoſſois Rebelles, quoi qu'il y en eût, qui cruſſent, qu'ils y étoient encore en ſecret. Mais que j'avois de la peine à croire que quelcun de ſes Sujets oſât être ſi hardi, que de les cacher contre les ordres de Sa Majeſté. Elle aſſura là-deſſus, qu'ils étoient partis, & que ſi l'on pouvoit prouver le contraire, ceux qui les auroient cachez, ne ſeroient pas longtems ſans en être châtiez. Je raportai encore à Sa Majeſté, que ſur les plaintes que ſon Ambaſſadeur avoit faites contre un certain Ruxbie, on s'étoit aſſuré de ſa perſonne, & qu'il ſeroit delivré entre les mains de ceux, qu'elle voudroit envoyer pour le ramener. Que pour ce qui concernoit Oneel, Sa Majeſté ma Reine n'avoit aucun commerce avec lui, & que peut-être elle n'auroit jamais ſçû, qu'il y eût quelcun de ſes gens en Ecoſſe, ſi Monſieur Killegrew ne le lui avoit fait connoître. Que ſur cét avis elle s'en étoit informée, & que le Comte d'Argile avoit avoüé, qu'il y avoit chez lui un des domeſtiques d'Oneel, qui y étoit venu pour des affaires, qui ne concernoient,

que lui & Oneel en particulier. Que du reſte elle ne connoiſſoit nullement cét homme-là, & qu'elle n'avoit aucune intelligence avec des Irlandois. Sa Majeſté parut être fort ſatisfaite de cette declaration, mais elle oublia de faire revenir Ruxbie.

Avant que de prendre mon congé, je crus devoir faire tomber encore le diſcours ſur l'article de la ſucceſſion. Car le Comte de Leiceſter étoit devenu grand ami de ma Reine, & déja avant mon arrivée, il avoit ſoûtenu ſon droit plus d'une fois en préſence de la Reine Elizabeth même, ajoutant que ſi elle la declaroit ſon héritiere préſomtive, elle aſſuroit par là ſes propres interêts. Mais ayant vû, que ce diſcours n'étoit pas favorablement reçu, il avoit dit avec chagrin, que Cecil gâteroit tout. De même le Duc de *Norfolk*, le Comte de Pembrok & pluſieurs autres du premier rang faiſoient publiquement profeſſion d'être des amis de la Reine d'Ecoſſe, aprés qu'ils eurent apris, qu'il lui étoit né un Prince. Les conjonctures étoient donc favorables pour ma Reine; c'eſt pourquoi on m'avoit conſeillé de dire à Sa Majeſté, que je me tenois aſſûré, qu'elle n'avoit

diffe-

differé de ſe reſoudre ſur le point de la ſucceſſion, que pour voir premierement ma Reine dans l'état ou elle étoit à cette heure, Mere d'un beau Prince ; & qu'aprés cela je ne doutois plus qu'elle ne voulût embraſſer l'occaſion qu'elle avoit maintenant de contenter bien des gens tant en Angleterre qu'en Ecoſſe, en mettant cette affaire hors de diſpute. Que j'en étois d'autant plus certain, que ma Reine ne pretendoit ſe prévaloir d'aucun autre droit, que de celui, que la faveur & l'autorité de Sa Majeſté lui voudroient procurer. Elle répondit, que la naiſſance de ce Prince pouſſeroit ſans doute les Juriſconſultes d'Angleterre à achever cette affaire-là avec plus de promtitude & de diligence. Que de ſon côté elle jugeoit que le droit de ſa bonne ſœur étoit le mieux fondé, & qu'elle ſouhaitoit de bon cœur, que les déciſions de ces Meſſieurs fuſſent couformes à ſes ſentimens. Je repliquai qu'à mon dernier voyage en Angleterre, je lui avoit entendu tenir le même langage ; mais qu'aprés les bonnes nouvelles que je lui avois aportées de la part de ma Reine, je m'étois attendu à quelque choſe de plus poſitif, & que j'eſperois encore, qu'elle ne me

voudroit pas laiſſer partir, ſans me charger d'une declaration plus particuliere. Elle répondit, qu'elle étoit reſoluë de ſatisfaire ſa bonne ſœur ſur cet article, par les Députez, qu'elle vouloit envoyer à la céremonie du Baptême. Je voyois bien que ce n'étoit qu'un détour, qu'elle prenoit : ainſi je pris mon congé, parce que ma preſence n'étoit plus néceſſaire, mon frere demeurant en cette Cour. Le lendemain Sa Majeſté m'envoya ſa Lettre de creance, avec une belle chaine pour moi.

Mon frere & les amis de ma Reine avoient concerté une inſtruction particuliere, laquelle je devois délivrer à mon retour, afin qu'on ſe pût régler ſelon le pié où étoient alors les affaires en Angleterre. Elle conſiſtoit dans les avis qui ſuivent.

„ 1. Que mon frere avoit grand ſujet „ de ſoupçonner, que Monſieur Ruxbie „ pourroit avoir mandé & découvert „ quelque choſe de ſes intrigues. De ſorte qu'il ſeroit bon, que Sa Majeſté fit „ entendre à Killegrew, qu'elle le vouloit „ rapeler bien-tôt, pour éviter que la „ Reine Elizabeth ne le renvoyât d'elle-„ même.

„ 2. Que

„ 2. Que Sa Majeſté demande pour „ la céremonie du Baptême le Comte „ de Leiceſter & le Secretaire Cecil, com- „ me étant les plus propres à traiter les ar- „ ticles qui ſont ſur le tapis, & à affermir „ en même-tems la bonne intelligence en- „ tre leurs Maîtreſſes.

„ 3. Qu'on traite bien Monſieur „ Killegrew & qu'on le renvoye avec un „ riche preſent, afin qu'il faſſe un raport „ favorable à ſon retour, & qu'il travaille „ à la continuation d'une bonne intelligen- „ ce. Qu'on le prie auſſi de declarer au „ Comte de Leiceſter & au Secretaire Ce- „ cil, qu'une bonne amitié ne ſauroit être „ long-tems entretenuë par des paroles „ ſans effet.

„ 4. Que Sa Majeſté ne rebute pas „ le Comte de Northumberland, puiſ- „ qu'il n'a delivré ſa Lettre à la Reine E- „ lizabeth que par un principe de crainte. „ Que de même elle ne témoigne par en- „ core être mal ſatisfaite de la conduite „ de *Henry Pearcie*, pour avoir trem- „ pé dans les intrigues de Monſieur Rux- „ bie.

„ 5. Qu'on garde ſoigneuſement „ Ruxbie, & qu'on le faſſe mener „ vers le Nord d'Ecoſſe, afin qu'il ſoit

„ plus éloigné du commerce, & ne puif-
„ se plus faire l'eſpion ; car il a déja écrit
„ au Secretaire Cecil par le moyen de Hen-
„ ri Pearcie, qu'il peut découvrir tous vos
„ ſecrets.

„ 6. Que Milord Argile correſponde
„ avec Oneel comme de lui-même, &
„ qu'il ne paroiſſe pas que la Reine en fa-
„ che quelque choſe.

„ 7. Le Secretaire Cecil fabrique d'é-
„ tranges tours & fineſſes pour la confé-
„ rence qui ſe doit tenir à l'occaſion du
„ Baptême, & puiſque le Comte de Leice-
„ ſter les a découverts, il s'en eſt plaint à la
„ Reine. Cecil pour s'en venger a enga-
„ gé le Comte de Suſſex dans une querel-
„ le contre lui. Mais la Reine a pris le par-
„ ti du Comte de Leiceſter & les a accor-
„ dez. En même-tems elle a fait la paix
„ entre Leiceſter & Ormond.

„ 8. Que Sa Majeſté feroit bien d'é-
„ crire deux Lettres à mon Frére, & de les
„ envoyer par Monſieur Killegrew, l'u-
„ ne pour être montrée à la Reine Eli-
„ zabeth, & l'autre au Secretaire Ce-
„ cil.

„ 9. Que mon frere fût pourvû des
„ nouvelles inſtructions au ſujet de Mada-
„ me Lenox, puis que ſa liberté pourroit

„ faire

„ faire beaucoup de bien aux affaires de „ Sa Majeſté.

„ Enfin, en conſideration du but où „ Sa Majeſté viſe, & de la grande apparen- „ ce qu'il y a qu'elle y pourra atteindre „ en peu de tems, il ſera bon de couvrir „ un peu mieux ſes démarches à l'avenir, „ & de tenir les choſes plus ſecrétes, qu'on „ ne l'a fait par le paſſé; étant certain „ qu'il n'y a conduite ſi loüable ni ſi deſ- „ intereſſée, qui n'aît ſes ennemis ſe- „ crets, qui ſe tiennent comme en em- „ buſcade, pour profiter de la moindre „ apparence qui peut être mal expli- „ quée.

Peu de tems aprés mon retour en Ecoſſe, Monſieur Killegrew obtint ſes dépêches, & fut renvoyé fort obligeamment, recevant pour preſent une tres-belle chaine d'or. On le chargea de deux Lettres, que l'on avoit écrites ſur l'avis de mon frere, l'une pour être montrée à la Reine, & l'autre au Secretaire Cecil. Elles étoient faites exprés pour ôter tous les ſoupçons que les avertiſſements de Ruxbie pouvoient avoir fait naître. Car, comme j'ai dit ci-deſſus, l'Evêque de Roſſe l'avoit introduit auprés de la Reine, parce que ni cet Evêque ni le

Comte de Bothwel ne ſouhaitoient pas que les affaires de la Reine allâſſent bien entre les mains de mon frere, qui n'étoit pas de leur faction ; de ſorte qu'ils aimoient mieux riſquer le ſuccés des pretenſions de Sa Majeſté, que de voir augmenter ſon credit. Auſſi, ſi mon frere n'eût été aſſez vigilant pour découvrir l'intrigue, & pour faire en ſorte, qu'on ſe ſaiſit de Ruxbie & de ſes papiers, tous ſes ſoins étoient inutiles, & il ne pouvoit ſortir d'une commiſſion ſi épineuſe, qu'avec honte. C'eſt ainſi que ſouvent les Princes les meilleurs du monde ſont trahis, & que les ſerviteurs les plus fidéles perdent leur credit, quand les méchans qui ſe voyent ſans merite, ne ſe peuvent élever, qu'en abbattant ceux qui les ſurmontent en vertu & en probité. Les Lettres de Sa Majeſté pour mon frere étoient conçuës dans les termes ſuivans.

A nôtre fidéle & bien aimé Salut.

„ Vôtre frere Jacques nous ayant infor-
„ mé des bons avis que le Secretaire Cecil
„ lui avoit donnez & à vous, touchant
„ les moyens de conſerver la bonne intel-
„ ligence, qui eſt entre nôtre bonne
„ ſœur

„ſœur & nous, & ayant trouvé que ce „qu'il vous avoit conſeillé alloit à nôtre „avantage, nous avons jugé à propos „de vous écrire, afin que vous le remer„ciïez de nôtre part, & que vous lui de„clariez nos ſentimens ſur les trois points „dont il a fait mention.

„ Le premier étoit, ſelon que nous „l'avons entendu, touchant la ſureté „qu'on pourroit avoir à l'égard de la Ré„ligion, ſous nôtre régne. Le 2. con„cernoit l'obſervation d'une bonne „diſcipline ſur les frontieres, & le 3. „que nous ne nous aſſurions de nôtre „droit de ſucceſſion, que par la fa„veur & lts bons offices de nôtre bonne „ſœur.

„ Vous lui répondrez de nôtre part, „quant au premier point, que depuis nô„tre retour de France, nous n'avons jamais „gehenné ni perſecuté perſonne à cauſe „de la Réligion, & que nous ne ſommes „pas dans le deſſein d'en uſer autrement „pour l'avenir. Qu'on ne doit pas dou„ter, que cette déclaration ne ſoit ſin„cére, puis qu'on voit les Proteſtants „dans la poſſeſſion des charges les plus „éclatantes de nôtre Royaume, & que „nous les employons dans nos affaires les

„plus importantes préférablement à tous
„autres. Monſieur Nicolas Frogmor-
„ton peut rendre témoignage là-deſſus,
„& qu'il diſe ſeulement ce qu'il a vû
„& entendu pendant ſon ſéjour en nô-
„tre Cour. On verra que ſon raport ne
„s'accordera nullement avec les faux
„bruits, que la malice de nos ennemis a
„fait courir à nôtre préjudice. Pour ce
„qui concerne le ſecond article, il eſt
„aſſuré que les principaux Officiers de
„l'un & de l'autre côté ont été la cauſe
„des déſordres, qui ſe ſont faits ſur les
„frontieres; ces Meſſieurs ayant voulu
„profiter des derniers troubles, lors que
„nous n'étions pas en état d'y remedier
„avec le même ſuccés, que nous eſpe-
„rons le faire à cette heure, que le bon
„Dieu nous a rendu un peu de repos.
„Que nous prions Monſieur Cecil de
„perſuader à ſa Reine, de vouloir em-
„ployer en cette occaſion autant de vi-
„gueur de ſon côté que nous ſommes re-
„ſoluë d'en faire paroître du nôtre, &
„que nous ſommes perſuadée, qu'aprés
„cela, il n'y aura plus de ſujet de plaintes.
„Pour ce qui concerne le troiſiéme arti-
„cle, vous lui ferez voir de quelle ma-
„niere nous nous en ſommes expliquée

„à

„ à la Reine même. Faites nos compli-
„ mens à Monſieur Cecil & à ſa femme.
„ Nous vous recommandons à la garde
„ de Dieu. De nôtre Château d'Edim-
„ bourg ce . . . 1566.

A nôtre Fidéle & bien aimé Salut.

„ C'a été avec bien de la joye, que
„ nous avons entendu les aſſurances que
„ vôtre frére nous a rapportées de la con-
„ tinuation de l'amitié de nôtre bonne
„ ſœur envers nous. Elle même nous en
„ a convaincuë encore plus fortement ,
„ tant par ſa propre lettre , que par la
„ bonté qu'elle a eüe de m'avoir accordé
„ la demande que je lui ai faite de vouloir
„ être marraine de mon fils , comme auſſi
„ par la promeſſe qu'elle a faite d'envoyer
„ des perſonnes diſtinguées pour aſſiſter
„ de ſa part à la céremonie du Baptême.
„ Vous lui en ferez nos remercimens le
„ plus civilement , qu'il vous ſera poſ-
„ ſible , & lui ferez connoître en même-
„ tems , que nous ne deſirons rien en cet-
„ te occaſion , que ce qui eſt le plus avan-
„ tageux pour elle-même, & dont elle ſe
„ peut acquitter avec le moins de dépen-
„ ce. Vous la prierez auſſi que le princi-
„ pal

„ pal homme de ceux qu'elle veut dépu-
„ ter vers nous, ſoit celui que nous ſa-
„ vons depuis longtems lui être le plus in-
„ time, afin que nous lui puiſſions parler
„ confidemment, comme ſi c'étoit à nô-
„ tre bonne ſœur elle-même. Pour ce
„ qui concerne Oneel, Ruxbie, & les au-
„ tres points, nous eſperons que Mon-
„ ſieur Killegrew la contentera là-deſſus,
„ lequel lui dira auſſi, que nous ne ſou-
„ haitons aucun avantage en Angleterre,
„ que celui que nous pourrons obtenir de
„ ſa bienveillance envers nous, & que
„ nous eſperons l'en convaincre ſi bien
„ par nôtre conduite, que nous avons
„ lieu d'attendre, que nos interêts ne lui
„ ſeront pas moins chers que les *ſiens pro-*
„ pres. Dans cette confiance nous pren-
„ drons en toutes occaſions les meſures
„ que nous jugerons lui être les plus
„ agreables, & éviterons avec ſoin tout
„ ce qui la pourroit offenſer; & nous
„ vous ordonnons d'en faire de même,
„ tant que vous ſerez à ſa Cour & en tou-
„ te autre part où vous pourrez être em-
„ ployé pour nôtre ſervice, en confor-
„ mité de ce que nous vous en avons dé-
„ ja commandé autrefois. Neanmoins,
„ vous devez entretenir en même-tems
„ une

„ une bonne correſpondance avec ceux
„ qui nous ſont affectionnez, & ceux qui
„ favoriſent nôtre droit, d'une maniere
„ pourtant, que ni vous, ni eux n'of-
„ fenſiez point nôtre bonne ſœur. Et ſi
„ des perſonnes inconſiderées ou ſédi-
„ tieuſes s'adreſſent à vous, faites les ſou-
„ venir premierement de leur devoir d'u-
„ ne maniere douce, & ſi cela ne les cor-
„ rige pas, faites leur connoître, que
„ nous avons promis à leur Reine de lui
„ denoncer ſemblables pratiques avec les
„ noms de ceux qui s'en mêleront, & que
„ nous n'y manquerons pas, en cas qu'ils
„ ne changent de conduite. Alors le
„ monde verra, que ceux qui voudroient
„ ſemer de la diſcorde entre nous & nô-
„ tre bonne ſœur, ne ſont pas de ſi bons
„ ſerviteurs qu'ils le voudroient paroître,
„ & qu'ils cherchent leur interêt parti-
„ culier, & non pas celui de leur maî-
„ tre.

On vouloit étouffer par ces Lettres, ce que l'on pouvoit avoir apris de Ruxbie, & les rapports qui avoient été faits contre mon frere; comme s'il avoit formé un grand parti en Angleterre. Il ne nia point d'avoir travaillé à gagner les cœurs en faveur de ſa Reine, mais il ſoûtint

tint qu'il n'avoit rien fait, qui pût choquer la Reine d'Angleterre, & qu'il n'avoit jamais eu ordre de rien faire, qui lui pût déplaire. Par ce moyen on redreſſa en quelque maniere, ce qu'on avoit gâté, en ſe fiant à Ruxbie, & les ombrages en furent ſi bien diſſipez, que mon frere fut toûjours ſouffert à la Cour de la Reine Elizabeth; ce qui fit ſi fort augmenter le nombre des amis de nôtre Reine, que pluſieurs Provinces étoient toutes prêtes à ſe revolter, les Officiers étant déja nommez par les Nobles.

Environ ce tems-là, Sa Majeſté fut avertie par mon Frere, que le Comte de Bedfort étoit en chemin avec une grande ſuite, de même que l'Ambaſſadeur de France & celui de Savoye, pour aſſiſter au Baptême du jeune Prince; ce qui obligea la Reine de ſe rendre avec ſon enfant à Sterling; car elle avoit deſtiné ce lieu à la celebration de cette céremonie. Mais elle étoit toûjours chagrine & penſive, & ne pouvoit pas oublier le deteſtable aſſaſſinat, qui s'étoit commis en ſa préſence, & qui avoit failli à la perdre elle-même avec ſon enfant. Elle ne faiſoit ordinairement qui ſoûpirer; deſorte qu'on ne la pouvoit regarder ſans compaſſion.

Quel-

Quelquefois elle me faiſoit ſes plaintes, & je la conſolois, autant qu'il m'étoit poſſible, lui diſant, que la grande quantité d'amis qu'elle avoit en Angleterre, lui devoit faire perdre le ſouvenir du petit nombre d'ennemis infidéles qu'elle avoit en Ecoſſe. Qu'elle leur faiſoit trop d'honneur d'en vouloir faire l'objet de ſa colere, & qu'une ame auſſi pleine de vertus Royales, ne ſe devoit pas abaiſſer juſqu'à ſonger à des perſonnes ſi mépriſables. Que je ſuppliois Sa Majeſté de vouloir conſulter là-deſſus ſa pieté, ſon honneur, & ſes interêts, & qu'elle trouveroit, que les Souverains étant reputez d'une condition au-deſſus de l'humaine, & approchante de celle de Dieu, ils étoient obligez d'en imiter les perfections, & de faire comme lui en pardonnant avec plaiſir, & en ne puniſſant qu'avec peine. *Tout le monde ſait que les Princes ſages ne font pas ſurvivre leur haine au beſoin de leurs affaires, & que la raiſon d'état meſure leurs faveurs & leurs diſgraces. Les interêts de Vôtre Majeſté ſont préſentement dans une grande criſe. Elle ſe voit à la veille de ſe mettre en poſſeſſion d'une belle Monarchie; on y a travaillé depuis long-tems; on a bien réuſſi juſqu'ici, &*

toutes

toutes les conjonctures y ſont favorables ; ainſi Vôtre Majeſté doit être en peu la Princeſſe du monde la plus heureuſe, pour peu qu'elle veuille attacher ſa veüe ſur un ſi noble but, & ne ſe pas oublier elle-même. Ce n'eſt donc pas le tems de ſonger à ces malheureux qui ſont reduits à la derniere miſere, & qui ne ſavent plus où ſe refugier. Un homme genereux les croiroit déja ſuffiſamment châtiez, & Vôtre Majeſté en voudroit-elle douter encore, étant d'un ſexe à qui la clemence ſied ſi bien ? Vôtre Majeſté m'a ordonné de lui dire mes ſentimens avec franchiſe ; je l'ai fait toutes les fois, que l'occaſion s'en eſt offerte, & vous même Madame, m'avez quelquefois dit, que vous vous étiez repentie de ne les avoir pas ſuivis. Je prie le bon Dieu, qui ſait qu'en vous conſeillant, je n'ai jamais eu que vos interêts & vôtre gloire pour but, qu'il vous preſerve à l'avenir d'un ſemblable repentir. Durant mon ſéjour en Angleterre les ennemis de Vôtre Majeſté ſe prévalant de quelques faux raports commençoient à dire aſſez publiquement que l'on ne remarquoit plus en elle cette humeur douce & benigne, par laquelle elle avoit tant charmé le monde. Ainſi mon frere & moi eûmes aſſez à faire

à ôter cette impreſſion de l'eſprit de ceux-là même, qui font profeſſion d'être de vos amis.

Je lui tins ce diſcours à l'oreille en François, voyant qu'à ſon ſouper elle ne faiſoit que ſoûpirer, & qu'elle ne vouloit rien manger, quoi que Meſſieurs de Murray & de *Mar* l'en priâſſent fort. Aprés qu'on eut deſſervi, Sa Majeſté me prit par la main, & me fit promener avec elle dans le parc de Sterling, raiſonnant toûjours avec moi ſur le ſujet de ceux qui l'avoient ſi cruëllement offenſée. Au commencement, ſon eſprit ne ſembloit pouvoir enviſager autre choſe, que le plaiſir de la vengeance; mais peu-à-peu elle ſe laiſſa tourner du côté de la gloire & de l'interêt, de ſorte qu'elle condeſcendit à la fin à une reconciliation proviſionelle, qui ſe feroit par l'interceſſion du Duc de Berwick, aux conditions que les Rebelles demeureroient bannis de l'Ecoſſe & de l'Angleterre, juſqu'au tems qu'il plairoit à Sa Majeſté de leur pardonner, ce qui ſe feroit auſſitôt qu'ils auroient donné de ſuffiſantes preuves de leur repentance, & que l'on pourroit être aſſuré de leur bonne conduite pour l'avenir. Que cependant elle s'appliqueroit à gouverner

d'une maniere que tout le monde auroit ſujet de loüer ſon régne, & de dire; qu'elle n'étoit pas moins heureuſe à ſe ſurmonter elle-même, qu'à ſurmonter ſes ennemis & compétiteurs.

Il eſt vrai qu'elle y auroit pû réuſſir auſſi bien qu'aucune Princeſſe de l'Europe. Mais helas! des perſonnes lâches qui étoient autour d'elle, firent échoüer un ſi beau & ſi génereux deſſein. Le Comte de Bothwel, qui avoit ſes veües particuliéres, ayant ſû la réſolution de la Reine, ſe prevalut de l'occaſion, & fit revenir le Comte de Mortoun & ſes Aſſocies, pour en faire ſes amis, & afin d'en fortifier ſa faction. Selon toutes les apparences il avoit déja formé le deſſein de tuër le Roi, pour ſe pouvoir marier enſuite avec la Reine. Auſſi quelque-tems aprés, il executa l'un & l'autre, mais à ſa propre confuſion, à ſa perte & au malheur de tout le Royaume & particuliérement de la Reine.

Fin du Livre Second.

LIVRE

LIVRE TROISIE'ME.

SA Majeſté étant avertie, que le Comte de Bedfort, qui étoit en chemin pour aſſiſter au Baptême, étoit arrivé à Berwick, m'ordonna de l'aller recevoir à Coldingham, & de tâcher de lui ôter en le conduiſant, les impreſſions, que ſes ennemis lui pourroient avoir données à ſon préjudice. Car c'étoit un tems trés-mauvais, & plus le nombre des amis de la Reine s'augmentoit, plus la malice de ſes ennemis croiſſoit, & plus on inventoit de fauſſetez contre elle. Mais le bon Comte s'en fia plus à mon raport, qu'à celui des autres, car il étoit devenu en ce tems là un des meilleurs amis que nôtre Reine eût en Angleterre.

Il amena avec lui, Monſieur *Cary* fils aîné de Milord *Huſdean*, Monſieur *Hatton*, grand favori de la Reine Elizabeth en ce tems-là, un certain Monſieur *Lignish* intime ami du Duc de Nortfolk, &

un

un grand nombre de Chevaliers & de Gentilshommes du Canton d'Yorck, avec la plûpart des Officiers de Berwick. Cependant, par les Lettres de mon frere, Sa Majeſté étoit ſuffiſamment inſtruite de ce qu'il falloit dire au Comte & à tous ceux de ſa ſuite en particulier.

Les autres Ambaſſadeurs étant auſſi arrivez, ils ne pouvoient voir qu'avec jalouſie & dépit, qu'on traitoit les Anglois avec plus d'honneur & avec plus de familiarité qu'eux. Cela ſe faiſoit par politique; car en ce tems-là nous avions plus beſoin de l'Angleterre, que de tout le reſte. Auſſi l'Ambaſſadeur de France étoit plûtôt bon homme que bon courtiſan. Celui de Savoye, comme le plus éloigné, n'arriva qu'aprés la fête. Pendant leur ſéjour à Sterling, il ne ſe paſſa pas un ſeul jour ſans bal, ou ſans quelque autre réjoüiſſance. Au jour du grand feſtin, les Anglois faillirent à troubler la fête, en ſe formaliſant mal-à propos ſur un ſujet aſſez leger, pour ne pas dire ridicule. On faiſoit entrer dans la ſale une machine, ſur laquelle on voyoit la table toute ſervie avec des violons & des muſiciens, qui par un agreable mélange d'inſtrumens &

de

de voix, faiſoient retentir l'appartement. Devant cette machine qui s'avançoit, ſans qu'on pût voir par quelles mains ou par quels reſſorts elle étoit remuée, il y avoit une troupe de Satires conduite par un François nommé *Baſtien*, leſquels non contents de faire faire place, mirent leurs mains à leurs queües & les ſecouërent d'une maniere, qui fit juger aux Anglois, que c'étoit pour leur faire affront. Trop foibles pour retenir dans le cœur, ce qu'ils devoient avoir fait ſemblant de ne pas entendre, ils ne pûrent s'empêcher d'éclater, de ſorte que Monſieur Hattoun, Monſieur Lignish, & la plûpart des Gentilshommes, qui avoient deſiré de ſouper une heure plûtôt, afin de mieux obſerver l'ordonnance & la céremonie du banquet, voyant ces grimaces & poſtures, en quittérent leurs chaiſes & ſe tinrent debout derriere la table, pour ne pas voir, à ce qu'ils diſoient, comment on ſe moquoit d'eux. Monſieur Hatton me dit, que ſi la Reine n'y étoit pas préſente, il enfonceroit ſon épée dans le cœur de ce Baſtien, lequel il croyoit avoir inventé exprés une ſemblable inſolence, pour ſe moquer de lui & de ſes compagnons. J'excuſai la choſe autant qu'il me fût poſſi-

ble ; mais le bruit devint ſi grand, que la Reine & le Comte de Bedford en voulurent ſavoir la cauſe. Je leur dis que l'action & les grimaces des Satires avoient cauſé quelque mécontentement à ces Meſſieurs ; enſuite de quoi Sa Majeſté & le Comte eurent aſſez de peine à appaiſer cette affaire. Cette querelle arriva fort à contretems, & les Anglois firent une grande bevüe de ſe formaliſer ſur des geſtes que le caractere des Satires pouvoit excuſer, & dont ils devoient avoir ri comme les autres, quand même ils auroient été aſſurez, qu'on les avoit en vuë. Mais le Comte de Bedford étoit diſcret & ſage, & expliquoit tout en bonne part.

Il eut pour preſent, une chaine de diamants de la valeur de deux mille écus. Monſieur Cary eut une chaine de perles avec une belle bague. Monſieur Hatton eut une chaine avec le portrait de Sa Majeſté & une bague. Monſieur Lignish & cinq autres perſonnes de qualité reçûrent châcun une chaine. On m'ordonna de les conduire, juſques ſur la frontiere. Ils partirent tous fort ſatisfaits de nôtre Reine, & perſonne n'y trouvoit à redire, ſinon au peu d'état qu'elle faiſoit du Roi. Le Comte de Bedford

me

me pria de perſuader à la Reine, qu'en conſideration de ſa propre gloire & de ſes interêts, elle le voulut traiter de même qu'auparavant ; ce que je n'oubliai pas de faire ; mais ce fut en vain.

Aprés le Baptême & le départ des Ambaſſadeurs, Sa Majeſté deſirant fort de rétablir le bon ordre ſur les frontieres, y envoya le Comte de Bothwel, lequel y fût bleſſé à la pourſuite des Bandits. Sa Majeſté ſe tranſporta enſuite elle-même à Jedbourg, où le Comte de Bothwel & Huntley entreprirent de tuer le Comte de Murray ; mais Milord Hume les prevint, en y amenant quelques troupes. Sa Majeſté s'en retourna par la Merſe, & voulut voir de loin la Ville de Berwick, dont elle fût honorée de pluſieurs ſalves de canon. Monſieur *Jean Foſter* Intendant des frontieres d'Angleterre, y vint conferer avec elle, ſur les moyens d'établir une bonne diſcipline. Parlant à Sa Majeſté, ſon cheval ſe voulut jetter ſur celui de la Reine, dont elle fut rudement heurtée à la hanche. Auſſitôt l'Intendant ſe jetta à terre, & demanda pardon à Sa Majeſté ; car en ce tems-là toute l'Angleterre lui portoit un reſpect extraordinaire. Sa Majeſté le fit relever d'abord

& dit qu'elle n'étoit pas bleſſée. Neanmoins cét accident l'obligea de reſter deux jours au Château de Home, pour s'en remettre.

Cependant le Roi la ſuivoit par tout où elle alloit, mais il en étoit toûjours reçu tres froidement, de ſorte que ſe voyant mêpriſé, il ſe retira à *Glaſcow*, où il tomba malade, & ſelon le bruit commun, c'étoit du poiſon que quelques uns de ſes ſerviteurs lui avoient donné.

En ce tems-là, le Comte de Bothwel gouvernoit toute la Cour, ayant ramené les Seigneurs bannis, & noüé une forte amitié avec le Comte de Mortoun. Aprés le retour de Sa Majeſté à Edimbourg, les Comtes de Huntly, Bothwel, Argile, & d'autres furent auſſi reçûs en grace. Aprés cela la Reine alla à Sterling, pour y voir le jeune Prince, & s'en retourna de là à Edimbourg, où le Roi fut amené enſuite & logé à Kirkfield, ſous prétexte que l'air y étoit bon, & qu'il s'y pourroit mieux remettre de ſa maladie. Mais le bruit couroit déja, que le Comte de Bothwel avoit formé un deſſein contre ſa vie. Il étoit dangereux d'en avertir le Roi, puis qu'il rediſoit tout à quelques

uns de ſes ſerviteurs, qui ne lui étoient pas fideles. Neanmoins le Comte d'*Orkny* lui fit connoître, que s'il ne ſe retiroit pas promtement, c'en étoit fait de ſa vie, ce que le Roi redit tout auſſitôt à la Reine. Mais le Comte d'Orkny nia d'avoir jamais rien dit de ſemblable. Cet accident obligea le Comte de Bothwel de précipiter ſon entrepriſe. Il auoit déja fait faire une mine ſous la maiſon où le Roi étoit logé, & il la fit joüer la nuit aprés cette rencontre avec Milord Orkny. Mais à la Cour on ſe diſoit à l'oreille, qu'on avoit mené auparavant le Roi dans un lieu écarté, où on l'avoit ſuffoqué en lui fourrant une ſerviete dans la bouche. Chacun en ſoupçonna d'abord le Comte de Bothwel, & ceux qui oſoient parler librement diſoient pour aſſuré que c'étoit lui. Ce qui obligea le Comte d'aſſembler un certain nombre de Commiſſaires, pour examiner la choſe: mais comme il avoit aſſez de credit pour n'y faire entrer que ceux, qui dépendoient de lui, l'affaire fut decidée à ſon avantage. Il diſpoſoit de la deſtinée de châcun, & diſtribuoit la bonne ou la mauvaiſe fortune, comme il le trouvoit à propos; de ſorte que perſonne n'oſoit opiner, que ſelon

lon ſon bon plaiſir. Ce pas étant fait, il demeura toûjours le plus grand favori à la Cour. Le Comte de Murray s'en étoit retiré quelque peu auparavant. Sa Majeſté garda pour quelques jours la chambre. Je me trouvai le lendemain de ce meurtre à la porte du Cabinet de la Reine, & le Comte de Bothwel m'y voyant, me dit, qu'elle étoit toute deſolée, & qu'elle vouloit reſter ſeule, ajoutant qu'il l'avoit quittée par cette raiſon, & qu'il étoit arrivé la choſe du monde la plus ſurprenante; que la foudre étoit tombée ſur le quartier du Roi, & l'avoit reduit en cendres, & qne le corps du Roi avoit été trouvé aſſez prés de là ſous un arbre, ſans qu'on y pût voir la moindre marque de contuſion ou de brûlure. *Allez-y, je vous en prie*, ajouta-t-il, *& vous trouverez de quoi vous étonner.* Je m'y rendis, mais le corps étoit déja enfermé dans une chambre, & *Alexandre Durham* à qui la charge en étoit commiſe, fit difficulté de me le montrer.

Le bruit ſe répandit bientôt aprés, que la Reine ſe vouloit marier avec le Comte de Bothwel, qui avoit épouſé ſix mois auparavant la ſœur du Comte de *Huntley*; & que pour cet effet, il ſe vouloit ſepa-

rer

rer de ſa femme. Cette nouvelle allarma tous ceux qui avoient à cœur l'honneur de Sa Majeſté & la conſervation de ſon jeune Prince, qui ne pouvoit pas être ſans danger entre les mains du meurtrier de ſon pere. Mais peu de gens ou plûtôt perſonne n'oſoit le témoigner. Neanmoins Milord *Herreis*, Gentilhomme de grand merite, vint à Edimbourg bien accompagné, & dit franchement à la Reine, que le bruit couroit dans le pays, que le Comte de Bothwel avoit fait tuer le Roi, pour ſe marier avec elle. Aprés cela, il ſe jetta à genoux, & ſupplia Sa Majeſté, de ſe vouloir ſouvenir de ſon honneur, & de ne pas abandonner ſon fils à un homme, dont il avoit tout à craindre: lui faiſant connoître en même tems, que ce mariage étoit tout-à-fait incompatible avec ſa gloire & ſes interêts, & qu'elle n'y pouvoit donner les mains, à moins que de conſentir à ſa propre perte. Sa Majeſté témoigna être ſurpriſe de ce diſcours, & dit qu'elle ne pouvoit pas comprendre, d'où ce bruit pouvoit venir, puis que ſon cœur ne lui avoit jamais rien dit en faveur du Comte. Monſieur Herreis conjura là-deſſus la Reine de lui vouloir pardonner ſon trop de liberté, & de la pren-

dre en bonne part. Mais il prit ſon congé immédiatement aprés, de peur que le Comte de Bothwel étant informé de ſon entretien avec la Reine, n'attentât quelque choſe contre ſa perſonne. Il avoit amené cinquante chevaux avec lui, & les avoit diſpoſez en relais, afin d'en pouvoir mieux échaper à la pourſuite de ſes ennemis.

J'étois reſolu d'en dire autant à Sa Majeſté, lors qu'un certain Ecoſſois nommé *Thomas Bishop*, qui avoit été long-tems en Angleterre, & y avoit rendu de bons ſervices à Sa Majeſté, m'écrivit une lettre, qui contenoit la même choſe; & parce qu'il me conjuroit de la faire voir à la Reine, je lui pouvois faire connoître mes ſentimens, ſans me riſquer moi-même. Etant abſent, il avoit écrit encore plus hardiment, que Monſieur Herreis n'avoit parlé. Le contenu de cette lettre étoit; que le bruit couroit en Angleterre, que Sa Majeſté ſe vouloit marier avec le Comte de Bothwel, mais qu'il avoit de la peine à le croire; puis que c'étoit le meurtrier de ſon mari, & d'ailleurs un homme plein de vices, & qui étoit déja marié. Qu'il n'y avoit guéres d'apparence que Sa Majeſté voulût faire

re une action ſi préjudiciable à ſes interêts, & ſi contraire au noble but, où elle avoit toûjours viſé, étant certain que ſi elle le faiſoit, elle irriteroit la colére de Dieu, & perdroit l'eſtime des Anglois, des Irlandois, & des Ecoſſois, & la bonne reputation qu'elle avoit euë juſqu'ici dans le monde. Il diſoit cela d'une maniere aſſez étenduë, & alleguoit pluſieurs exemples de l'hiſtoire, leſquels il ſeroit trop ennuyeux de particulariſer ici. J'avois été quelques jours abſent de la Cour; mais ayant reçû cette lettre, j'y revins, pour la faire voir à Sa Majeſté, ce que je fis avec les proteſtations les plus reſpectueuſes & les plus humbles que je pus trouver.

Aprés que Sa Majeſté eut lû cette lettre, elle me la rendit, ſans dire mot, & ſe tournant vers le Secretaire Lidington, elle le fit approcher & lui dit; *voici une étrange lettre, liſez-la, je vous en prie.* Il demanda là-deſſus ce que ce pouvoit être? *C'eſt une invention*, répondit-elle, *de ſa façon, tendant à la ruine du Comte de Bothwel.* Il me prit là-deſſus par la main, & m'ayant un peu éloigné de la Reine, il lût la lettre, & aprés l'avoir achevée, *Où aviez-vous vôtre eſprit*, me dit-il, *quand*

vous avez montré cette lettre à Sa Majesté ? Ne savez-vous pas que dés que le Comte de Bothwel en sera informé, ce qui aparemment sera bientôt, il vous fera assassiner ? C'*est une chose bien déplorable*, lui repliquai-je, *que tout le monde voye une Princesse à deux doigts de sa perte, & que personne ne l'en ose avertir. Vous avez agi en honnête homme*, répondit-il, *mais non pas en homme sage. C'est pourquoi retirez-vous promtement, avant que le Comte puisse revenir de son dîner.*

Cette crainte n'étoit pas mal fondée, car Sa Majesté lui conta le tout, dés qu'elle le vit, & quoi qu'elle eut tiré parole de lui, qu'il ne me feroit point de mal, néanmoins il me fit chercher par tout, & ne respira que sang & meurtre; de quoi étant averti, je me tins caché, jusques à ce que sa furie fût un peu passée. Cependant Sa Majesté étoit mal satisfaite de ce que le Comte s'étoit si peu souvenu de la parole, qu'il lui avoit donnée, & lui remontra, qu'en usant de la sorte, il lui feroit perdre tous ses fidéles serviteurs; ce qui l'obligea de promettre de nouveau, qu'il n'attenteroit rien contre ma personne.

Etant averti de cette nouvelle, je revins auprés

auprés de Sa Majeſté, & lui dis, qu'elle ne m'avoit jamais fait un injure ſi ſenſible, que celle de croire, que j'euſſe inventé la lettre, que je lui avois montrée, qu'elle étoit aſſurément de Thomas Biſhop, mais que quoique je n'en fuſſe pas l'auteur, elle ne laiſſoit pas d'être trés-conforme à mes ſentimens, & que ſi Bishop n'en eut pas tant dit, je l'aurois fait moi-même, croyant y être obligé. Mais je vis bien, que ce diſcours ne lui étoit pas agréable.

Peu de tems aprés, elle s'en alla à Sterling, & à ſon retour elle fut rencontrée en chemin par le Comte de Bothwel bien accompagné. Il prit d'abord ſon cheval par la bride. Le Comte de Huntly, le Secretaire Lidington & moi, fûmes ſaiſis par les gens du Comte, & menez priſonniers à Dumbar. On laiſſa aller le reſte en toute liberté. Dés ce tems-là, le Comte dit publiquement qu'il épouſeroit la Reine, quand même tout le monde & elle même s'y oppoſeroient. Le Capitaine *Blachater* qui m'avoit pris, me dit, que tout cela ſe faiſoit du conſentement de Sa Majeſté. Le lendemain j'eus la permiſſion de me retirer chez moi. La Cour ſe rendit enſuite à Edimbourg, où

l'on convoqua un certain nombre de Nobles, auſquels on fit ſigner un Ecrit, par lequel ils declaroient que c'étoit l'interêt de la Reine, de ſe marier avec le Comte de Bothwel, parce qu'il avoit beaucoup d'amis en Louthian & ſur les frontieres, & qn'il étoit par conſequent le plus capable d'y faire obſerver un bon ordre; & qu'aprés tout, la Reine ne pouvoit pas faire autrement, puiſque le Comte l'avoit enlevée, & avoit couché avec elle contre ſa volonté. Je ne ſaurois dire ni comment, ni par quelles loix le Comte ſe ſepara de ſa femme, laquelle étoit ſœur du Comte de Huntly.

Un peu auparavant, le Comte de Murray avoit obtenu la permiſſion d'aller en France. Le Secretaire Lidington avoit été lontemgs banni de la Cour, ſur quelques ſoupçons, & y fut retabli par les bons offices de mon Frere Robert, qui fit valoir à la Reine le grand credit qu'il avoit en Angleterre. Et quoi que mon Frere n'y fût pas moins accredité que lui, neanmoins il n'étoit pas de l'humeur de ces Courtiſans ambitieux, qui enlévent tout pour eux, & ne veulent rien partager auec les autres. Auſſi ſavoit-il, que Lidington n'étoit criminel, que parce que

le

le Comte de Bothwel lui vouloit du mal. Mais peu de tems aprés ſon retour, le Comte faillit à le tuër dans la chambre de la Reine, & ſi Sa Majeſté ne ſe fût miſe entre deux, c'étoit fait de lui. C'eſt pourquoi il s'enfuit de nouveau, & ſe cacha chez le Comte d'Athol.

Pour moi, je n'étois pas ſouvent à la Cour, mais je m'y trouvai par hazard le jour des nôces, & y rencontrai le Duc d'*Orkny* (jadis Comte de Bothwel) à ſon ſouper. Il me ſalua ſur mon arrivée, & me dit, que l'on me voyoit ſi rarement à la Cour, qu'on m'y pouvoit traiter en étranger, me priant de me mettre à table & de ſouper avec lui. Le Comte de Huntly, l'Intendant de Juſtice, & pluſieurs autres perſonnes étoient préſentes. Ayant répondu que j'avois déja ſoupé, il m'offrit un verre de vin, & me dit, que j'avois beſoin de faire bonne chere, parce que les ſoins que je prenois du bien public m'avoient amaigri & diminué mon embonpoint. Je repliquai, que chaque membre devoit ſervir à quelque uſage; mais que pour le bien public, on s'en reposoit principalemeut ſur lui & ſur le reſte de la Nobleſſe. *Je ſavois bien*, répondit il, *qu'il n'y a point de trou où vous*

ne puiſſiez trouver une cheville. Aprés cela il entra en converſation avec les Dames, & leur dit des paroles ſi ſales, qu'elles le laiſſerent bientôt tout ſeul. J'en fis autant, & montai à la chambre de la Reine, qui témoigna être fort ſatisfaite de mon arrivée.

La céremonie du mariage ſe fit au Palais de Halyroodhouſe par *Adam Bothwel* Evêque d'Orkny, dans la grande Sale où le Conſeil s'aſſembloit ordinairement. Les céremonies s'en firent à la maniere des Proteſtants, & non dans la Chapelle à la Romaine, comme le Roi précedent avoit été marié. Aprés le mariage, Bothwel, jadis Comte, & alors Duc d'Orkny, fit tout ce qu'il put, pour avoir le Prince entre ſes mains. Mais Milord *Mar*, qui étoit ſon Gouverneur & un trés honnête homme, ne le voulut pas délivrer, diſant pour s'excuſer, qu'il ne l'oſeroit faire ſans le conſentement des trois Etats du Royaume. Neanmoins ceux qui avoient l'autorité en main, le tourmentoient tellement, qu'il ſe trouvoit fort embarraſſé. A la fin il m'en fit ſes plaintes, me priant de le vouloir aſſiſter dans la réſolution qu'il avoit priſe, de ne pas abandonner le Prince à celui qui avoit tué ſon Pere, & qui s'étoit déja van-

té

té à ſes amis, que ſi une fois il le pouvoit avoir en ſa puiſſance, il l'empêcheroit bien de venger jamais la mort de celui à qui il devoit la vie. Je répondis à Milord Mar, que ſi j'étois capable de lui aider, je le ferois fort agréablement ; & parce qu'il voulut ſavoir mes ſentimens ſur les moyens de mettre le Prince en ſureté, je lui dis, que j'étois grand ami de *Jaques Balfour*, & que je ſavois qu'il y avoit de la meſintelligence entre lui & Bothwel, laquelle étant adroitement ménagée, pourroit être utilement employée pour la ſureté du Prince. Qu'il y avoit au commencement une grande amitié entre Bothwel & Balfour, ce qui avoit fait obtenir au dernier le gouvernement du Château d'Edimbourg : mais que n'ayant pas voulu avoir part au meurtre du Roi, il lui étoit devenu ſuſpect ; qu'il travailloit fort à lui ôter ſon Gouvernement, pour le donner au Laird *Been-ſtoun*. Je lui conſeillai enſuite, de dire, qu'il ne pouvoit délivrer le Prince, à moins que de lui donner une Place où il pût être ſûrement gardé. Cependant je me rendis à Edimbourg, où je conſeillai à Jaques Balfour, de ne ſe pas laiſſer ôter le Gouvernement du Château, puiſqu'en

s'y

s'y maintenant, il pourroit ſauver le Prince & la Reine même, que l'on traitoit déja ſi mal & avec tant de mépris, qu'en preſence *d'Arthur Areskine* je lui avois oüi demander un couteau pour s'en tuër elle-même, ou qu'autrement elle ſe jetteroit par la fenêtre. *Maintenant*, continuai-je, *il n'y a pas d'autre parti à prendre pour vous, que de vous maintenir dans la poſſeſſion du Château. C'eſt le moyen le plus ſur de ſervir le Prince & la Reine, & d'obliger la Nobleſſe, qui veut couronner le Prince, & pourſuivre Bothwel comme le meurtrier de ſon Roi. Si vous faites autrement, on vous traitera comme complice de ce meurtre, & vous ne ſauriez éviter le ſoupçon d'y avoir trempé, puis qu'on ſait la grande familiarité qu'il y a eu entre vous & le Comte. C'eſt pourquoi, vous devez croire, que c'eſt un grand bonheur pour vous, que vous luy étes devenu ſuſpect, & qu'il penſe à vous ôter le Gouvernement, & à le mettre entre les mains de* Hepburn *Laird de* Beenſtoun, *comme j'en ſuis informé par le Laird de* Witlaw, *Gouverneur du Château du Dumbar. Tout cela, dis-je, peut ſervir à vôtre juſtification, ſi vous en voulez profiter, & faire du Château d'Edimbourg*

un

un lieu de ſureté pour le Prince, au lieu que Bothwel en voudroit faire le lieu de ſa captivité & de ſa perte.

Jaques Balfour ſe rendit à mes raiſons, & promit d'aider à la pourſuite des meurtriers, pourvû que le Laird de la Grange lui voulût donner ſa parole, qu'il le protegeroit, en cas que la Nobleſſe ſe voulût ſouvenir un jour, que ſa conduite n'avoit pas toûjours été conforme à leurs deſirs, puis que ſans cela il ne s'y oſeroit pas fier.

Le Comte de Mar en fut averti d'abord par ſon frere *Alexandre Areskine*, lequel étant en peine du Prince, me vint voir à minuit; étant trop dangereux alors pour les gens de bien de ſe voir le jour. Cependant le Comte fut preſſé avec menaces de rendre le Prince, & à la fin, pour gagner tems, il y conſentit, mais à condition, qu'on mettroit au Château d'Edimbourg unique Place, où le Prince pouvoit être ſûrement gardé, un Gouverneur ſans reproche, & ſur lequel on ſe pût fier. On croyoit que cette réponſe arrêteroit la fureur des meurtriers, juſques à ce que les Nobles pûſſent être en état de les punir, & de couronner le Prince, comme ils avoient déja réſolu dans une

Assemblée secréte, qu'ils avoient tenuë. Mais le Comte en eut le vent, & il y eut un des Seigneurs, qui l'avertit qu'on l'alloit investir à Halyroodhouse, pour s'assurer de sa personne. Ayant apris cela, il ne songea plus tant à se rendre maître du Prince, qu'à se sauver lui-même. C'est pourquoi il se retira au *Château* de Bortwick, & delà à celui de Dumbar, menant partout la Reine avec lui.

Toute l'Ecosse crioit vengeance *contre* les assassins du Roi, mais peu de gens se mettoient en peine d'y travailler tout de bon; jusques à ce que les Ecossois, ne pouvant plus souffrir les reproches des Nations voisines, se mirent serieusement en devoir de ne pas laisser un crime si énorme impuni. Entr'autres Princes, le Roi de France écrivit une Lettre à Monsieur *Crook* son Ambassadeur en Ecosse, où il témoignoit s'étonner fort de ce qu'un si detestable meurtre, étant commis en la personne du Roi, demeuroit impuni, & qu'il n'y avoit pas assez de Sujets fidelles en Ecosse pour châtier une action si detestable; ce qui obligea les Seigneurs qui avoient conspiré contre le Comte de Bothwel, à prendre les armes,

& à delivrer à cét Ambaſſadeur un papier ſigné de leurs mains, où ils promettoient de faire tout leur poſſible, pour exterminer les Aſſaſſins de leur Roi ; priant Mr. Crook de vouloir envoyer cet écrit au Roi ſon Maître. Il aſſemblerent juſqu'à trois mille hommes, & les menerent à Edimbourg, où ils firent publier une Proclamation, dans laquelle ils repreſentoient la juſtice de leur cauſe. En même tems, on fit courir quantité de petits livres tant en vers qu'en proſe, pour animer les Sujets à prendre part en une ſi bonne cauſe.

Le Comte de Bothwel ayant la Reine avec lui, crut pouvoir aſſembler un plus grand nombre de Troupes, que n'en avoit la Nobleſſe. Auſſi ordonna-t-il à ceux de Merſe, de Lauthian, & des autres Cantons, où il avoit eu quelque credit, de ſe rendre ſous les drapeaux de la Reine. Mais cette Proclamation n'eut gueres d'effet, & ceux qui comparurent n'étoient pas fort reſolus de ſe faire tuër pour la querelle du Comte. Il s'aprocha neanmoins d'Edimbourg, menant la Reine avec lui ; & les Nobles ſortirent de la Ville à pied, allant au devant de lui avec une forte réſolution de le combattre.

Les

Les deux Armées ne camperent gueres loin de Carberry. Le Comte étoit posté fort avantageusement sur une colline, dans un lieu étroit où il ne pouvoit être attaqué que de front ; & les Nobles avoient mis leur Camp au pied de la colline. Quoi que Sa Majesté y fût présente, on pouvoit pourtant douter, si c'étoit son Armée ou non ; car beaucoup de ceux-là-même qui étoient avec elle, étoient persuadez, qu'elle entretenoit une intelligence secréte avec les Conjurez, & particulierement ceux, qui étoient informez de la maniere indigne, dont le Comte la traitoit aprés son mariage. Car il étoit si soupçonneux & si brutal, qu'il ne laissa jamais passer un jour sans la rudoyer, & sans lui faire verser des larmes. C'est pourquoi il étoit detesté des uns, & les autres croyoient que Sa Majesté ne souhaitoit pas mieux, que d'être delivrée de lui, quoi que la honte l'empêchât de se declarer.

Les choses étant en ces termes, Monsieur de la *Grange* fit le tour de la colline avec deux cents chevaux, que *Drumlanrig*, *Cesfoord*, & *Couldinknows* avoient amenez, & se posta entre le Camp du Comte & la Ville de Dumbar, pour faire

une

une diverſion de ce côté-là, quand les Nobles viendroient attaquer le camp ſur la colline.

Dés que la Reine aprit, que c'étoit de la Grange, qui commandoit cette Troupe, elle députa vers lui le Laird *a'Ormiſtoun*, pour lui dire, qu'elle ſeroit bien-aiſe de lui parler, & qu'il pourroit venir ſans rien craindre; ce qu'il fit aprés avoir communiqué la choſe à ſes aſſociez, & obtenu leur permiſſion. Durant ſon entretien avec la Reine, le Comte voulut oblige/ un ſoldat à tirer ſur lui, mais elle s'en aperçut, & l'empêcha par ſes cris & par les priéres qu'elle fit au Comte, de ne pas violer le ſaufconduit qu'elle avoit donné. Monſieur de la Grange declara à Sa Majeſté, que tous les Nobles étoient réſolus de la ſervir, & de l'honorer, pourvû qu'elle voulut abandonner le Comte de Bothwel, qui étoit le meurtrier de ſon mari, & qui ſelon les loix, ne pouvoit pas être ſon Epoux, étant déja marié avec la ſœur du Comte de Huntly. Le Comte écouta une partie de ce diſcours, & offrit le combat à celui qui oſeroit ſoûtenir, qu'il avoit tué le Roi. *Vous aurez bientôt une réponſe là-deſſus*, lui repliqua la Grange; &. prenant ſon congé immédiate-

médiatement aprés, il deſcendit de la colline, & fit ſon rapport aux Nobles, qui lui permirent de ſe battre avec le Comte. Monſieur de la Grange lui envoya donc un cartel, à quoi l'autre répondit, qu'il n'étoit ni Comte, ni Lord, mais Baron ſeulement, & qu'ainſi il y avoit trop d'inégalité entre leurs perſonnes. *Il fit* la même réponſe à Tullibardine, & quand à la fin Milord *Lindſay* le défia, ce qui ôta tout prétexte de refuſer le combat, le cœur lui manqua, & l'on connut que ſon bras n'étoit pas ſi vaillant que ſa langue. La Reine fit revenir là-deſſus Monſieur de la Grange, & lui dit, que ſi les Nobles vouloient faire ce qu'il avoit promis, elle quitteroit le Comte de Bothwel, & ſe viendroit rendre à leur camp. Surquoi la Grange s'informa des Nobles, s'il pouvoit faire une ſemblable promeſſe de leur part, & ayant obtenu plein pouvoir là-deſſus, il remonta ſur la colline, & vit partir le Comte de Bothwel. Aprés cela, il deſcendit encore une fois, & aſſura les Nobles du départ du Comte. Alors il eut ordre d'aller recevoir la Reine, qui vint au devant de lui & lui dit; *Laird de la Grange, je me rends à vous aux conditions que vous m'avez propo-*

proposées de la part des Nobles. Là-dessus elle lui donna la main, laquelle il baisa d'une maniere fort respectueuse, & prit ensuite le cheval de Sa Majesté par la bride, le conduisant vers les Nobles, qui venoient en même tems au devant d'elle.

Elle en fut traitée avec tout le respect, qui lui étoit dû, & lors que quelques-uns lui voulurent faire insulte, Monsieur de la Grange & d'autres, qui savoient mieux leur devoir, y firent rentrer à coups d'épée ceux qui parlerent trop insolemment. Sa Majesté fut conduite cette nuit à Edimbourg, & logée chez le Prefect de la Ville. En passant par les ruës, le commun Peuple cria contre elle d'une maniere si injurieuse, que cela faisoit pitié. Elle, au contraire, dit tout haut à ceux qui passoient, qu'elle étoit leur Reine légitime, & qu'elle ne doutoit pas, que tous les gens de bien, ne lui portassent le respect auquel leur devoir les engageoit, & souffrissent, qu'on lui fît insulte. Malgré cela, il y en eut, qui pendirent un espéce de tableau ou d'enseigne à sa veuë, où l'on voyoit le Roi mort sous un arbre, & le jeune Prince a genoux, avec ces paroles : *Juge & venge ma cause, O Seigneur.* On dit que

cette même nuit Sa Majeſté écrivit au Comte de Bothwel, & qu'elle promit un preſent à un de ſes gardes, s'il vouloit lui faire rendre la lettre à Dumbar. Elle nommoit dans cette lettre le Comte ſon cher cœur, lequel elle ne vouloit jamais oublier, ni abandonner, quoi qu'elle eût été forcée de s'éloigner pour quelque tems; aſſurant qu'elle ne l'avoit fait, que pour le mettre à l'abri des maux dont elle l'avoit vû menacé. Qu'elle le prioit de s'en conſoler, & de ſe tenir ſur ſes gardes. Le Soldat delivra cette lettre aux Nobles aſſociez, quoi qu'il eût promis le contraire, & ceux-ci en prirent un prétexte pour envoyer la Reine à Lockleven, pour y être gardée, ce *qu'elle* appelloit une contravention, à la parole qu'on lui avoit donnée. Eux au contraire diſoient, que la Reine avoit manqué à ſa parole, puis qu'ayant promis, qu'elle abandonneroit le Comte, elle lui avoit écrit du depuis de ſa propre main, *qu'elle* ne l'avoit pas abandonné, & qu'elle ne l'abandonneroit jamais. Monſieur de la Grange l'excuſoit cependant, & diſoit, qu'ayant abandonné le Comte en effet, il ne ſe falloit pas étonner qu'elle lui donnât encore quelques douces paroles, &

qu'il

qu'il n'y avoit point de doute, que ſi on en uſoit bien à ſon égard, & qu'on lui fit connoître d'une maniere reſpectueuſe, combien de honte & de malheurs cet homme lui avoit attiré, elle ne le déteſtât en peu de tems elle-même. Que pour cette raiſon, ſon avis étoit de la traiter avec douceur & avec reſpect. Mais les autres lui répondirent, qu'il y alloit de leurs biens & de leurs vies; qu'ainſi il étoit néceſſaire, de s'aſſurer de la perſonne de la Reine, & que quand elle auroit abandonné & oublié tout de bon le Comte, il ſeroit tems alors de raiſonner là-deſſus. Monſieur de la Grange en devint ſi chagrin & ſi mécontent, que s'il n'avoit pas vû la lettre, il auroit quitté le parti des Nobles aſſociez. Mais voyant que le tout conſiſtoit à ſe défaire promtement du Comte de Bothwel, qui de Dumbar s'étoit enfuy en Sheatland, il équippa deux Vaiſſeaux & le pourſuivit avec le plus de vîteſſe qu'il lui fut poſſible. En même tems Sa Majeſté écrivit une lettre à Monſieur de la Grange pour ſe plaindre du rude traitement qu'on lui faiſoit, & de ce qu'on ne lui tenoit pas parole: à quoi il répondit; qu'il avoit déja fait le même reproche

aux Seigneurs associez ; mais qu'ils lui avoient montré une lettre écrite de sa main au Comte de Bothwel, où elle lui promettoit avec des paroles fort tendres & fort consolantes de ne l'abandonner & de ne l'oublier jamais ; & que cela lui avoit fermé la bouche. Du reste, qu'il s'étonnoit, que Sa Majesté ne considéroit point, que le Comte ne pouvoit pas être son mari légitime, étant déja marié avec une autre, laquelle il avoit abandonnée sans aucun juste sujet. Que d'ailleurs elle ne pouvoit pas douter, que ce ne fût le meurtrier de son mari; qu'ainsi il la supplioit trés-humblement, de le vouloir effacer tout-à-fait de son esprit, puis que sans cela il seroit impossible de recouvrer l'estime, l'amour, & l'obéissance de ses Sujets. Il y ajouta plusieurs autres bons avis qui marquoient la passion & le zéle qu'il avoit pour son service. Sa Majesté pleura à chaudes larmes en lisant cette lettre. Ce n'est pas qu'elle ne comprît fort bien, que ce qu'on lui avoit conseillé, étoit bon & utile, mais il lui étoit impossible de se surmonter tout d'un coup.

Les deux Vaisseaux de Monsieur de la Grange étant en état de faire voile, il

s'embarqua, & parmi ceux qui l'accompagnerent, il n'y en avoit point, qui le fissent de meilleur cœur, que le Laird de Tullibardine & Adam Bothwel Evêque d'Orkny. Ils prirent la route d'Orkny; mais ayant apris, que le Comte s'en étoit enfui en Sheatland, ils le suivirent de ce côté-là. Ayant à la fin découvert son vaisseau, Monsieur de la Grange, qui ne voulut pas perdre de tems, ordonna aux mariniers de mettre toutes leurs voiles: mais eux sçachant combien cette côte étoit dangereuse, en firent difficulté, & ce ne fut que par de grandes menaces, qu'on les y obligea. Il arriva donc, que que pour avoir voulu faire trop de diligence, le vaisseau échoüa, & quoi qu'il ne se perdit personne, cet accident donna au Comte le tems d'échaper dans une felouque: son Vaisseau qu'il avoit abandonné fut pris avec le Laird de *Tallow*, *Jean Hepburn de Bartoun*, *Dalgleesh*, & plusieurs Domestiques du Comte. Pour lui il s'enfuit en Danemarc, il y fut resserré dens une étroite prison, où il perdit enfin l'esprit, & mourut miserablement. La Grange s'en retourna avec le Vaisseau du Comte de Bothwel & avec ses gens, qui declarerent d'abord toutes

les circonſtances du meurtre du Roi. Les Nobles aſſociez en firent part incontinent au Roi de France, étant bien aiſes de lui pouvoir donner cette preuve de leur diligence, & du zéle avec lequel ils s'étoient employez en cette occaſion.

D'ailleurs, aprés avoir mené la Reine à Lockleven, où ils ſe croyoient aſſurez de ſa perſonne, ils delibererent ſur les moyens de lui perſuader, qu'elle ſe demît du gouvernement, pour le reſigner au Prince ſon fils. A la fin ils tomberent d'accord, que mon frere Robert, qui avoit toûjours conſervé quelque accés prés d'elle, ſeroit le plus propre à y réüſſir. Mais il s'en excuſa de bonne grace, & Milord *Lindſay* fut choiſi en ſa place. On lui ordonna de propoſer premierement la choſe avec douceur, & au cas qu'elle n'y voulût pas conſentir, de changer de ton, & de lui parler en des termes plus forts.

Les Comtes d'Athol & de Mar, le Secretaire Lidington & Monſieur de la Grange, qui vouloient du bien à la Reine, en avertirent mon frere, & lui conſeillerent de dire franchement la verité à Sa Majeſté, & de lui repreſenter en même tems, que tout ce qu'elle promettroit

ou ſigneroit en priſon, ne lui pourroit être aucunement préjudiciable, dés qu'elle auroit recouvré ſa liberté. Il leur répondit qu'il ne lui donneroit pas cet avis comme de lui-même; mais comme venant de ſes meilleurs amis. Mais Sa Majeſté fit quelque difficulté de ſuivre ce conſeil, du moins en fit-elle ſemblant. Pourtant, quand elle apprit, que Milord Lindſay n'étoit guere loin, & qu'il venoit avec un air fort fier & fort bruſque, elle ſe rendit à la néceſſité, & dit à mon frere, qu'elle ne vouloit pas conteſter avec lui, voyant que tout ce qu'elle feroit, ſeroit un jour reputé pour nul. De ſorte qu'à l'arrivée de Milord Lindſay elle ſigna ſa renonciation au gouvernement, dont elle ſe démit entre les mains du Prince, & de certains Seigneurs nommez en cet acte, qui devoient être Gouverneurs du Prince & du Pays. Sa Majeſté deſira ſeulement, que Milord Murray, qui étoit alors en France, fut declaré premier Régent.

Cela étant fait, les Seigneurs reſolurent de couronner le Prince, & écrivirent en France pour en faire revenir le Comte de Murray; car il s'y étoit retiré aprés la mort du Roi, prévoyant les

troubles qui en devoient naître. En même tems, il se fit une Assemblée de certains Nobles à Hamilton, où se trouverent Milord *Hamilton*, Milord *Pasky*, *Jean Hamilton* Evêque de St. André, Milord *Fleeming*, *Boid* & plusieurs autres, vers lesquels ceux de l'association, resolurent de m'envoyer. Au commencement je refusai cette commission, mais à la fin je l'acceptai sur l'avis du Secretaire Lidington, de Monsieur de la Grange & de quelques autres qui favorisoient la Reine en secret, & qui jugeoient, que c'étoit son interêt, que le calme fut remis dans le Royaume, & que sans cela la vie même de la Reine ne seroit pas en sureté: car il y avoit beaucoup d'apparence, que ces Messieurs assemblez à Hamilton se declareroient pour la Reine, & qu'il en naîtroit une guerre civile.

A mon arrivée à Hamilton, je leur fis connoître la commission que j'avois des autres Seigneurs assemblez; savoir, qu'aprés le meurtre du Roi, toutes les Nations voisines avoient crié contre les Ecossois, & que particulierement le Roi de France & la Reine d'Angleterre auoient fort pressé, qu'on recherchât les auteurs d'un fait si abominable, & qu'on

les châtiât. Qu'ils avoient trouvé, que c'étoit le Comte de Bothwel, & quelques autres qui l'avoient assisté, & qu'ils en avoient châtié ceux, dont ils avoient pû se saisir. Que ce qui étoit arrivé ensuite étoit connu à tout le Pays. Que la Reine avoit resigné le Gouvernement entre les mains du Prince, lequel ils étoient resolus de couronner en peu de tems : mais que ne voulant préjudicier aux droits ou prérogatives de personne, ils se croyoient obligez de leur faire connoître ce dessein, les priant de vouloir venir se joindre à eux & assister au couronnement, pour maintenir leurs propres priviléges, aussi bien que la paix & le repos du Royaume. Quelques-uns des plus jeunes répondirent, qu'ils ne pouvoient pas croire, que la Reine se fut démise du Gouvernement, & qu'en cas qu'elle l'eût fait, cela ne pourroit être d'aucune conséquence, ne l'ayant fait que par crainte. Mais l'Evêque qui avoit plus d'experience qu'eux leur fit connoître qu'ils avoient tort, & que les Seigneurs assemblez à Sterling avoient agi en personnes raisonnables & sages. Aprés cela, ayant un peu deliberé à l'écart avec les autres, il revint, & me fit la réponse suivante.

Nous ſommes obligez aux Nobles, qui vous ont deputé vers nous avec des ordres, qui ne nous ſauroient être qu'agréables, & nous ſommes reſolus de concourir avec eux au même but qu'ils ſe ſont propoſé, pourvû qu'ils nous donnent une ſureté ſuffiſante ſur ce que vous venez de nous dire de leur part: en faiſant cela, ils nous obligeront à bien interpreter ce qu'ils ont fait juſqu'ici, & ce qu'ils ont réſolu de faire: s'ils nous avoient fait part de leur deſſein, nous en aurions auſſi voulu prendre dans ſon execution, & n'aurions pas été les derniers à pourſuivre les meurtriers du Roi. D'ailleurs, ſi nous nous ſommes aſſemblez ici, ce n'eſt pas pour offenſer les Seigneurs aſſociez, mais pour nous tenir ſeulement ſur nos gardes, ayant apris qu'un ſi grand nombre de Nobles, de Barons & de Bourgeois s'étoit aſſemblé, ſans qu'on nous eût fait connoître pour quel deſſein.

Etant revenu avec cette réponſe à Sterling, tous ceux qui étoient raiſonnables & bien intentionnez, en témoignoient être ſatisfaits; mais les autres diſoient, que j'avois embelli l'hiſtoire, & rapporté une réponſe plus honnête, que l'on ne m'avoit donnée; de ſorte qu'on vit clairement,

rement, que dés lors il y avoit déja de la diſſenſion parmi eux. Car ceux qui ſuivoient les ſentimens & les intrigues de la Cour d'Angleterre, ne travailloient pas à l'établiſſement du repos de nôtre Etat, & il y en avoit, qui vouloient pouſſer leurs deſſeins particuliers contre la Maiſon d'Hamilton, dans l'eſperance de pêcher en eau trouble. De ſorte que les Hamiltons, qui penſoient tout de bon ce qu'ils avoient avancé, furent rebutez. Car on ne leur voulut pas permettre d'aſſiſter au Couronnement du Prince, ni même leur donner un acte de ſureté, que cette irrégularité ne leur ſeroit pas préjudiciable pour l'avenir; ce qui cauſa enſuite beaucoup de malheurs & de troubles. Car voyant qu'on les maltraittoit, & qu'on ne vouloit pas de leur amitié, ni de leur aſſiſtance, ils firent bande à part pour leur ſûreté & défenſe particuliere, & attirerent dans leur parti la plûpart de ceux qui avoient demeuré neutres juſques-là. Ceux de ce parti furent appellez enſuite les Seigneurs de la Reine.

J'ai dit ci-deſſus, qu'on avoit écrit au Comte de Murray pour le faire revenir en Ecoſſe. Dés qu'on aprit, qu'il étoit arrivé à Londres, les Seigneurs aſſociez

me députerent pour l'aller recevoir à Berwik, & pour lui aprendre, qu'on lui destinoit la dignité de Regent. Je n'étois pas faché de me voir chargé de cette commission, parce qu'elle avoit été concertée par des gens bien intentionnez, qui croyoient qu'il étoit à propos de lui donner de bons avis de bonne heure. L'instruction que je reçus des Associez en général étoit d'informer le Comte de Murray de leurs procedures & de l'état présent des affaires, comme aussi de lui persuader, de ne rien traiter avec la Reine sans leur participation. Car ils apprehendoient qu'il ne se laissât flêchir, & qu'il ne voulût pas la traiter aussi rudement, que quelques-uns d'eux le desiroient.

Il y en avoit pourtant quelques-uns de cette ligue, qui continuoient toûjours dans le respect qu'ils devoient à Sa Majesté, & qui regardoient son malheur avec compassion. Aussi ne s'étoient-ils joints aux autres, que pour sauver la vie du Prince, qui étoit en danger, & pour punir les meurtriers de son Pere. Parmi ceux-là étoient le Comte de Mar, celui d'Athol, le Secretaire Lidington, les Lairds de Tullibardin & de la Grange.

Ceux-

Ceux-ci me donnerent une instruction particuliere pour le Comte, & m'ordonnerent de le prier de leur part, de traiter la Reine avec douceur & avec respect, & lui procurer autant d'avantages, qu'il lui seroit possible. Non pas qu'ils lui vouluſſent conseiller de manquer en aucune façon à ce qu'il devoit aux Seigneurs de la Ligue, tant qu'ils voudroient en bien user avec lui, mais de se tenir seulement en état de les pouvoir contrebalancer en cas de besoin, & quand ils voudroient faire les mutins, pour n'avoir pas obtenu de lui tous les benefices qu'ils lui pourroient demander un jour. Qu'en de semblables occasions il lui seroit utile de s'être toûjours tenu avec la Reine en des termes d'accommodement, puis que la crainte que ces Messieurs auroient qu'il ne remît la Reine en liberté, les rendroit plus souples & plus dépendants de sa volonté. Il parut approuver fort cet avis, mais il fit semblant de n'avoir nulle envie d'accepter le Gouvernement; aussi le refusa-t-il d'abord tout court, quoi que je fusse informé par quelques-uns de sa suite, qu'il avoit été bien-aise d'aprendre, qu'on le vouloit faire Regent. Il arriva avec lui un

Ambaſſadeur de France, qui avoit ordre de conſoler la Reine priſonniere, & d'interceder pour Elle. Mais il s'en aquita bien froidement ; car il dit aux Seigneurs, qu'il n'étoit pas venu pour les offenſer. Que l'ancienne alliance entre la France & l'Ecoſſe n'étoit faite avec aucun Prince, mais entre les Etats des deux Royaumes, & entre ceux qui gouvernoient pour ce tems-là.

Le Comte de Murray ayant conferé avec tous ſes amis, ſe laiſſa perſuader d'accepter le Gouvernement. Mais quand il alla voir la Reine à Lockleven, au lieu de la conſoler & de ſuivre le bon conſeil, qu'on lui avoit donné, il l'accabla d'abord d'injures & de reproches, & lui cauſa le plus ſenſible chagrin, dont peut-être elle eût été jamais atteinte. Nous autres qui témoignâmes n'être pas contens de ces manieres, en perdîmes ſes bonnes graces. Les injures qu'il dit à Sa Majeſté étoient d'une nature à rompre pour jamais toute amitié & confiance entre elle & lui.

J'ai déja dit, que les Seigneurs aſſemblez à Hamilton, furent rebutez, & qu'on ne les voulut pas recevoir en ſocieté. Car la grande quantité de factieux

l'avoit

l'avoit emporté ſur le petit nombre de perſonnes raiſonnables & bien ſenſées. C'eſt ce qui obligea ces Seigneurs de s'aſſembler à Dumbarton; & de ſe liguer contre les Lords du Roi (car c'eſt ainſi qu'on les nommoit) ſous prétexte de vouloir rétablir la Reine en liberté; ce qu'ils n'auroient pas entrepris, ſi les autres ne les avoient traités avec tant de mépris. Cependant le prétexte que les nouveaux aſſociez avoient pris, quoi qu'il parût être favorable à la Reine, ne laiſſa pas de mettre ſa vie en grand danger, & cauſa à la fin ſa perte. Car l'eſpérance qu'elle avoit d'augmenter le nombre de ſes partiſans & amis, quand elle ſeroit libre, lui fit embraſſer les moyens d'échapper de priſon avant que les conjonctures fuſſent entierement favorables, & avant que d'avoir duëment travaillé à recouvrer l'eſtime & l'affection de ſes Sujets. Cependant le Regent, tout rude qu'il avoit été dans ſon premier entretien avec la Reine, ne laiſſoit pas d'être flexible, & avec le tems Sa Majeſté l'auroit pû aiſément gagner par ſa douceur, par ſa prudence, & par les bons offices de ſes amis. La confederation des nouveaux Aſſociez contenoit les raiſons & les conditions ſuivantes.

„ Ayant conſideré que Sa Majeſté „nôtre Reine ſouveraine eſt detenuë en „priſon à Lockleven, & que la plûpart „de ſes fidéles Sujets ne ſauroient avoir „accés auprés d'elle, & voyant d'autre „part, que c'eſt nôtre devoir de travail„ler à la liberté & ſureté de Sa Majeſté, „Nous Comtes, Lords, & Barons „ſouſſignez promettons de bonne foi, „d'employer tout ce qui ſera en nôtre „pouvoir, & tous les moyens raiſonna„bles, afin qu'elle ſoit remiſe en liberté „à des conditions qui puiſſent être com„patibles avec l'honneur de Sa Majeſté, „avec le bien de tout le Royaume, & „avec la ſureté de ces Nobles, qui tien„nent Sa Majeſté en priſon, & qu'aprés „cela nôtre Royaume puiſſe être gouver„né conjointement par la Reine & par la „Nobleſſe, d'une maniere que le repos „& la juſtice y ſoient rétablis. Mais ſi „ces Nobles, qui gardent préſentement „Sa Majeſté en priſon, refuſent de la re„mettre en liberté ſur des conditions ſi „équitables, leſquelles nous venons d'al„leguer, en ce cas-là nous nous emplo„yerons nous-mêmes, nos enfans, nos „amis, nos domeſtiques & nos vaſſaux, „avec nos corps & nos vies pour remet-

„tre Sa Majeſté en liberté de la maniere „ſuſdite ; pour concourir auſſi au châ„timent des meurtriers du Roi, & pour „travailler enſemble à la ſureté du Prince, „en ſorte que nous en puiſſions répondre „devant Dieu, & à nôtre propre hon„neur. Pour cet effet l'un aſſiſtera l'au„tre de tout ſon pouvoir, & ſi l'on nous „vouloit attaquer tous enſemble, ou „quelques-uns de nous en particulier, „pour avoir agi en conformité de ce qui „eſt dit ci-deſſus, en ce cas, nous pro„mettons de bonne foi d'embraſſer les „interêts les uns des autres, ſous peine „d'infamie & de parjure. Ainſi Dieu „nous ſoit en aide. En témoignage de „quoi nous avons ſouſcrit & ſigné la pre„ſente de nos propres mains. A Dum„barton le jour de ***

St André. *Fleeming.*
Argile. *Herris.*
Huntly. *Skirling.*
Arbroth. *Killwonning.*
Gallway. *Will: Hamilton, &*
Roſſ. *Sanchir Chevallier.*

Ce fut ce petit nombre qui fit le commencement d'une nouvelle Ligue, & enſuite

enſuite tous ceux qui étoient mécontens, ou qui avoient quelque querelle ou démêlé particulier avec quelque Lord Royaliſte ſe mirent du côté des nouveaux Confederez, eſperant l'emporter ſur leurs adverſaires, en cas que leur faction gagnât le deſſus. La plûpart prirent parti par caprice, ſans ſonger au bien du Royaume, ou de la Religion.

Cependant la Cour d'Angleterre ſoufloit le feu de toutes les manieres imaginables, offrant ſon ſecours aux deux partis. En public, elle feignoit d'être pour la faction des Royaliſtes, car elle étoit la plus forte & la plus conſiderable, & en ſecret elle animoit & encourageoit ceux qui ſe nommoient les partiſans de la *Reine*, & leur faiſoit entendre, que leur cauſe étoit la plus juſte, & que ſans la Reine, il n'y avoit point d'autorité legitime en Ecoſſe. Perſonne ne peut mieux ſavoir ces intrigues que moi, qui étois fort familier avec tous les Ambaſſadeurs Anglois, qui furent envoyez en Ecoſſe, car je les avois connus long-tems auparavant en France, durant leur banniſſement ſous le Regne de la Reine Marie. C'étoient Meſſieurs Randolph, Nicolas Throgmorton, *Dayſon*, Killegrew, &

le

le Marêchal de Berwik, parmi leſquels Nicolas Throgmorton étoit le plus franc, & le plus honnête. Car il avoit toûjours en vuë l'union des deux Royaumes, & ſavoit, que perſonne ne pouvoit plus juſtement prétendre en devenir le Chef, que nôtre Reine & ſon Fils. Auſſi, quand il voyoit que Randolph ſemoit la diſcorde de tous côtez, il le diſoit franchement à mon frere & à moi, déteſtant cet homme, pour ſes menées & pratiques diaboliques. Il abhorroit même en ce tems-là tout le conſeil d'Angleterre, & nous informoit ſouvent en bon ami des reſolutions & des meſures qu'on y prenoit pour troubler l'Ecoſſe de plus en plus. Entr'autres choſes il nous dit une fois, qu'un de leurs premiers Conſeillers avoit propoſé aux autres, qu'il étoit néceſſaire pour le bien de l'Angleterre, de fomenter les troubles de l'Ecoſſe auſſi bien que ceux de la France, & du Pays-bas, en fourniſſant quelque aſſiſtance au parti le plus foible. Que par là l'Angleterre ne ſe rendroit pas ſeulement conſiderable, mais qu'elle vivroit en repos & s'enrichiroit des pertes de ſes voiſins. Que cet avis avoit été aprouvé de la plûpart de ceux du Conſeil,

feil, mais qu'un d'entr'eux plus honnête que le reſte, avoit dit, que cette maxime ſeroit bonne parmi des Payens, mais qu'elle n'étoit nullement de miſe parmi les Chrêtiens, ni même ſi utile qu'elle le paroiſſoit. *Premierement*, avoit-il ajoûté, *la France eſt un Royaume ſi puiſſant, que s'il connoiſſoit ſes forces, il ſeroit en état d'oprimer tous ſes voiſins; ainſi ſi nous nous mêlons trop de ſes affaires, il pourroit tourner ſes forces contre nous-mêmes, à moins que de donner une aſſiſtance plus conſiderable au Prince de Condé, ce qui nous ſeroit trop à charge. Pour ce qui eſt du Pays-bas, les troubles qui y ſont, nous ſont préjudiciables, parce qu'ils incommodent nôtre commerce, l'unique ſource de nos richeſſes. Pour ce qui eſt de l'Ecoſſe, c'eſt manifeſtement contre nôtre interêt de la broüiller, pendant que le Comte de Murray en eſt le Regent, car il eſt nôtre ami, & pourvû qu'il aît les mains libres, il ſera toûjours prêt à nous ſecourir dans le beſoin.* Un autre Conſeiller avoit répondu que tout cela étoit vrai, mais que le Comte de Murray n'étoit pas immortel, & qu'ainſi il ſeroit bon de donner toûjours de la beſogne à l'Ecoſſe. Que cet avis l'avoit em-

emporté, & que c'étoit là-dessus que rouloit la conduite de l'Angleterre. Aussi les gens d'esprit en Ecosse s'en apperce-voient-ils bien, & voyoient assez clair en la conduite de cette Cour-là. Mais d'autres, aveuglez par leurs passions, ne le purent comprendre, que sur la fin de la Tragedie; de sorte que toûjours échauffez & envenimez les uns contre les autres, ils étoient toûjours prêts à se déchirer.

Le Comte de Murray ayant accepté le Gouvernement, pressa fort qu'on mît toutes les Places fortes en sa puissance, & particulierement les Châteaux d'Edinbourg, de Dumbar, & de Dumbarton. Celui d'Edinbourg étoit toûjours demeuré entre les mains de Monsieur Jacques Balfour, qui avoit assisté les Nobles en la poursuite des meurtriers du Roi, & qui étoit effectivement encore de leur parti, & de celui du Regent. Neanmoins le Regent ne lui vouloit pas laisser le Gouvernement de ce Château, & Balfour s'en vouloit bien démettre, pourvû que ce pût être entre les mains de Monsieur de la Grange, sur l'amitié duquel il se reposoit le plus. Cela lui fut accordé par le Regent, à qui ce Château

teau & les autres Places fortes furent délivrées immédiatement aprés. En ſuite il prit un grand ſoin d'exterminer les Voleurs, & de rétablir la ſureté ſur les frontieres. Il ne prit pas moins de peine à faire exercer la juſtice au dedans du Pays, mais il n'étoit pas aſſez exact à réunir les eſprits ſous l'autorité Royale; en quoi il auroit pû facilement réuſſir, en procurant à ceux du parti contraire une ſureté entiere pour leurs biens & pour leurs vies, & en leur ôtant par là la néceſſité de ſe cantonner. Mais parmi ceux qui étoient autour de lui, il y en avoit beaucoup qui n'avoient en vuë que leurs propres interêts, & qui ne vouloient pas laiſſer échapper l'occaſion, qu'ils croyoient avoir en main, de s'enrichir des dépoüilles d'autrui. Ils étoient ſi aveuglez par leur avarice & par leur ambition, qu'ils ſe figuroient toutes choſes auſſi faciles, qu'étoit violent le deſir qu'ils avoient de les obtenir. Par malheur, le Regent ſe laiſſoit gouverner par ces gens-là, & ſuivant leurs conſeils, il faiſoit de tems en tems des mécontens, & groſſiſſoit par là le parti contraire; qui pour mieux autoriſer ſes démarches dans l'eſprit du peuple, & pour en rendre ſa fa-

ction plus forte, faiſoit ſon poſſible pour faire ſortir la Reine de Lockleven, ne ſe donnant pas le tems de laiſſer venir les choſes à leur maturité. Le Regent en fut averti aſſez ſouvent par ceux-là même qui étoient du Parti contraire, & qui ſe flatoient de pouvoir recouvrer par ſes bonnes graces cette trahiſon; mais il s'étoit déja ſi fort accoûtumé à prêter l'oreille à ſes flateurs, qu'il étoit devenu ſourd à tout ce qui pouvoit venir d'ailleurs.

Cependant la Reine échappa de priſon, conduite par George Duglas, frere du Laird de ce nom, & beaufrere du Regent avec lequel il étoit mal en ce tems-là. On ſoupçonna Madame ſa Mere d'y avoir auſſi contribué. Milord *Seatoun* & quelques autres de la Maiſon des Hamiltons avec leurs clients, reçurent Sa Majeſté, quand elle débarqua à la ſortie du Logh, & l'eſcorterent juſques à Hamilton.

Le Regent étoit alors à Glaſcow, pour y préſider à l'adminiſtration de la juſtice; mais ayant apris cette nouvelle, il ne ſongea plus qu'à publier des manifeſtes, & à lever des Troupes. Un Ambaſſadeur de France nommé *Beaumont*, lequel j'a-

j'avois conduit à Glaſcow, & à qui j'avois procuré la liberté de voir la Reine, pendant qu'elle étoit encore priſonniere, n'ayant été que dix jours en Ecoſſe, & voyant tant de monde aſſemblé en ſi peu de tems, ne s'en put pas aſſez étonner. Il alloit d'un parti à l'autre, & faiſoit des propoſitions de paix, mais ſans effet. Sa Majeſté n'étoit pas reſoluë de hazarder le combat; mais d'aller au Château de Dumbarton, & d'y attendre juſques à ce que ſes Sujets rentraſſent peu à peu dans leur devoir. Mais l'Evêque de St. André, la Maiſon des Hamiltons, & les autres Seigneurs de cette Ligue ſe voyant bien plus forts en nombre que leurs Ennemis, étoient reſolus de combattre, perſuadez qu'en gagnant la bataille, ils pourroient s'aſſurer de la perſonne du Regent, leur grand ennemi, & gouverner enſuite la Reine & tout le pays à leur fantaiſie. Il y en avoit qui croyoient que l'Evêque avoit deſſein de marier la Reine avec Milord Hamilton, en cas que la victoire ſe declarât pour eux, & quelques-uns qui y avoient été preſens, m'ont aſſuré du depuis, que la Reine même avoit témoigné de le craindre, & que ç'avoit été pour cette raiſon, qu'elle avoit voulu

ſe

ſe laiſſer conduire à Dumbarton, & qu'elle m'avoit fait dire par l'Ambaſſadeur de France, le même jour que la bataille ſe donna, qu'elle ſeroit bien aiſe, que le Secretaire Lidington & Monſieur de la Grange vouluſſent propoſer une conference, où les Commiſſaires des deux Partis puſſent terminer le tout à l'amiable, & ſans effuſion de ſang : que de ſon côté elle y deputeroit Milord *Herris* & quelques autres. Elle m'avoit fait écrire par mon frere à peu prés dans les mêmes termes, la même matinée qui preceda la bataille. Mais cette armée, qui ſe nommoit celle de la Reine, s'avança ſi fierement, que le combat ne ſe put plus éviter.

Le Regent & ſon monde marchoient à pié, il n'y avoit que le Laird de la Grange, Alexandre Hume, & *Manderſtoun*, avec environ deux cens autres qui faiſoient le corps de la Cavalerie. La Grange, qui avoit déja reconnu le Pays, fit prendre à chaque cavalier un fantaſſin en croupe, qu'il mena avec beaucoup de diligence juſqu'au bas de la colline, où il y avoit un défilé par lequel l'Ennemi étoit obligé de paſſer, & y ayant trouvé quelques jardins & cabanes, il y poſta ſes fan-

fantaſſins ſi avantageuſement, que l'avant-garde ennemie, qui montoit fierement ſur la colline, perdit beaucoup de monde; de ſorte que n'oſant guere ſe repoſer dans un endroit où il faiſoit ſi chaud, les Soldats avoient déja perdu haleine, lors qu'ils rencontrerent l'avant-garde du Regent. En cet endroit le brave Lord Hume combatoit à pied la pique à la main & fit des merveilles. Son beau-frere le Laird de *Cesfoord* n'en fit pas moins & releva Hume, quand il le vit abattu à coups de mouſquet, qu'on lui avoit donné ſur la tête; car le combat étoit opiniâtre de ce côté-là, & les Soldats, aprés avoir déchargé leurs mouſquets, s'en ſervoient comme de maſſuës pour en abattre leurs Ennemis. Hume y reçut pluſieurs bleſſures, principalement à la cuiſſe.

Du côté de la Reine le Comte d'Argile commandoit le corps de bataille, & le Lord d'*Arbroth* l'avant-garde. De l'autre côté le Regent menoit la bataille, & le Comte de Mortoun l'avant-garde. Le Regent connoiſſant la grande experience de Monſieur de la Grange, lui avoit recommandé de prendre garde à tout, d'encourager le monde, & de ſecourir ceux

qui

qui en auroient le plus de beſoin. Il s'apperçût que dés le premier choc, l'Aîle droite de l'avant-garde du Regent, qui étoit compoſée des milices de la Baronie de Ranthrow commençoit à plier. C'eſt pourquoi il ſe rendit de ce côté-là, & leur dit, que l'Ennemi plioit déja, les priant de ſoûtenir encore un peu, juſques à ce qu'il leur pût amener quelque renfort. De-là il alla trouver le Comte Regent en toute diligence, & lui dit que les Ennemis étoient en deſordre, & qu'ils commençoient à ſe retirer derriere le village, le priant de lui fournir une petite troupe de gens frais pour aller avec lui. Dans le moment Milord Lindſay, le Laird de Lockleven, Monſieur Jacques Balfour, & les Domeſtiques du Regent ſe joignirent à lui, le ſuivirent, & renforcerent cette aîle qui s'étoit laiſſé ébranler. Aprés un combat fort opiniâtre, l'Ennemi fut pouſſé, & mis en déroute. Il n'y avoit pas aſſez de cavalerie pour les pourſuivre, & le Regent crioit toûjours, qu'on ne tuât point, mais qu'on donnât quartier. Et comme Monſieur de la Grange n'étoit pas cruël, le carnage n'y fut pas grand. Ce fut à la premiere rencontre, là où Monſieur de

la Grange avoit ſi avantageuſement poſté de l'Infanterie au paſſage du défilé, qu'il y eut le plus de monde de tué.

La perte de cette bataille fit perdre courage à Sa Majeſté; auſſi ne ceſſa-t-elle point de fuïr, qu'elle ne fût arrivée en Angleterre; croyant qu'aprés toutes les belles promeſſes que la Reine Eliſabeth lui avoit faites, tant avant, que durant ſa priſon, elle y ſeroit fort en ſureté. Mais tout le monde vit dans la ſuite, comment elle s'acquitta de ſa parole. Car non ſeulement elle refuſa de voir *vôtre* Reine, aprés avoir ſi ſouvent témoigné qu'elle mouroit d'impatience de parler avec elle; mais elle la fit mettre en priſon; & à la fin elle lui fit ôter la vie.

Cela me remet dans l'eſprit ce que mon frere Robert m'a raconté. C'eſt que dans le tems qu'il avoit pris le plus de peine pour établir une bonne intelligence entre les deux Reines, & que l'on avoit parlé du lieu de leur entrevuë, un certain Ecoſſois nommé *Baſſintoun*, qui avoit beaucoup voyagé & paſſoit pour grand Aſtrologue, le vint trouver, & lui dit; *mon cher Monſieur, on me fait des rapports ſi avantageux de vôtre perſonne, que je vous en aime de tout mon cœur.*

cœur. C'eſt pourquoi je ne ſaurois me diſpenſer de vous faire connoître que toute vôtre peine eſt perduë, & que vôtre négociation ſera ſans effet. Car premierement, les deux Reines ne s'abboucheront jamais, & jamais il n'y aura une amitié ſincere entr'elles, mais toûjours bien de la jalouſie & de la haine ſecrete. A la fin vôtre Reine eſt menacée de captivité & de ſa derniere ruine. C'eſt ce qu'elle doit attendre de la Reine d'Angleterre. Mon frere répondit, qu'il n'avoit nulle curioſité de ſavoir les choſes qui s'aprenoient à l'école du Diable, que ce n'étoient que des fauſſetez, & qu'il ſeïoit mal à un Chrêtien de ſe mêler de ces ſortes de ſciences. Baſſintoun repliqua; *mon bon Monſieur Melvil, n'ayez pas une ſi mauvaiſe opinion de moi. Je ſuis Chrêtien, de la même Réligion que vous, je crains Dieu & ne me ſuis jamais attaché à des ſciences défenduës, comme vous ſemblez le croire, mais à celles que Melanchton, ce grand Théologien croit être permiſes, & qui s'enſeignent publiquement dans les Academies Chrêtiennes. C'eſt par ces ſciences là, où, comme dans toutes les autres, les uns réuſſiſſent bien & les autres mal, que j'ai apris que la Couronne*

d'Angleterre parviendra enfin de droit à un Ecossois, & qu'à l'heure que je vous parle ceux qui doivent posseder de grands héritages en Angleterre, sont déja nez. Mais helas! il sera répandu bien du sang, avant que cela arrive, & si les régles de ma science sont sures, le Roi d'Espagne se mêlera de l'affaire, & pour payement de son secours, se fera donner une partie du butin, lequel il sera trés-difficile de retirer aprés cela de ses mains.

La Reine s'étant démise du gouvernement de la maniere que j'ai dit ci-dessus, & le Comte de Murray étant créé premier Regent du Royaume, c'est de lui & de sa conduite que je dois parler, aprés la fuite de Sa Majesté. Aprés la bataille de Langside, le Regent visita le pays, & s'empara des terres & des biens confisquez de ceux, qui s'étoient trouvez à la bataille dans le parti de la Reine, faisant raser quelques-unes de leurs maisons, & distribuant les terres à ses serviteurs & créatures.

La Cour d'Angleterre étant fort clairvoyante, & particulierement le Secretaire Cecil, elle connut bien-tôt ceux qui avoient quelque credit auprés du Régent. C'étoient la plûpart, des gens aussi pleins d'am-

d'ambition & d'avarice, que dépourvûs d'honneur & de probité. Auſſi avoient-ils fait une ſocieté entr'eux, dont le but étoit de s'aſſiſter & de s'avancer les uns les autres, & d'exterminer tous ceux, qui étoient trop gens de bien pour s'engager avec eux dans la même intrigue, quelques ſervices qu'ils puſſent avoir rendus auparavant au Regent. La Cour d'Angleterre n'eut pas beaucoup de peine à corrompre ces gens-là, & ce fut par leur moyen, que le Regent fut pouſſé à aller lui-même en Angleterre pour y accuſer ſa Reine légitime devant celle d'Angleterre & ſon Conſeil, au grand deshonneur de ſa Nation & de ſon Prince. Car la Reine d'Angleterre, qui avoit fait une ſi mauvaiſe action, que de retenir priſonniere une Reine, qui étoit venu ſe jetter entre ſes bras, croyant y trouver un azyle aſſuré contre ſes Ennemis, avoit beſoin de quelque prétexte pour juſtifier une conduite ſi étrange, d'autant plus que les Ambaſſadeurs des Puiſſances étrangeres lui faiſoient inceſſamment des reproches là-deſſus.

Le Regent fut accompagné en ce voyage d'Angleterre du Comte de Mortoun, de Milord Lindſay, du Laird de

Lockleven, de l'Evêque d'Orcknay, de l'Abbé de *Dumfarmling*, de Meſſieurs *Jaques Macgil*, *Henry Balnears*, *George Buchanan*, le Laird de *Pittarrow*, *George Duglas* Evêque de Murray, *Jean Wood* Secretaire du Regent, *Nicolas Elphinſtoun*, le Secretaire Lidington, *Alexandre Hay*, *Alexandre Hume*, de Noorth Berwik, le Laird de *Cleesh*, & de pluſieurs autres Barons & Gentilshommes, dont les uns vouloient être du voyage par curioſité, les autres pour l'amour du Regent & pour lui faire la cour; il y en avoit auſſi qui n'ayant pas pû le diſſuader de ſa folle entrepriſe en Ecoſſe, eſperoient y mieux réuſſir en Angleterre, par l'entremiſe de ceux qui ſouhaitoient l'union des deux Courommes, & qui favoriſoient le droit de nôtre Reine & de ſon Fils. Car ceux qui étoient des Seigneurs de la Reine (comme on les nommoit) & qui étoient venus en Angleterre pour défendre la cauſe de Sa Majeſté, n'avoient pas aſſez de crédit, ni d'habitudes en ce Pays-là, & n'oſoient dire leurs ſentimens qu'à peu de gens, dont l'honnêteté & la diſcretion leur étoit connuë. Ces Lords de la Reine étoient *Herreis*, *Boid*, *Fleeming*, *Livingſtoun*, l'Evêque de

de *Roſs*, & quelques autres, avec mon frere Robert, qui travailloit à rendre autant de bons ſervices à la Reine qu'il lui étoit poſſible.

Le Duc *de Norfolk*, le Comte *de Suſſex*, & pluſieurs autres Conſeillers furent envoyez à Yorck, pour y entendre ce qu'on propoſeroit à la charge de nôtre Reine, & pour y préſider en qualité de Juges aux differents qu'il y avoit entre les Lords du Roi & ceux de la Reine.

Au premier jour de la ſeſſion, le Duc de Norfolk dit au Regent, qu'il falloit faire hommage de la part du Roi d'Ecoſſe à la Couronne d'Angleterre, penſant avoir grande raiſon d'inſiſter là-deſſus, puis qu'un Regent d'Ecoſſe venoit plaider ſa cauſe devant le Conſeil d'Angleterre. Le Regent rougit à cette propoſition, & ne ſut qu'y répondre. Mais le Secretaire Lidington prit la parole, & repliqua au Duc, que quand on auroit reſtitué à l'Ecoſſe le Pays de Huntingtoun avec les autres terres que les Ecoſſois avoient poſſedées autrefois en Angleterre, alors l'hommage ſeroit rendu pour ce Pays & pour ces Terres; mais nullement pour le Royaume d'Ecoſſe, puis qu'il étoit plus libre & plus indépendant que

celui d'Angleterre, & qu'on n'y avoit pas encore payé le denier de St. Pierre.

Il étoit aiſé de voir que le Duc vouloit gagner du tems, & qu'il n'étoit pas bien aiſe d'entrer en diſcuſſion d'une affaire ſi odieuſe. Auſſi le tems fit connoître qu'il avoit ſes raiſons; mais il ne trouvoit, à ce qu'il a dit du depuis, aucun homme aſſez ſage & aſſez honnête, pour oſer lui ouvrir ſon cœur. A la fin il reſolut de s'en expliquer au Secretaire Lidington, & il lui dit, qu'il l'avoit toûjours reconnu pour un homme d'eſprit; mais que depuis qu'il étoit venu accuſer ſa propre Reine, il ne ſavoit plus qu'en penſer. *Y a-t-il en Angleterre*, continua-t-il, *des Juges competans pour examiner la cauſe d'une Reine d'Ecoſſe? Eſt-ce que nous pourrions-nous réſoudre à deshonorer la mere de nôtre Roi? Et comment pourrions-nous un jonr répondre de nos actions, ſi nous rendions ſon tître & ſon droit douteux, en voulant mettre l'honneur de ſa mere en doute? Vous auriez mieux fait, vous qui étes ſes Sujets, de couvrir ſes foibleſſes, ſi elle en a, & de laiſſer le ſoin de les corriger ou de les punir au bon Dieu, qui eſt le ſeul juge des Princes Souverains.* Lidington s'excuſa, comme il pouvoit

le faire légitimement, & déclara qu'il n'étoit venu avec les autres, que pour empêcher cette accuſation, & qu'ayant vû qu'en Ecoſſe le Laird de la Grange & pluſieurs autres y avoient travaillé en vain auprés du Regent, il avoit eſperé trouver en Angleterre des gens qui euſſent aſſez de crédit prés de lui, pour lui faire abandonner un deſſein ſi honteux. Qu'il étoit trés-ravi de voir que le Duc étoit lui-même de ce ſentiment, & qu'il le ſupplioit d'en vouloir parler au Regent, qui n'étoit pouſſé à cette affaire que par de mauvais Conſeillers, qu'il avoit autour de lui, & qui étoient pour la plûpart ſes ennemis ſecrets. Le Duc demanda là-deſſus; ſi le Regent étoit homme à garder le ſecret, & en ayant été aſſuré de Lidington, il prit occaſion d'entrer en diſcours avec lui le lendemain, lui remettant en memoire le commencement de leur amitié au ſiege de Leith, quand ils s'étoient entr'aidez à chaſſer les François de l'Ecoſſe. Enfin le Regent lui ayant promis le ſecret, & ayant aſſuré qu'il ſeroit ſon ami juſqu'à la mort, le Duc lui déclara; qu'il vouloit être toûjours fidéle à la Reine Elizabeth; mais qu'elle ne ſe mettoit gueres en peine de ce

qui pourroit atriver aprés sa mort, ni des troubles qui en pourroient naître, si ce point de la succession demeuroit indécis. Qu'il étoit pourtant nécessaire d'y songer, & que le meilleur moyen de prévenir beaucoup de maux seroit de mettre cet article hors de dispute. Qu'on avoit tâché d'en déterminer quelque chose à chaque Parlement qui s'étoit tenu; mais que ç'avoit toûjours été au grand mécontentement de la Reine, qui aimoit mieux laisser cette affaire indéterminée, & qui ne se soucioit guere du sang, qui pourroit être repandu aprés sa mort. *Tout le droit est du côté de la Reine & du Roi d'Ecosse son fils, & la chose seroit déja hors de contestation, si de malheureux accidens, qui sont survenus, n'avoient rompu toutes les mesures. Mais cela n'empêchera pas, que tout ce que nous sommes encore de gens de qualité bien intentionnez, ne travaillions à redresser les choses, & que nous ne fassions tout ce qui nous sera possible pour le bien & l'avantage de nôtre Patrie, comme nous y sommes obligez. Mais à quoi pensez-vous, vous autres, quand vous venez accuser ici vôtre propre Reine? Car quand même elle auroit fait, on souffert qu'on fît du tort*

à ſon mari, il ne falloit pas pouſſer la choſe à un point, qui fût préjudiciable au Prince ſon fils, ſur lequel l'Angleterre a les yeux attachez. Je ſuis envoyé ici, continua t-il, *pour entendre ce que vous voulez dire à la charge de vôtre Reine; mais jamais la mienne ni moi ne donnerons aucune deciſion ſur cette affaire, & afin que vous puiſſiez être convaincu là-deſſus, vous ferez bien, quand à la ſeſſion prochaine je vous demanderai, que vous me livriez les Chefs d'accuſation par écrit, de demander préalablement un acte ſigné de la main de la Reine, où elle promette de prononcer la ſentence immédiatement après que vous aurez juſtifié vôtre accuſation, & qu'autrement vous ne voulez pas ouvrir vôtre paquet. Si alors Sa Majeſté refuſe de vous donner ce que vous deſirez, comme elle fera infailliblement, vous n'aurez plus ſujet de douter de la verité de ce que je viens de dire, & vous aurez en même tems un prétexte légitime de ne pas paſſer plus outre.*

Le Regent prit cét avis du Duc en trés-bonne part, & n'en dit rien qu'au Secretaire Lidington & à moi. Il nous en fit part le même ſoir, & nous témoigna être reſolu de ſe régler là-deſſus. De

nôtre côté, nous ne manquions pas de le fortifier dans un ſi bon deſſein. A la ſeſſion ſuivante, quand le Duc voulut, qu'on délivrât les Articles de l'accuſation, le Regent demanda pour ſa ſureté l'acte dont je viens de parler. Ceux de ſa faction voyant que cela faiſoit perdre du tems, & qu'il falloit attendre juſques à ce que la Réponſe de la Reine d'Angleterre fût arrivée, en étoient mal-ſatisfaits, & en rejettoient toute la faute ſur le Secretaire. Enfin cette réponſe arriva. Elle portoit que la Reine d'Angleterre ne manquoit jamais à ſa parole, & que c'étoit lui faire tort, que de vouloir prendre ſes ſuretez avec elle par écrit. Le Secretaire Cecil, & Jean Wood Secretaire du Regent trouvoient tout cela fort étrange, c'eſt pourquoi il fut arrêté entre eux, qu'on prieroit les Commiſſaires des deux côtez de quitter York, & de ſe rendre à la Cour même, pour y terminer l'affaire plus promtement.

Cependant le Regent trouvant, que ce dont le Duc de Norfolk l'avoit informé étoit vrai, il s'engagea peu-à-peu plus fortement avec lui, & à la fin il fut arrêté entr'eux en preſence de Lidington; que le Régent n'accuſeroit la Reine

en aucune maniere. Que le Duc feroit ſa paix avec la Reine d'Ecoſſe, & lui feroit obtenir la confirmation de ſa Regence. Que le Duc & lui vivroient en freres d'une même Réligion, tendans au même but, & agiſſant de concert entr'eux, l'un pour gouverner l'Ecoſſe, & l'autre l'Angleterre, le tout pour la gloire de Dieu, & pour le bien des deux Royaumes & de leurs Princes, afin que la poſterité pût dire un jour à leur honneur, qu'ils étoient les inſtrumens dont Dieu s'étoit ſervi pour le repos de la Grand' Bretagne.

De tous les Princes de l'Europe, qui n'étoient pas indépendans, le Duc de Norfolk étoit alors le plus heureux; car il gouvernoit la Reine Eliſabeth & tous ceux qui étoient auprés d'elle. Il étoit en même tems l'ame du Conſeil, & diſpoſoit des deux factions d'Angleterre ſçavoir la Proteſtante & la Papiſte, comme auſſi de la Ville de Londres & du commun Peuple. Les gens de qualité, qui profeſſoient la Réligion Romaine, étoient preſque tous de ſes parens, dont il conſervoit l'amitié avec beaucoup de prudence, & les Proteſtans étoient ſi convaincus de ſa pieté & de ſes bon-

nes mœurs, qu'il en étoit généralement aimé.

Le Regent étant arrivé à la Cour d'Angleterre, laquelle étoit à Hamptoncourt en ce tems-là, on ne cessa de le presser tous les jours de délivrer les points de l'accusation, & ceux qui étoient prés de lui le tourmentoient là-dessus. Car ils trouvoient étrange, qu'il traitât cette affaire si froidement, jusques à ce qu'ils fussent avertis par un des Lords de la faction de la Reine, de tout ce qui s'étoit passé entre le Regent & le Duc de Norfolk. Car le Duc en avoit fait confidence à la Reine d'Ecosse, & elle le redit à un de ses bons amis, qui en avertit le Comte de Mortoun. Celui-ci se piqua fort, de ce que le Regent s'étoit engagé jusques-là, sans en rien communiquer ni à lui, ni aux autres de la Societé. Mais au lieu de s'en plaindre au Regent même, il confera avec Monsieur Jean Wood & quelques autres de sa cabale, & le resultat de leurs deliberations fut, que Jean Wood avertiroit le Secretaire Cecil de tout ce qui s'étoit passé, & qu'il le prieroit de presser l'accusation, à quoi il étoit déja assez porté de lui-même. Cependant, eux-mêmes ne laissoient guere

de repos au Regent, & pour l'engager plus facilement à délivrer les points de l'accusation, ils lui voulurent persuader, que la Reine Elisabeth ne manqueroit pas de condamner la Reine d'Ecosse, pourvû que l'accusation se fit. Il y en avoit de plus fins, qui lui disoient le contraire, pour le sonder seulement, & pour voir ce qu'il feroit en cas qu'il ne reçût pas l'acte de sureté qu'il avoit demandé. Monsieur Jean Wood soûtenoit cependant que cet Acte étoit déja expédié dans toutes les formes, & prêt à être délivré au Conseil; mais qu'il garderoit les points de l'accusation en sa poche, & qu'il ne les délivreroit pas, que la Reine n'eût donné au Regent, ce qu'il avoit desiré. Le reste des Conseillers & des Lords, qui tenoient le parti du Regent, avoient conclu entr'eux, que dés que le Duc de Norfolk demanderoit les articles de l'accusation, ils crieroient tous à la fois qu'il les falloit delivrer.

Le Secretaire Lidington & moi fîmes souvenir le Regent de engagemens, qu'il avoit pris avec le Duc de Norfolk. A quoi il répondit, qu'il y prendroit bien garde, & que les choses n'iroient pas si loin.

loin. Dés qu'il entra dans l'Assemblée avec son Conseil, le Duc de Norfolk voulut voir l'accusation. Le Regent dit, qu'elle seroit délivrée, dés qu'il auroit l'acte, qu'il avoit demandé, signé de la main de Sa Majesté. On repliqua, que sa parole devoit suffire, & qu'elle ne s'étoit jamais gouvernée d'une maniere, qu'on la dût soupçonner de mauvaise foi; aprés quoi tout le Conseil commença de s'écrier, *Est-ce qu'on se voudroit défier de nôtre Reine, qui a déja donné tant de preuves de l'amitié qu'elle a pour l'Ecosse?* Les Conseillers du Regent s'écrierent de la même maniere. Alors le Secretaire Cecil demanda; s'ils avoient aporté les articles de l'accusation avec eux. A quoi Jean Wood répondit, qu'oüi, les tirant de sa poche & les montrant en même tems; *mais*, ajouta-t-il, *je ne les délivrerai point qu'on n'ait délivré l'acte que le Regent desire.* Alors l'Evêque d'Orkny jetta les mains sur les papiers, & dit au Secretaire Wood en les emportant; *laissez-les moi, je les délivrerai.* Jean Wood courut aprés lui, comme s'il les avoit voulu reprendre, mais l'Evêque s'aprocha de la table des Commissaires & les livra. En cette occa-

occaſion le Chambellan d'Angleterre ſe voulant moquer de l'Evêque, *c'eſt bien fait*, lui dit-il, *vous étes le plus franc de tous, les autres ne ſe mettent guere en peine de faire courir les gens* ; ce qu'il dit à cauſe de la maniere précipitée dont l'Evêque s'étoit enfui du batteau de Monſieur de la Grange, lors qu'il avoit échoüé. Il n'y eut que Monſieur Henry Balneaus qui y fit quelque oppoſition, faiſant entrer le Secretaire Lidington, qui s'étoit tenu juſques-là dans l'antichambre. Celui-ci étant entré, dit à l'oreille au Regent, qu'à ce coup il s'étoit perdu d'honneur, & avoit mis ſa vie en danger, en menageant ſi peu un auſſi bon ami, que l'étoit le Duc de Norfolk.

Le Regent ayant fait quelque reflexion ſur le faux pas, que ſon trop de facilité lui avoit fait faire, s'en repentit, & pria les Commiſſaires de lui rendre les Articles, diſant qu'il y avoit encore quelque choſe à ajoûter. Mais on lui répondit, qu'ils garderoient ce qu'ils avoient, & qu'ils ſeroient toûjours prêts à accepter les additions qu'on y voudroit faire. Pendant tout cela, le Duc de Norfolk avoit de la peine à garder contenance.

Mon-

Monſieur Jean Wood & le Secretaire Cecil témoignoient leur contentement, & s'applaudiſſoient en ſe ſouriant l'un à l'autre. Le reſte de la ſuite du Regent en faiſoit de même, & il n'y avoit que le Secretaire Lidington, qui fit paroître du chagrin & de l'inquietude. Le Regent revint du Conſeil les larmes aux yeux, & s'en alla d'abord dans ſon quartier qui étoit à Lingſtoun, où ſes amis factieux ne ſavoient comment le conſoler.

La Reine d'Angleterre ayant obtenu ce qu'elle avoit deſiré, en eut un contentement extraordinaire: car premierement, ce qu'elle avoit en mains, lui fourniſſoit un prétexte pour la détention de nôtre Reine, avec des raiſons dont elle croyoit pouvoir fermer la bouche aux Ambaſſadeurs, qui lui reprochoient le rude traitement, qu'elle lui faiſoit. Outre cela elle ſentoit une ſecrete joye du deshonneur de la Reine d'Ecoſſe, quoi qu'elle deteſtât en ſon cœur le Regent & toute ſa compagnie, & qu'elle ne voulût plus parler avec eux. Auſſi envoya-t-elle d'abord faire conſoler nôtre Reine de ſa part, la priant de ne pas vouloir regarder ſa detention comme un mal-

heur,

heur, & l'assurant en même tems qu'elle seroit toûjours mieux en Angleterre, quoi que captive, qu'elle ne le seroit, étant libre en Ecosse, parmi des sujets si infidéles, qui l'avoient accusée à tort, comme elle en étoit persuadée, qu'elle n'en estimeroit pas moins Sa Majesté, & qu'elle detesteroit toûjours ses Accusateurs, pour en avoir si mal usé à son égard. Qu'elle ne prétendoit pas être son juge, ni prononcer contr'elle. Que les Articles de l'accusation seroient tenus secrets, & qu'elle la prioit d'avoir patience dans sa détention, puis qu'elle y étoit plus proche, pour recevoir la Couronne d'Angleterre, qui lui devoit écheoir un jour.

Ainsi le Regent n'obtint autre chose, pour toute sa peine, que le mépris de la Reine & du Conseil d'Angleterre, & le mécontentement du Duc de Norfolk & de ses meilleurs & plus fidéles amis. Aussi fut-il obligé de demeurer long-tems à Kingstoun plein de chagrins, & sans argent, & même sans esperance d'en avoir. En même tems la convention faite entre lui & le Duc de Norfolk fut raportée à la Reine. Car le Comte de Mortoun obligea un Ministre nommé *Jean Willock* à

declara-

declarer le tout au Comte de Huntingtoun, qui le fit dire enſuite à la Reine par le Comte de *Leiceſter*.

Le Duc de Norfolk voyant que le Regent avoit manqué à ſa parole, & que ſon intrigue étoit découverte à la Reine, commença à tenir un langage plus ſincere & plus hardi, diſant qu'il vouloit ſervir & honorer ſa Reine pendant qu'elle ſeroit en vie ; mais qu'aprés ſa mort il prétendoit mettre la Couronne d'Angleterre ſur la tête de la Reine d'Ecoſſe, qui en étoit l'héritiére légitime. Il dit la même choſe au Secretaire Cecil, ajoutant, qu'il n'avoit qu'à le redire à la Reine leur Souveraine. Cecil répondit, qu'il ne prétendoit pas faire le meſſager ou raporteur entre lui & la Reine, mais qu'il vouloit bien entrer avec lui dans les mêmes interêts, & le ſervir en ce qu'il voudroit ordonner pour ce ſujet. Il maltraita enſuite Nicolas Throgmorton, le croyant uniquement attaché aux interêts de la Reine ; de ſorte que Throgmorton fut obligé d'employer le Comte de *Pembrok* & celui de Leiceſter, pour ſe remettre bien avec lui. Car le dernier étoit auſſi des amis du Duc, quoi qu'il n'oſât point reveler ce que le Comte de

Hun-

Huntingtoun lui avoit dit de ſon intelligence avec le Regent, puis qu'on avoit ajouté, qu'il le falloit redire à la Reine.

Cependant le Duc de Norfolk croyant qu'il valoit mieux avoüer lui-même ſon intrigue à la Reine, lui dit franchement que pendant ſa vie il ne l'offenſeroit jamais, & qu'au contraire il la reſpecteroit & la ſerviroit toûjours avec une fidélité inviolable; mais qu'il avoüoit auſſi qu'il étoit réſolu de ſervir aprés ſa mort ſon héritiére légitime la Reine d'Ecoſſe, étant perſuadé que c'étoit elle ſeule qui y devoit prétendre, & que ceux qui lui voudroient diſputer ſon droit, ſe rendroient reſponſables des guerres civiles qui en naîtroient, & de tout le ſang qui en pourroit être un jour répandu. Ce langage-là n'étoit nullement au gré de Sa Majeſté. Elle diſſimula néanmoins, voyant qu'il n'étoit pas encore tems de ſe declarer là deſſus.

Tout commerce entre le Duc & le Regent étant rompu, & celui-ci vivant en grande néceſſité, Monſieur Nicolas Throgmorton qui étoit un homme de beaucoup de jugement & de prudence, & qui avoit toûjours travaillé à l'union des deux Royaumes, entreprit de réta-

blir

blir la bonne intelligence entre le Regent & le Duc de Norfolk, voyant que le Comte de Leicester, celui de Pembrok, le Secretaire Cecil, & le reste de la Cour étoient pour le Duc de Norfolk, & que la Reine même n'avoit pas osé desaprouver ses sentimens. Au commencement le Duc fit beaucoup de difficulté de renoüer amitié avec le Regent; mais à la fin il se laissa persuader & se rendit aux raisons de Throgmorton. Le Regent de l'autre côté ayant perdu tous ses amis en Angleterre, & se voyant sans argent, étoit bien aise de recouvrer l'amitié du Duc. Throgmorton les fit donc parler secretement ensemble, & à cette entrevûë le Regent avoüa sa faute, & l'excusa sur l'importunité de ses amis, qui avoit été trop grande, pour y pouvoir resister. Le Duc, pour lui épargner la peine de se justifier davantage, le prevint, & lui dit; qu'il savoit bien, que quelques-uns du Conseil d'Angleterre s'étoient joints à ceux qui étoient autour de lui, pour abuser de la douceur de son naturel, de sorte que s'il vouloit être fidéle & secret à l'avenir, ils seroient ennemis communs de ceux qui avoient été de cette intrigue. Le Regent promit tout ce qu'on voulut, & l'amitié

mitié ſe renoüa plus fortement entr'eux qu'elle ne l'avoit été par le paſſé. Le Duc lui avoit déja déclaré en confidence auparavant, qu'il étoit reſolu de ſe marier avec nôtre Reine, & qu'il ne permettroit pas, qu'elle s'en retournât en Ecoſſe, quoi qu'il n'eût pas deſſein de ſe revolter contre la Reine Eliſabeth. Qu'il avoit auſſi une fille, qui ſeroit le meilleur parti que l'on pourroit trouver pour le Roi d'Ecoſſe pour pluſieurs bonnes raiſons. Le Duc promit au Regent de lui procurer de la Reine une penſion de deux mille livres ſterling, & ſe rendit caution de cette ſomme, auſſi fut-il obligé enſuite de la payer.

Le Regent ayant reçû cet argent, & ayant pris ſon congé de la Reine, fut induit par ceux qui avoient du pouvoir ſur ſur ſon eſprit de découvrir à la Reine Eliſabeth tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Duc de Norfolk. Mais afin de le faire plus ſecrétement, on engagea la Reine d'Angleterre à le faire venir, ſous prétexte de vouloir conferer encore avec lui ſur l'établiſſement d'un bon ordre ſur les frontieres. Cela étant fait, il découvrit le tout à la Reine, avec promeſſe, que dés qu'il recevroit des lettres du Duc de Nor-

Norfolk, il les enverroit par un exprés en Angleterre. Cependant le Duc écrivit à la Reine d'Ecoſſe, l'avertiſſant de l'accommodement, qui s'étoit fait entre lui & le Regent, & la priant de le vouloir laiſſer paſſer en ſureté avec les ſiens.

En ce tems-là, le Duc commandoit toute cette partie de l'Angleterre, qui tire vers le Nord, de ſorte qu'il lui auroit été facile de mettre nôtre Reine en liberté. Dans le tems qu'il étoit mal avec le Regent, il avoit ordonné au Comte de *Weſtmorland*, de lui dreſſer une embuſcade, quand il s'en voudroit retourner, & de le tuer avec ceux de ſa ſuite, qui avoient le plus contribué à l'accuſation de la Reine. Mais s'étant reconcilié avec lui, il contremanda le Comte, & lui défendit de nous faire du mal. Il nous rencontra néanmoins ſur nôtre route avec bon nombre de cavalerie, pour nous faire du moins connoître, qu'on étoit en état de nous maltraiter, ſi l'on vouloit.

Le Regent étant de retour en Ecoſſe, ſon Secretaire Jean Wood fit ſi bien auprés de lui, qu'il fut dépêché pour l'Angleterre avec toutes les lettres du Duc. Il voulut employer Henry Balneaus, pour lui faire obtenir du Regent l'Evêché

ché de Murray ; non pas, à ce qu'il disoit, pour en grossir son revenu, mais pour en être plus consideré dans sa commission à la Cour d'Angleterre. Mais Balneaus, qui étoit en effet aussi honnête homme, que l'autre le vouloit paroître, ne le pouvoit pas souffrir, depuis que Milord Lindsay lui avoit conté, que c'étoit un de ceux qui avoient conseillé au Regent de trahir le Duc de Norfolk, en lui persuadant que les promesses qu'on avoit faites par crainte, ne se devoient pas tenir.

Un peu aprés que le Secretaire Wood fut revenu en Ecosse, bien recompensé de sa peine, le Duc de Norfolk reçût ordre de se rendre à la Cour. Sur quoi il dépêcha promtement un Exprés au Secretaire Cecil, pour demander son avis sur ce voyage ; car il se fioit beaucoup en lui, le croyant engagé dans la même affaire, & qu'ils agissoient tous deux de concert. Cecil y répondit, qu'il n'y avoit rien à craindre ; qu'il pourroit venir & s'en retourner en toute sureté, & que personne ne voudroit ni n'oseroit l'offenser. Le Duc se reposant là-dessus se rendit à la Cour avec son train ordinaire, où autrement il ne seroit allé que bien accompagné. En même tems le Secretaire Cecil dit à la Reine qu'elle étoit

obligée par les conjonctures, à ne pas laiſſer échapper cette occaſion, mais à ſe ſervir hardiment de ſon autorité, en faiſant arrêter le Duc par ſes Gardes, puis que tout autre n'oſeroit rien entreprendre contre lui. *Mais*, ajouta-t-il, *ſi Vôtre Majeſté ne le fait pas à cette heure, elle eſt en danger de perdre ſa Couronne.* La Reine ſuivant ce conſeil, fit mettre le Duc en priſon, dans un tems où il croyoit que toute l'Angleterre étoit à ſa devotion, & à la fin elle lui fit trancher la tête. Il mourut fort devotement dans la Réligion Reformée.

Le retour de Mr. Jean Wood eut encore une autre ſuite de conſequence, car il ſe tint une grande aſſemblée à Perth, où le Régent voulut accuſer le Secretaire Lidington comme complice du Duc de Norfolk, mais il avoit tant d'amis en ce tems-là, qu'on n'oſa rien attenter contre lui. Il ſe tint pourtant depuis ſur ſes gardes, & ſe retita chez le Comte *d'Athol*, où le Regent ne laiſſoit pas de lui écrire de tems en tems comme s'il eut encore été ſon grand ami. Un jour le Regent étant à Sterling, il lui écrivit de s'y rendre pour faire quelques dépêches pour la Cour d'Angleterre. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'un certain Capitaine nommé Crau-

ford, pouſſé par les Ennemis de Lidington, l'accuſa devant le Conſeil privé, d'avoir trempé dans le meurtre du Roi défunt. Etant chargé d'un crime ſi énorme, on eut aſſez de prétexte pour le mettre en priſon; auſſi n'y manqua-t-on pas. La même choſe arriva à Jaques Balfour, quoi qu'il ne s'y fût nullement attendu.

Milord de *Doun* en avertit d'abord M. de la Grange, lui conſeillant de ſe tenir ſur ſes gardes, puis que le Régent étoit réſolu de lui ôter le Gouvernement du Château & de mettre le Laird de *Drumwhaſel* à ſa place. Mr. de la Grange avoit déja reçû auparavant les mêmes avis du même endroit, & n'en avoit rien voulu croire; mais quand il aprit, que Lidington & Balfour étoient empriſonnez, il en conclut que le reſte pourroit bien auſſi être vrai. Il auroit quitté le Gouvernement & la Cour de bon cœur, mais l'amitié qu'il portoit au Secretaire Lidington, & la parole qu'il avoit donnée à Balfour de le proteger, lui firent prendre d'autres meſures. Il ſavoit qu'on les pourſuivoit injuſtement, & qu'ils n'étoient criminels que parce qu'ils poſſedoient des revenus & des charges, quiétoient à la bienſéance de leurs ennemis. Mr. Balfour fit d'abord ſouvenir

Mr. de la Grange, que ce n'avoit été que ſur ſa parole, qu'il s'étoit jetté dans le parti des Seigneurs & du Regent, & que ſans lui il ne ſe ſeroit pas fié à mille papiers ſignez & ſéellez dans la meilleure forme du monde. Ce qui obligea le Laird de la Grange d'envoyer un Gentilhomme vers le Regent; mais il s'excuſa en diſant, que le Conſeil s'étoit ſi fort ligué contre Lidington & contre Balfour, qu'il n'en étoit pas le Maître. Que c'étoit contre ſa volonté qu'on les avoit accuſez de l'aſſaſſinat du Roi. Qu'il lui en diroit davantage, quand il lui pourroit parler de bouche, & qu'il le prioit de vouloir ſuſpendre juſques-là ſon jugement. Neanmoins le Regent & ſon Conſeil étoient reſolus de paſſer outre, & en vouloient à la vie de ces deux perſonnes; juſques à ce que Monſieur de la Grange s'y intereſſa de nouveau, diſant qu'on devoit donc pourſuivre de même le Comte de Mortoun & *Archibald Duglas*, & que s'ils vouloient ſoûtenir leur innocence, Mr. Duglas n'auroit qu'à ſe battre contre lui, & le Comte de Mortoun contre Milord *Herreis* pour decider cette affaire. Cela arrêta les Juges pour quelque tems. Le Regent ſoûtenant toûjours, que ſon

Con-

Conſeil agiſſoit en cette affaire contre ſon intention, & qu'il vouloit faire tranſporter Jaques Balfour au Château de St. André, & Lidington à Edimdourg, pour y être en la garde de Mr. de la Grange. Le Regent ſe rendit effectivement à Edimbourg, & mena le Secretaire Lidington avec lui, eſperant que ce ſeroit le moyen d'attirer Mr. de la Grange hors du Château; car on croyoit qu'il viendroit le lendemain prendre le Secretaire, auquel cas, ſelon les avis que M. de la Grange en avoit, on l'auroit retenu juſques à ce que *Drumwhaſel* eût pris poſſeſſion du Château, & aprés cela on l'auroit renvoyé chez lui en lui conferant la Prebende de Pittenween.

Cependant le Comte de Mortoun avoit apoſté quatre hommes à l'inſû du Régent, pour le tuer, quand il entreroit dans le Palais. Avec tout cela Mr. de la Grange ne vouloit encore rien croire au préjudice du Régent, & s'imaginoit que ſon naturel facile & doux ſe laïſſoit emporter à la violence & à l'importunité des Conſeillers, qu'il avoit auprés de lui, de ſorte qu'ayant apris qu'on vouloit mener Lidington à Tantalloun, il ſortit du Château avec une Compagnie de ſoldats, & le tira des mains de ceux, qui le devoient

garder, le menant avec lui dans le Château. *Car s'il eſt vrai*, dit-il en lui même, *que le mauvais traitement qu'on fait au Secretaire Lidington, déplaît au Régent, il ſera bien-aiſe de le voir hors des mains de ſes Ennemis ſans qu'il y aît aucune part- Mais ſi ce que le Regent dit n'eſt pas vrai, & qu'il s'entende avec les ennemis de Lidington, il levera le maſque à cette nouvelle, & on verra quelles meſures il faudra prendre avec lui; du moins ſera-t-il bon alors d'avoir ſauvé la vie à un ami.*

Le Regent & ſes Conſeillers ayant apris que M. de la Grange avoit ſauvé Lidington, en fureut fort allarmez, parce qu'ils ne doutoient point, que toute leur intrigue n'en fût découverte. *Dans* cet embarras il fut reſolu, que le Regent cacheroit ſon reſſentiment, juſqu'à une meilleure occaſion, & qu'il iroit le lendemain au Château. Car il s'oſoit bien fier à M. de la Grange, quoi que M. de la Grange ne voulut plus ſe fier à lui. *A* leur entrevüe le Regent parla d'une maniere plus douce, qu'il n'avoit accoûtumé de faire; ce qui augmenta la défiance de M. de la Grange.

Aprés cela on delibera ſur les moyens de l'atrapper, & on lui dreſſa de tems en tems des pieges; mais comme il fut averti

de tous leurs deſſeins, il ſe tint ſoigneuſement ſur ſes gardes. Ainſi le Regent perdit tous les jours quelques-uns de ſes meilleurs amis, & augmenta en même tems le nombre de ſes ennemis. Entr'autres le Duc de Chatellerault, qui avoit fait ſa paix avec lui par l'entremiſe de Milord Herreis, étant venu à Edimbourg ſur la parole du Regent, accompagné du Lord Herreis, pour aſſiſter au Conſeil du Regent, & pour deliberer ſur les moyens de mettre le Royaume en repos, ainſi qu'on avoit deſiré d'eux, avoient été menez tous deux en priſon dans le Château. M. de la Grange, qui trouvoit ce procedé fort irregulier & injuſte, en témoigna quelque choſe à M. Jean Wood, à quoi celui-ci répondit; *je m'étonne que vous vous fâchiez de ſi peu de choſe. Car quel bonheur pouvons-nous eſperer du Regent, ſi ce n'eſt par la ruine de ſemblables gens? je comprens le myſtére*, repliqua la Grange, *& j'aprens juſqu'où va vôtre honnêteté. Je ne vois parmi vous autres que de l'envie, de l'avarice, & de l'ambition, & par ces belles qualitez, vous ruinerez le Regent & tout le Pays.* Cela arriva long-tems, avant que le Secretaire Lidington fut empriſonné, & cette franchiſe de M. de la Grange lui attira la haine de toute cette méchante ſocieté. Auſſi non ſeu-

lement dans cette occaſion, mais dans toutes les autres il avoit accoûtumé de déteſter publiquement leurs infames pratiques. Le Secretaire Lidington en étoit haï pour la même raiſon, & parce qu'il avoit plus d'eſprit qu'eux, ils croyoient avoir plus de raiſon de le haïr. L'empriſonnement du Duc de Châtellerault & de Milord Herreis fit beaucoup d'ennemis au Regent, qui conſpiroient d'autant plus hardiment contre lui, qu'ils le voyoient ſi facile & ſi promt à ſe défaire de ſes meilleurs amis.

C'étoit une choſe pitoyable de voir ce bon Régent, qui étoit naturellement porté au bien ſi mal gouverné par ceux, qui étoient autour de lui, qu'on le voyoit courir à grands pas à ſa propre perte, ſon malheur étoit d'aimer trop les flateurs, & de ne pouvoir ſouffrir ſes meilleurs amis, quand ils lui diſoient la verité; ce qui fit juger à bien des gens, qu'il étoit prés de ſa ruine, & ce qui me fit ſonger en même tems aux moyens de la prevenir.

Je ſavois que le Régent étoit principalement en peine de l'enlevement du Secretaire Lidington, & que la juſte méfiance de Monſieur de la Grange encourageoit ſes ennemis à conſpirer contre lui. Je le priay donc de ſe ſouvenir de

toutes les fourberies & mauvais tours qui avoient été pratiquez de tems en tems par quelques uns de ceux qui étoient autour de lui. Combien de fois il s'en étoit fâché lui-même, & combien de bons amis il avoit perdus par la conduite insupportable de ces gens-là. Qu'il étoit aisé de juger par là que son autorité en étoit diminuée, & que la fierté de ses ennemis en étoit accruë. Qu'il étoit à craindre que ses envieux le voyant privé de ses meilleurs & plus considerables amis, n'en prissent à la fin la hardiesse d'attenter quelque chose contre lui-même. *Si vous y voulez remedier, ajoûtai-je, je croi que ce que vous pouvez faire de mieux, est d'exiler Lidingtoun en France sous caution de vint-mille livres Sterling, qu'il sera obligé de payer s'il revient en Ecosse. Il laissera en même tems son fils pour ôtage, qu'il ne troublera point le repos du païs, & pour ce qui est de Monsieur Balfour, vous le bannirez de la même maniere, ou vous le remettrez en liberté, si vous le trouvez à propos. Etant delivré de ces deux personnes, vous proposerez à Monsieur de la Grange de remettre le gouvernement du Château d'Edimbourg entre les mains de celui qu'il voudra recommander lui-même. Alors le monde verra que tous*

le Pays eſt à vôtre devotion. Vos amis ébranlez ſe raſſureront, & vos ennemis perdront tout à la fois & le prétexte & le courage de ſe liguer contre vous. Il répondit, qu'il ne vouloit point de mal à Lidington, & qu'ainſi il n'y avoit point de néceſſité de le bannir : qu'il remettroit Jaques Balfour en liberté, & qu'il avoit trop d'obligation à Monſieur de la Grange, & trop de preuves de ſa fidelité, pour ſe méfier de lui, ou pour lui ôter ſon gouvernement, & qu'il y ſongeoit ſi peu, que s'il n'avoit pas déja ce gouvernement, il le lui donneroit encore préférablement à tout autre.

La raiſon qui m'obligea de propoſer la liberté de Balfour, & le banniſſement de Lidington, étoit que le premier avoit déja gagné ſes ennemis par de groſſes ſommes, & qu'il avoit arrêté par là leur furie. Au lieu que Lidington n'en avoit rien voulu faire, quoi que Balfour lui eût conſeillé de ſuivre ſon exemple.

Le Régent ayant aſſuré qu'il ne ſe défioit ni de la Grange ni de Lidington, il ſe rendit au château lui-même, & confera familierement avec eux ſur toutes ſortes d'affaires, leur rapellant en la memoire leur fortune paſſée, & les perils qu'*ils* avoient courus enſemble, tant il avoit

apris

apris l'art de feindre. Neanmoins la contrainte qu'il faiſoit en cela à ſon naturel, ne pouvoit pas échaper aux yeux de ceux qui l'avoient connu depuis ſi long tems, & qui avoient eté les plus grands inſtrumens & apuis de ſa fortune, l'un par ſa prudence, & l'autre par ſa bravoure. Le Régent s'étant privé lui même de ces deux apuis, on pouvoit dire de lui avec verité, qu'il avoit fait tout ce qu'un homme d'eſprit pouvoit faire, pour avancer ſa propre chute.

Il avoit été au commencement d'un naturel doux & honnête, plein de beaux ſentiments, bon, ſage, & vigoureux: car en ſa jeuneſſe il avoit eu le bouheur de n'avoir auprés de lui que des gens d'eſprit & de bien. Lors qu'il parvint à un âge plus mûr, les troubles qui étoient alors dans le Royaume, obligeoient les gens de bien de penſer à lui, parce qu'on ſavoit qu'il étoit bien élevé, & qu'on avoit grande opinion de ſa piété & de ſes bonnes mœurs. Mais étant devenu Regent, il ſe vit aſſiegé de flatteurs de tous côtez, & ſe laiſſa enfler d'une vaine & ſotte gloire, ſes anciens amis qui lui vouloient dire quelquefois la verité, ſe rendoient odieux par là; de ſorte qu'il ſembloit être devenu ſourd à toute autre choſe, qu'à ce

qui pouvoit flater ſa vanité. Je lui diſois quelquefois, qu'il reſſembloit à un homme qui joüe à la paume & qui ne ſachant pas le jeu, court inceſſamment aprés la bale ſans l'atteindre, au lieu qu'un bon joüeur en ſachant juger, la reléve à coup ſûr, & ſans peine, parce qu'il ne fait nul pas qui ne ſoit à propos.

C'eſt qu'il ſe donnoit ordinairement beaucoup de peine, pour peu d'effet. Ayant été averti aſſez ſouvent de la conſpiration qui ſe tramoit contre lui, il n'en voulut rien croire; parce que ſes favoris ne lui parloient que de choſes agréables, & lui faiſoient accroire que ſon gouvernement étoit le plus heureux du monde. Il ſe laiſſa donc ſi bien endormir à toutes ces cajoleries, qu'il ne pouvoit plus ouvrir ni les yeux ni les oreilles aux préſages, qui lui annonçoient ſa malheureuſe deſtinée. C'eſt ce qui encouragea un certain homme de Bodwelhoug, nommé ..... Hamilton, à l'attendre ſur ſon paſſage de Litgow, & à lui tirer un coup de fuſil, dont il mourut la nuit d'aprés. Ses Conſeillers & Domeſtiques étoient avertis, de même que lui, de cette entrepriſe, & ſavoient auparavant qui en étoit l'auteur, en quel lieu, & en quel tems elle ſe devoit executer. Et neantmoins tous ces

bons amis du Régent s'en mettoient ſi peu en peine, qu'ils ne vouloient pas ſeulement chercher la maiſon, où l'embuſcade étoit dreſſée. Auſſi laiſſerent-ils échaper celui, qui avoit fait le coup. C'eſt pour de tels amis que le Régent avoit eû l'honnêteté & la complaiſence de ſacrifier ſon credit, ſon honneur, & ſa vie.

Ce bon Régent (car il meritoit ce nom) me prioit ſouvent de lui remettte dans l'eſprit quelques ſentences de *Salomon*. Entr'autres il ſe plaiſoit fort aux ſuivantes; qu'un peſant joug a été mis ſur les enfants d'Adam, depuis le jour qu'ils ſortent du ventre de leur mere, juſqu'au jour de leur ſépulture, où ils rentrent dans la mere commune de tous. Que celui qui s'habille de pourpre & qui porte une Couronne en eſt auſſi peu diſpenſé que celui qui ne ſe couvre que de toile. Qu'il n'y a dans la vie des hommes que de l'inquietude, de la crainte, & de la méfiance, & que nos chagrins ne finiſſent que par la mort. Que châcun doit prendre garde à ſes affaires lui-même. Qu'il y a des gens qui ne voyent, que par les yeux d'autrui, & qui n'entendent que par les oreilles de leurs prétendus amis. Que ceux-là marchent comme dans les ténébres & ne peuvent jamais bien diſcerner

les

les choſes. Qu'ils ſont ordinairement les dupes de leurs Conſeillers, & qu'ils ne paroiſſent être maîtres, que pour devenir eſclaves des paſſions déreglées de leurs Miniſtres. Le même Salomon dit ; qu'à cauſe des excés & des injuſtices de ces ſortes de Miniſtres, un Etat change ſouvent de Maître. Et dans un autre lieu, que le ſage prevoit le mal & l'évite, au lieu que l'inſenſé s'obſtine & s'attire du malheur. Que la ſageſſe & la prévoyance ne viennent que de Dieu, qui fait tomber dans l'erreur & dans l'aveuglement ceux qu'il veut *châ*tier de leurs crimes. Que le fol croit facilement toutes choſes & que ſon eſprit ne ſe nourrit que de folies. Que le ſage examine tout avant que de s'engager en *quelque* démarche, & qu'il lui eſt aiſé de diſtinguer ceux, qui ne ſont bons conſeillers que pour eux-mêmes, d'avec ceux qui ne donnent que des avis deſintereſſez. C'eſt pourquoi la ſageſſe dit, chez le même Salomon; *Je marche avec prévoyance, & je m'étudie à connoître le cœur de ceux qui me conſeillent.* Comme ſi elle vouloit dire ; je ne me laiſſe pas duper par des flateurs, ni ne les éléve pas au préjudice des perſonnes ſincéres & fidéles, comme le font ordinairement les Princes foibles, qui ne ſe reglent pas ſur le conſeil d'*Iſocrate*, qui

qui dit que les Souverains doivent prendre pour leurs meilleurs amis ceux qui leur parlent franchement, pourvû que ce soit avec respect & soumission. *Plutarque* conseille à *Trajan*, de ne pas tant suivre l'avis de ceux, qu'il aime, que de ceux dont il est aimé. *Theopompe* répondit à celui, qui vouloit savoir de lui, ce qu'il falloit faire pour bien gouverner; *permettez aux gens de bien de vous dire la verité.* Tel Maître, tel serviteur; & si ceux-ci ne valent pas grand' chose, le blâme en rejaillit sur le Prince. Je m'émancipai quelquefois à dire franchement au Regent, que ses flatteurs le gâtoient, & le rendoient sourd aux conseils de ses vrais amis. Qu'il étoit trés-difficile de remettre dans le bon chemin un homme qui se plait dans ses propres pensées. Qu'il ne se falloit pas laisser ébloüir par l'éclat de sa gloire, parce que l'orgueil & la presomtion conduisoient les gens à leur perte. Qu'il vaudroit donc mieux suivre l'avis de ses anciens amis, & qu'il s'en trouveroit bien. Qu'il n'avoit qu'à se representer à lui-même combien il avoit perdu de son credit, & combien ses affaires étoient empirées, depuis qu'il n'avoit voulu écouter que des flateurs, qui se soucioient peu de ses affaires, pourvû

vû qu'ils fiffent les leurs. Une fois je lui dis; *je vous ai remontré en revenant de Dumfries, en quel danger étoit vôtre état & vôtre perſonne ; mais vous ne vous en étes guére mis en peine. Cependant il me ſemble que le peril devient plus grand de jour en jour, & ſi vous n'y remediez de bonne heure, en vous ſervant des moyens, que je vous ai propoſez, c'eſt fait de vous. C'eſt pourquoi ſongez y ſérieuſement, & prenez en bonne part les avis d'un homme, qui vous a donné des preuves de ſa fidélité, dans le tems même, où il ſembloit que vos amis & vôtre fortune vous euſſent abandonné également. Mais ſur tout priez Dieu, qu'il régle vôtre conduite, comme je l'en prie de bon cœur pour vous.*

Je lui alleguois de tems en tems ces ſortes de ſentences, & il le prennoit en meilleure part venant de moi, que ſi le plus grand Philoſophe du monde lui eût voulu donner des inſtructions. Auſſi vouloit-il que je fiſſe un recuëil de ces paſſages de la ſainte Ecriture, qu'il étoit reſolu de porter toûjours avec lui : mais il fut aſſaſſiné avant que je le pûſſe achever.

Fin du premier Tome.

CA-

CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent chez

ADRIAN MOETJENS.

ACademie de l'Epée par Tibault, fol. fig.
Actes & Memoires des Negociations de la Paix de Nimegue, 12. 7. vol.
Aitzema Historia Pacis, 4.
Alcoran de Mahomet, 12
Arts de l'Homme d'Epée, ou le Dictionnaire du Gentilhomme, 12
---- de la Guerre, par Gaya, 12
Arrian Guerre d'Alexand. par d'Ablancourt, 12
Bonheur & Malheur du Mariage, 12
Il Cardinalismo de Santa Chiesa, 12. 3. *vol.*
Ceremonies Nuptiales, 12
Cosmographie ou Traitté de la Sphere, 12
Dictionnaire Historique de Moreri, 4. vol. Fol.
Dictionnaire Universel de Furetiere, fol. 3. vol.
Dictionnaire de Mathematique par Ozanam, 4
Discours sur l'Histoire Universelle de M. de Condom, 12
Elemens de Geometrie par Pardies, 12
Essais de Morale contenus en divers Traitez sur plusieurs devoirs importans, 12. 4. vol.
---- Continuation des Essais de Morale contenant des reflexions morales sur les Epîtres & Evangiles de toute l'année, 12. 5. v.
Fortification de Mr Ozanam, 8. fig.
Galanteries des Rois de France, 8. 2. vol.
Grotius du Droit de la Paix & de la Guerre, 12. 3. vol.
Histoire du Triumvirat d'Auguste, Marc Antoine & Lepidus. 12. 2. vol.
---- du Triumvirat de Jules Cesar, Pompée, & Crassus, 12. Hi-

CATALOGUE.

Hiſtoire de l'inquiſition & ſon origine, 12
---- & Geographie ancienne & moderne par Audifret, 12. 2. vol.
---- des Empereurs & autres Princes qui ont regné durant les ſix premiers ſiecles par Tillemont, 12. 8. vol.
---- de Loüis XIV. par Riencourt, 12. 2. vol.
---- de Loüis de Bourbon Prince de Condé, 12
---- Chronologique d'Eſpagne, 12. 2. vol.
---- de Thucydide, 12. 3. voll.
---- de la Paix de Nimegue par S. Didier, 12
---- Eccleſiaſtique, par Fleuri, 12. 3. vol.
---- de la Conquête du Mexique ou Nouvelle Eſpagne par Cortez, 12. 2. vol. fig.
---- de l'Empire par Heis, 12. 3. vol.
---- du Pontificat de St. Leon, 12
---- de la Ligue par Maimbourg, 12
---- de Loüis XIV. par Medailles, fol.
---- de France par Mezerai, fol. 3. vol.
---- des Guerres de Flandre, par Strada, f. 2, v.
---- du Marêchal de Matignon, fol.
---- de Guebriant, fol.
---- de Conſtantinople, traduit par Couſin, 12 10. vol.
---- de l'Egliſe, 12. 6. vol.
---- Romaine, 12. 2. vol.
---- Metallique de la Hollande, fol. fig.
---- de M. Conſtance premier Miniſtre du Roi de Siam & de la derniere revolutiou de cet Etat, 12
---- des Conciles Generaux, 4
Kircher de la Chine, fol. fig.
Lettres du Car. Mazarin, où l'on void les ſecrets de la negociat. de la Paix des Pirenées, 12
---- Hiſtoriques contenant ce qui ſe paſſe de plus important en Europe, ce Livret paroit le 15. de tous les mois, depuis le 1. Janvier 1692. 12.

Le

CATALOGUE.

Le Parfait Marêchal par Soleyſel, 4
Memoires de la Cour d'Eſpagne, 12
---- de Terlon, 12
---- & Hiſtoire de Richelieu, fol. 3. vol.
---- de Nevers, fol. 2. vol.
---- de Ribbier, fol. 2. vol.
---- de Sully de Bethune, folio. 4. vol.
---- de Villeroy, 12. 4. vol.
---- de Villegomblain, 12. 4. vol.
---- de Cheverny, 12. 2. vol.
---- du Duc d'Orleans, 12
---- de Madame la Guette, 12
---- de Tavanes, 12
---- de Commines, 12. 2. vol.
---- ſur la guerre de Tranſylvanie, 12
---- du Duc de Guiſe, 12
---- de Caſtelnau, quarto.
---- du Duc d'Angouleſme, 12
---- de l'origine des Guerres qui travaillent l'Europe depuis 50. ans, 12. 2. vol.
---- de Baſſompiere, 12. 2. vol.
---- de Pontis, 12. 2. vol.
---- pour l'Hiſtoire Eccleſiaſtique des ſix premiers ſiecles par Tillemont, 12. 3. vol.
---- de Brantome contenant les vies des Hommes, & Dames illuſtres, & Capitaines étrangers, 12. 7. vol.
---- de ce qui s'eſt paſſé dans la Chrêtienté par Mr. Temple, 12
Miniſtere du Cardinal de Ximenes
Morale de Tacite, par Amelot de la Houſſaye, 12
---- Pratique des Jeſuites, 12. 7. vol.
Nieuhofi Legatio Chinæ, fol. fig.
Nouvelle maniere de fortifier ſelon Vauban & autres, 12
Oeuvres de Hauteroche, 12
---- de Mr. Saraſin, 12
---- Comiques de Baron, 12

CATALOGUE.

Oeuvres mêlez de St. Real, 12
---- de Tacite d'Ablancourt, 4. & 8.
---- de Rabelais, 12. 2. vol.
Ouvrage des Sçavans de Leipsig, 12. 2. vol.
Parfait Capitaine de Mr. Rohan, 12
Pieces de Theatre de Mr. Boursealt, 12
Recueil de Pieces curieuses & nouvelles tant en Prose qu'en Vers, 12.
Science Militaire, 12
Stratagemes & ruses de la guerre, 12.
Testamenr Politique du Card. de Richelieu, 12
Traitez divers de Mathematiques par le P. Pardies contenant le Mouvement local, la Statique, & 2. machines pour les Cadrans, 12
---- du Café, du Thé, & du Chocolate, 12
Varillas Minorité de St. Loüis, avec l'Histoire de Loüis XI. 12
---- de Loüis XI. 2. vol. 12
---- de Charles VIII. 12.
---- de Loüis XII. 3. vol. 12
---- de François I. 3. vol. 12
---- de Charles IX. 2. vol. 12
---- la Pratique de l'éducation des Princes, 12
---- la Politique de la Maison d'Autriche, 12
---- Politique de Ferdinand le Catholique Roi d'Espagne, 3. vol. 12
---- les Anecdotes de Florence, ou l'histoire secrete de la Maison de Medicis, 12
---- des Revolutions arrivées dans l'Europe en matiere de Religion, 6. vol. 12
Ville de Venise par St. Didier, 12

Outre les Livres ci-dessus il se trouve encore dans la même Boutique de Adrian Moetjens *toute sorte de Livres François, tant ceux de ce Pays que de France. Le tout à un prix fort raisonnable.*

BSB Bayerische StaatsBibliothek

MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Melville, James

Mémoires de Jacques Melvil

Bd.: T. 1 (1694)

Haye 1694

Brit. 373-1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10280926-4